24092

National Library of Canada | Bibliothèque nationale du Canada

CANADIAN THESES ON MICROFICHE | THÈSES CANADIENNES SUR MICROFICHE

NAME OF AUTHOR/NOM DE L'AUTEUR YESWANTH MAHADOO

TITLE OF THESIS/TITRE DE LA THÈSE LE MONDE ROMANESQUE D'ANDRE MASSON

UNIVERSITY/UNIVERSITÉ UNIVERSITY OF ALBERTA

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED/ GRADE POUR LEQUEL CETTE THÈSE FUT PRÉSENTÉE M.A.

YEAR THIS DEGREE CONFERRED/ANNÉE D'OBTENTION DE CE GRADE 1974

NAME OF SUPERVISOR/NOM DU DIRECTEUR DE THÈSE DR. A. CONNELL

Permission is hereby granted to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

L'autorisation est, par la présente, accordée à la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation écrite de l'auteur.

DATED/DATÉ 28/1/75 SIGNED/SIGNÉ Mahadoo

PERMANENT ADDRESS/RÉSIDENCE FIXÉ 24, AVE DES GOYAVIERS
QUATRE BORNES
MAURITIUS.

NL-91 (3-74)

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

Le Monde romanesque d'André Masson

by

© Yeswanth Mahadoo

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF Master of Arts

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

Spring, 1975

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled "Le Monde Romanesque d'André Masson" submitted by Yeswanth Mahadoo in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

Supervisor

Date 10th. of December, 1974.

A B S T R A C T

In his first two novels the Mauritian André Masson seems to be exorcising an obsession with the opposing forces of Good and Evil as incarnate in God and Satan. In these earlier novels one finds an ambiguous attitude toward the doctrine of predestination. Nonetheless the possibility of salvation becomes an ever stronger theme. Life is seen increasingly as a series of ordeals willed by God. Once these obstacles have been overcome the characters are involved in a quest for moral purity. Human love, for example, enters a phase of sublimation. Only faithfulness in love can conquer Evil, which is practically identified with Time, the universal corrupter. Thereby original innocence is recovered and eternity perceived.

The evolution of ideas is accompanied by an increasing mastery of novelistic techniques, discernible mainly in the working out of point of view. In his first novel Masson portrays (sometimes quite vehemently) the agony of a whole village, while it is destroyed by a cyclone, in such a way that one might be led to conclude that the author sees himself as "an angel of God".

The main character of the second novel is studied in a more humanistic context. In the last novel the three heroes each relate their own lives from their own point of view; thus it is "from the inside" that their problems are presented. At the same time an interesting symbolism of Nature is used with increasing discretion and vigour.

R E S U M E

André Masson, romancier mauricien, apparaît d'abord hanté par la lutte du Bien et du Mal; Satan en particulier semble l'obséder. Mais une possibilité de Salut, présente dès le début (quoique compromise alors par une attitude ambiguë concernant la doctrine de la prédestination), acquiert de plus en plus de vraisemblance en même temps que se développe une conception de la vie comme une suite d'épreuves envoyées par Dieu. Les héros qui surmontent celles-ci s'engagent toujours plus avant dans une quête de pureté morale qui prend bientôt la forme d'une sublimation de l'amour humain. Seule la fidélité permet de vaincre le Mal, vu de plus en plus sous les traits du Temps, corrupteur universel, et par là permet aussi de retrouver l'innocence originelle et d'entrevoir l'éternité.

Cette évolution des idées s'accompagne d'un épanouissement de la technique romanesque, marqué principalement par un renversement du point de vue. Dans son premier roman Masson nous dépeint l'agonie d'un village entier sous la griffe d'une tempête "démoniaque". L'auteur est ici comme le héraut de Dieu, mais celui du second roman est conçu avec plus de sollicitude humaine et de sympathie. Les trois héros du dernier racontent eux-mêmes leur vie: c'est "de l'intérieur" que leurs problèmes nous sont présentés. Parallèlement, le symbolisme de la nature est utilisé avec une discrétion, mais aussi une vigueur croissantes.

R E M E R C I E M E N T S

Qu'il me soit permis d'exprimer ici ma vive gratitude à tous ceux qui m'on aidé au cours de la préparation de cette thèse, particulièrement le Dr. Allison Connell et le Professeur Manoël Faucher pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu témoigner à l'égard du sujet. Leurs conseils éclairés m'ont bien aidé à accomplir cette étude. Pour les indications précieuses qu'ils m'ont suggérées concernant l'élaboration et la manière de procéder, je leur dois une profonde reconnaissance.

Je tiens également à remercier Monsieur André Masson, le romancier, qui m'a fait parvenir des comptes rendus de ses romans et qui a bien voulu répondre à quelques questions d'ordre biographique.

Je voudrais aussi dire merci à Monsieur Camille de Rauville pour les renseignements sur la littérature mauricienne. Ce merci va aussi à Mlle Lilette Rivet, secrétaire au journal Le Mauricien, qui m'a fait parvenir quelques écrits de Masson publiés dans ce journal, particulièrement Les Chemins de l'eau et du feu.

Finalement un merci spécial à mon grand ami François-Xavier Nève de Mévergnies et à Mme Carmen Piqué qui m'ont été d'une assistance technique inestimable.

TABLE DE MATIERES

		PAGE
INTRODUCTION		1
	a. Aperçu de la littérature mauricienne	1
	b. Situation d'André Masson	14
CHAPITRE		
I	LE CADRE	23
I	(NOTES)	34
II	LE MILIEU HUMAIN	35
II	(NOTES)	60
III	LES IDEES	61
	a. De l'Apocalypse à l'analyse psychologique	61
	b. La hantise du Mal	64
	c. Le Mal et le Bien incarnés	69
	1. Les damnés	71
	2. Incarnations de Satan	72
	3. L'Exploitation	77
	4. La Chair	82
	d. Les victimes	86
	e. Les élus	88
	1. Un messager providentiel	88
	2. D'autres élus: un prêtre, un saint, un sage	89
	f. Une métaphysique de l'amour	94
	1. Epreuves et purification d'Ashley: sa quête	95
	2. Le mal incarné dans le Temps	102

g. Une théorie de l'amour 103
1. Moyen d'abolir le Temps: échec de Raymond 103
2. Valeur de la fidélité 107
3. Expérience de José 108

III (NOTES) 114

IV TECHNIQUE ROMANESQUE 115
a. Le Style 116
1. La Nature comme personnage 116
2. La Nature comme miroir des âmes . . . 117
3. Les personnages 117
4. L'exotisme 119
5. La Composition 120
6. Les deux journaux 123
7. Chronologie bouleversée: Superposition des durées 125
b. Les symboles: (de l'évidence à la discrétion) 128
Le cyclone, le chemin 128
Le climat, le vent, les oiseaux . . . 130
La tenthrède 133

IV (NOTES) 135

CONCLUSION 136

* * *

BIBLIOGRAPHIE 138

APPENDICE 143
I 143
II 144
III 145

INTRODUCTION

a. Aperçu de la littérature mauricienne.

Avant de commencer le travail que nous nous sommes proposé de faire sur l'oeuvre romanesque d'André Masson, écrivain mauricien, nous croyons utile de donner un aperçu de la littérature mauricienne, particulièrement celle de langue française. Cet aperçu a pour but de montrer, bien que schématiquement, la richesse de cette littérature et aussi d'en faire ressortir certains aspects particuliers qui aideront à mieux comprendre l'oeuvre romanesque d'André Masson.

Beaucoup se sont demandé et se demandent encore comment il se fait que la langue française soit si enracinée dans une île qui a été occupée par les Anglais pendant plus de 150 ans. Pour répondre à cette question il faut remonter à plus d'un siècle et demi dans l'histoire des îles de l'Océan Indien.

De 1715 à 1810, l'île Maurice, alors appelée Ile de France, était une colonie française. Le 3 décembre 1810 les Anglais prirent possession de l'île après avoir vaincu les Français dans une bataille navale à Grand Port[1] sur la côte sud-est de l'île. Mais les Anglais conservèrent à peu près intacte l'organisation administrative et judiciaire française. Le Code Napoléon y est toujours en usage.

Vingt ans après on voulut angliciser l'île, mais, selon Auguste Toussaint,

> cette anglicisation de Maurice et des Seychelles préconisée par une Commission des Colonies orientales, en 1828, était vouée à l'échec. La conquête n'ayant pas été suivie d'un afflux d'immigrants anglais. La Langue française demeura la langue principale et sur le plan culturel, Maurice et Seychelles continuèrent de regarder vers la France.[2]

Bien que l'anglais soit devenu, plus tard, la langue officielle de Maurice et que l'enseignement dans les écoles se fassent dans cette langue, elle est beaucoup plus administrative que parlée. Roland Lebel ne se trompe pas lorsqu'il écrit:

> Peut-être plus que toute autre colonie perdue, l'île Maurice est demeurée française, dans son aspect extérieur, dans ses villes, dans ses villages et ses sites, dans sa population, dans ses sympathies, dans sa langue. Tous les voyageurs ont été frappés de cet air français qu'on respire là-bas (Leclercq: Au pays de Paul et Virginie, 1895); même les basses classes se servent d'un patois créole qui est dérivée du français.[3]

Aussi bien la littérature de langue française est-elle beaucoup plus abondante que celle de langue anglaise.

Quelle que soit leur origine ethnique - française, africaine, indienne, chinoise ou autre - nombreux sont les écrivains qui ont publié en français des romans, des poèmes, des livres d'histoire ou de doctrine. Il en est de même pour la plupart des journaux mauriciens. La langue française et même les coutumes françaises sont enracinées dans le sol de cette petite île plus profondément qu'on ne l'imagine ordinairement. Pour se convaincre de la vitalité de la littérature mauricienne de langue

française il suffit de considérer le relevé entrepris, en 1964, par quelques écrivains de bonne volonté, et surtout par Camille de Rauville, le secrétaire de l'Académie mauricienne.

Né le 12 avril 1910 à Rose-Hill,[4] Camille de Rauville, en dehors de brefs séjours en Europe et au Canada, a vécu dans les îles de l'Océan Indien, principalement à Madagascar. Il a étudié les hommes et les moeurs de cette grande île, puis des Mascareignes.[5] Grâce à ses recherches approfondies dans les îles mêmes, il est le premier à en avoir étudié les oeuvres littéraires méthodiquement et à les explorer de l'intérieur. Ses observations l'ont conduit à plusieurs conceptions capitales: l'"Indianocéanisme" (1961) à "l'humanisme mauricien" (1964). Auteur de plusieurs anthologies et ouvrages critiques sur la littérature de l'Océan Indien, maintenant conservateur de la bibliothèque Carnegie à Curepipe,[6] Rauville est membre de plusieurs associations culturelles, dont l'Académie mauricienne et l'Académie malgache, le Pen-Club et l'Académie de La Réunion.

En 1964, Rauville, avec quelques écrivains soucieux d'enrichir la culture des générations actuelles de l'île grâce à la connaissance des meilleurs auteurs mauriciens d'hier et d'aujourd'hui, fonde l'Académie mauricienne. Celle-ci comprend 16 membres élus à vie, choisis dans les différentes communautés de l'île; mais cela ne veut pas dire que l'Académie est fondée sur une base communautaire. Depuis sa fondation l'Académie n'a pas cessé de mettre à la portée des étudiants et du public mauriciens une littérature proprement mauricienne. Elle a fait et continue de faire un excellent travail pour préserver la langue française de l'île. Elle a reçu la médaille de la langue française de l'Académie Française et la Coupe Emile de Girardin

de l'Office du Vocabulaire français pour la préparation du Lexique des mauricianismesà éviter.

L'Académie a aussi pour buts de favoriser la formation d'un humanisme proprement mauricien et de défendre la culture française. La liste des écrivains qui sont membres de l'Académie comprend des personnalités aussi différentes que le poète Joseph Tsang Mang Kin et les romanciers André Masson et Marcel Cabon. Seuls en font partie les écrivains dont l'oeuvre est reconnue comme majeure.

Avant 1964, l'aperçu le plus schématique montre un grave décalage entre la faculté créatrice des auteurs mauriciens et le désert où leurs créations tombaient. Selon Camille de Rauville la cause en est le "manque" de services officiels et d'organismes semi-officiels, ainsi que d'initiatives privées, qui ne sont que le reflet d'une ignorance et d'une apathie généralisées. Mais le pire, estime-t-il, c'est ce manque de confiance et ce sentiment d'infériorité que montrent les écrivains, les créateurs, les critiques de l'île Maurice dès qu'il s'agit de s'affirmer face aux "profiteurs" étrangers (Européens ou autres) de notre culture.[7]

Il ne saurait être question ici d'établir une liste ou une chronologie d'écrivains mauriciens et de leurs oeuvres, mais seulement de parler de quelques-uns dont les oeuvres sont importantes et de donner de courtes appréciations sur certains. Ainsi se dégageront à grands traits les caractères principaux de cette littérature qui, comme toute autre, cultive différents genres: biographie, poésie, roman, théâtre, histoire, etc. Il apparaît que les écrivains de l'île savent s'adapter au changement de style et de ton de ces différents genres.

A propos de cette faculté d'adaptation Marcel Cabon peut servir

d'exemple puisque Camille de Rauville fait remarquer que, dans sa Biographie de Ramgoolam (1963) et Rémy Ollier (1964), il a "fait sortir la biographie mauricienne de ses minutieux et poudreux ligne à ligne pour la jeter au souffle d'un lyrisme qui exalte des fils du pays".[8] Cabon, mort récemment, était journaliste. Il a laissé d'autres ouvrages importants, publiés à Maurice, s'intéressait aussi au théâtre et a aidé à mettre en scène plusieurs pièces mauriciennes et étrangères.

La poésie est illustrée par de nombreux poètes de talent. Leurs thèmes sont surtout l'exaltation de la beauté du pays natal et, chez ceux qui ont quitté l'fle, la nostalgie. Parmi les poétes disparus, deux surtout ont largement contribué à l'enrichissement de ce genre: Robert Edward Hart et Léoville L'Homme.

Robert Edward Hart, né à Port-Louis[9] en 1891, mort en 1954 à Souillac, petit village pittoresque de la côté sud, "représente une synthèse du symbolisme, d'hindouisme et de mythologie indianocéanique".[10] A la suite de son premier recueil, Pages mélancoliques de l'Ile d'or (1912) il fit paraître une plaquette presque tous les ans jusqu'en 1942. Son penchant pour l'hindouisme se manifeste surtout dans Bhagavad Gita (1936) et Poèmes Védiques (1947) - édition et présentation de Kissoonsingh Hazareesingh, membre de l'Académie mauricienne.

Né lui aussi à Port-Louis en 1857 et mort en 1928, à Rose-Hill, Léoville L'Homme a laissé une demi-douzaine de recueils, depuis Pages en vers (1882) jusqu'aux Poèmes et poésies (1926). Marqué par le Parnasse, selon Rauville, il en avait adopté la pensée panthéiste, mais avait su se donner un ton personnel.

L'oeuvre de Marie-Aimée Vigoureux de Kermorvan, née en 1904,

porte témoignage de l'ardeur de son esprit et de son coeur. Camille de Rauville voit chez elle une influence de Moréas et aussi de Maurras dans son Eurydice aux rives du jour mais avec Sous le signe d'Amalthée elle revient célébrer son île natale.[11]

Le don créateur de Jean-Georges Prosper se manifeste dans Apocalypse mauricienne (1964). Rauville fait remarquer qu'avec ce poète "nous plongeons au sein des souffles brûlants ou glacés d'une grande voix, d'un prophétisme interne qui nous exhausse par le cou à d'obsédantes fulgurances":[12]

> Une bruine glauque passe en courant sur les dalles.
> Le soupir à genoux se retourne et sourit. Une comète est née.
>
> Etrange comète habillée de tulipes sans mémoire, il fait un soir trop chaud pour vos mains de jameroses, un soir trop chaud, trop sanguinaire.
>
> L'océan est couché de travers entre deux horizons.
> L'algue se coiffe avec des doigts de sable.
> Les cocotiers lancent des fusées vertes dans le ciel.
>
> Etrange comète, prenez la chair du marre et serrez dans votre soif l'ivresse des oasis.[13]

Les quatre recueils que Joseph Tsang Man Kin a réunis en 1964 disent, par leurs titres, les fondements d'une pensée poétique que l'aisance de surface et l'inquiétude profonde marquent encore plus que la recherche: Légendaire, Séduire la mort, Instantanés, Vie multiple. Camille de Rauville parle de ce poète sino-mauricien en termes assez élogieux: "Venu du sillon éluardien, teinté de grandes houles de Saint-John Perse, Tsang Mang Kin a maintenant abordé au rivage de ses propres arcanes".[14] Son Adieu à Tenfat exhale la tristesse la plus douce et la plus déchirante:

Mais l'horizon là-bas comme une nostalgie
qui martèle, qui martèle
ma pauvre tristesse de ne pouvoir connaître l'inconnue,
l'interdite, la Mer.
Et voici que le navire gémit en secouant ses chaînes
et le large qui le déchire de mon étreinte. . .
Enfance, ô mon enfance. . .15

Un autre sino-mauricien bien connu est la poète Lewis Martial Cheong Ton. Il nous dit son effroi devant les tentaculaires cités européennes dans son recueil intitulé Villes. La sécheresse de ce titre fait contraste avec son précédent recueil, Arcanes du silence, qui rayonne d'appel et de fraîcheur plus que de mystère intérieur. Il parle de l'exil, du voyage avec le même bonheur d'expression que Marie-Aimée Vigoureux de Kermorvan et Loys Masson. Ainsi en ce poème nostalgique:

Port Saint-Louis
Chaud comme une bête noire
Dans la noria du temps
Des hommes au torse d'ébène
Dans le feu des chalands
Font descendre le soleil16

Pour terminer ce coup d'oeil sur la poésie il faut signaler encore Jean-Baptiste Mootoosamy, Sooroojnarain Sunth, Denise Grant, Marcel Crouche, qui sont aussi des poètes dignes d'estime et d'intérêt. Enfin, la poésie mauricienne évoque des paysages, chante des émotions, trouvant les paroles qui touchent en nous la sensibilité la plus déliée. Chez certains la poésie tend à une immobilité frémissante qu'enveloppe toute entière la palpitation du mouvement. Elle intègre le geste, l'action et le personnage, en qui elle localise son objet dans l'espace et le temps. De la poésie ces auteurs se sont acheminés vers le genre narratif dont le roman constitue l'aboutissement.

Le roman, libre de toute contrainte formelle, permet au romancier de poursuivre à son gré, en ses méandres secrets, la vie la plus intime, la plus quotidienne ou la plus fantasque. Comme ses confrères européens ou autres le romancier mauricien évoque devant nos yeux tout un monde, une profusion de vie - avec ses passions, ses aventures, ses rumeurs. Le roman lui fournit ce champ libre où il peut traiter les questions qui préoccupent notre époque: problèmes familiaux, conflits d'ordre passionnel, moral ou social, destin de l'homme, etc. - le tout réfracté par le tempérament et l'expérience collective mauricienne, aussi bien que par les hantises personnelles de l'auteur. La vie mauricienne, unique en raison notamment des heurts et des fusions de ses races, offre au romancier bien des sujets brûlants à traiter. La misère et la souffrance des pauvres et le préjugé racial ont été les thèmes favoris des romanciers mauriciens.

Le premier romancier de l'île, Savinien Mérédac (nom de plume d'Auguste Enouf), est né en 1880 à Port-Louis. Son oeuvre, de Sincérités (1923) à Des histoires (1932), comprend six volumes centrés sur la vie mauricienne et en particulier celle des pauvres gens. Dans Sincérités, il critique sévèrement la façon dont une partie de la communauté traite l'autre, bien que toutes deux soient catholiques. Castes raconte l'histoire d'une petite fille élevée dans un convent et qui veut se faire religieuse mais se trouve rejetée parce qu'elle est "de couleur". L'oeuvre de Mérédac plaide pour la pitié, la justice et l'égalité. Ces gens-là est encore un plaidoyer. L'auteur y compare le traitement accordé aux Blancs à celui réservé aux gens "de couleur". Tous les malheurs s'abattent sur les pauvres. L'alcool frelaté, les maladies et l'indigence, leurs pires ennemis, les font se traîner dans le mal, dans une vie misé-

rable dont ils ne peuvent guère s'affranchir.

Arthur Martial et Clément Charoux parmi bien d'autres, ont également écrit relativement peu; ils offrent néanmoins de bons exemples de la culture mauricienne. Et de nos jours quelques romanciers ont acquis une réputation qui s'étend bien au-delà de l'île: Alix d'Unienville, Edmée Le Breton, Jean Fanchette Marcelle Lagesse et Loys Masson, frère du romancier présenté dans cette étude.

Pour le théâtre, auquel certains des écrivains cités ci-dessus se sont aussi essayés, il convient de mentionner surtout G. André Decotter, auteur notamment du Faiseur de miracles - également connu comme metteur en scène - et Azize Asgarally, un jeune talent qui s'épanouit rapidement. Il monte une pièce chaque année depuis 1965. Sa dernière création, Blood and Honey, est inspirée des problèmes sociaux qu'il avait vus de près durant son voyage aux Etats-Unis. Mais il compte dans un proche avenir présenter des pièces en créole pour que les classes populaires puissent aussi en profiter.

Les écrivains mauriciens s'adonnent fréquemment à plusieurs genres. A cet égard, un des plus connus en France, Malcolm de Chazal, est à la fois poète, romancier, dramaturge, philosophe et même peintre. Les éditions Gallimard ont publié de lui Sens plastique (1940) et La Vie filtrée (1949) Camille de Rauville admire la fermeté de sa pensée: "Ses traits ont marqué la littérature contemporaine d'éclairs poétiques ou d'une lucidité acérée de la pensée la plus nue".[17] Ajoutons que ses sympathies pour les philosophes asiatiques le placent dans la lignée de Robert Edward Hart, et qu'il pratique volontiers l'ésotérisme.

Philosophe aussi, doublé d'historien, Basdeo Bissoondoyal est un missionnaire hindou né à l'île Maurice en 1906. Aussi à l'aise en français

et en anglais qu'en hindi il a traduit dans cette dernière langue Paul et Virginie et La Chaumière indienne de Bernardin de Saint-Pierre (Paris, Ledentu, 1959 et 1968). Parmi ses ouvrages philosophiques notons Les hindous et leurs Ecritures sacrées (Paris, Adyar, 1965) et L'Essence du védisme (Pondichéry, 1969). Il contribue régulièrement à des revues telles que Contemporary Review (Londres), France Asie/Asia (Tokyo), Lotus Bleu (Paris) et plusieurs autres.

Réservons une place à part aux écrivains qui ont quitté l'île, les exilés volontaires. Loys Masson, mort récemment à Paris, était avant tout un poète. C'est le choix des poèmes publiés par Seghers en 1963 dans la collection "Poètes d'aujourd'hui" qui l'a consacré. Mais son oeuvre romanesque n'a pas moins de qualité: elle va de L'Etoile et la Clé (1945) au Notaire des Noirs (1962) et aux Noces de la vanille (1963). Loys Masson plaçait par-dessus tout l'amour, c'est-à-dire l'amour des hommes, de la justice. Pierre de Boisdeffre parlant de Loys Masson écrit:

> Sur le plan de la littérature, ou, plus exactement, sur le plan de la critique et de l'histoire littéraire, on peut placer Loys Masson sous le signe d'une double incarnation: Herman Melville pour ce qui est son oeuvre, à proprement parler romanesque. Puis, plus curieusement sans doute: Milosz, en ce qui concerne la diction du poète. D'ailleurs, il existe dans un recueil de Loys Masson, un poème qui rend justice à Milosz:
>
> Milosz, frère aîlé, où vous reposeriez-vous si je vous appelais?[18]

Edouard Maunick, poète et critique né en 1931, a quitté l'île pour se donner un champ plus vaste. Il a publié quelques recueils de poèmes, dont Manèges de la mer, Oiseaux de sang et Le Mascaret ou le Livre de la Mer et de la Mort. Il a aidé avec André Marissel à situer les aspects les plus récents de la poésie d'aujourd'hui, qu'elle vienne de France ou

d'outre-mer, pour l'ouvrage collectif dirigé par Pierre de Boisdeffre: Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui (1958).[19] Le chapitre intitulé "Les poètes de langues française" est dû, pour une large part, à sa collaboration. Les poèmes d'Edouard Maunick sont, pour Alain Bosquet,

> des paraboles qui, dans le prestige d'une évocation de dieux connus ou inconnus, conduisent l'homme à une éthique de la féérie et de la sereine redéfinition de soi. Rien de plus ample et de plus nécessaire que ces prises de conscience qu'agite, dirait-on, le vent du large.[20]

Venu étudier la médecine à Paris en 1964, Jean Fanchette s'y est fait un nom dans le monde littéraire. Il a obtenu le prix Paul Valéry pour Midis du sang (Debresse, 1956) et le prix Fénéon pour Archipels (Ed. Voyelles). Son oeuvre romanesque compte Les Mots de la tribu (bourse de la Caisse Nationale des Lettres), Les Chroniques d'octobre et d'autres. Quant à Guy Mallac, il a fait une brillante entrée dans la critique littéraire par son Pasternak, publié dans la collection "Classiques du XXe siècle". Enfin, Dadabhai Prithipaul, a vu publier sa thèse de doctorat, La Notion de "Moha" dans la pensée brahmanique; d'autres ouvrages ont suivi qui l'ont fait classer parmi les interprètes autorisés de la pensée philosophique de l'Inde en Occident.

Comme on vient de le voir, le français et son petit frère le créole constituent le véhicule littéraire de base de l'île Maurice. Il est donc naturel que dans ses courants, écoles et tendances majeurs, la littérature mauricienne suive de plus ou moins près - selon l'époque et les genres - les mouvements de la littérature "metropolitaine" de France. Dès le XVIIIe siècle, Bernardin de Saint-Pierre contribue splendidement à répandre l'exo-

tisme en France avec Paul et Virginie. Mais Camille de Rauville fait remarquer que c'est surtout le Romantisme, depuis le Georges d'Alexandre Dumas (et de son collaborateur mauricien, Félicien Mallefille) jusqu'aux romans "melvilliens" de Loys Masson, qui est la source de la littérature mauricienne. Ce sera toutefois le Naturalisme qui inspirera leur technique à Mérédac, à Charoux, à Martial et quelques autres.[21] Camille de Rauville observe d'ailleurs que

> le triple apport du Symbolisme, du Surréalisme et du Claudélisme se succèdent ou se mêlent dans le courant poétique, où la plupart se situent en un demi-siècle, de Hart à Loys Masson et continue de porter les derniers venus: Madga Mamet, J.G. Prosper, J. Tsang Man Kin et autres, lesquels édifient ou n'ont point achevé leur oeuvre.[22]

Et l'on pourrait poursuivre ces parallélismes jusqu'aux tendances les plus actuelles: Nouveau roman, anti-théâtre, etc. La littérature mauricienne, en croissance très vigoureuse depuis vingt-cinq ans, s'insère dans l'ensemble culturel français.

Mais elle est aussi en rapport avec un milieu spécifique, celui de l'Océan Indien. Cette littérature, a déjà assez produit pour permettre de constater que, comme ailleurs, elle reflète largement les traits du milieu où elle s'élabore. Il est donc naturel que l'étude de cette littérature révèle, à côté d'éléments universels, des caractéristiques locales. Ainsi en va-t-il de sujets comme le "bon sauvage" à la Bernardin, de préjugés de couleur ou de classe, de héros de type colonial ou "tropical", des effets psychologiques du "climat des îles", etc. Les sujets universels reçoivent une coloration spéciale qu'on trouve, par exemple, dans l'insistance sur les amours malheureuses, les êtres angéliques ou diaboliques qui emplissent notamment les romans d'André Masson et de son frère Loys. S'y en-

trelacent des thèmes indianocéaniques tels que "l'exotisme vécu" et la Lémurie[23] mythique.[24]

En terminant ce bref aperçu nous aimerions dire un mot de quelques grands écrivains que l'île a inspiré. Certains ont visité ou même habité l'île pendant un certain temps. Le premier, Bernardin de Saint-Pierre, arrivé en 1768 à ce qui était encore l'Ile de France, y a passé deux ans comme "capitaine ingénieur du Roi". Charles Baudelaire séjourna à l'île Maurice du premier au 19 septembre 1841. Il y fut reçu par M. et Mme Adolphe Autard de Bragard, qu'il remercia en envoyant dès le 20 septembre une lettre de l'Ile de la Réunion jointe au charmant sonnet A une Dame créole, inspiré par son hôtesse. Le poète des Contrerimes, Paul-Jean Toulet, y a passé plus d'un an en 1888-1889. L'île a aussi été évoquée par Leconte de Lisle (Derniers poèmes, 1895) et par Paul Claudel (Connaissance de l'Est, 1900).

C'est dans ce milieu culturel restreint quoique très ouvert géographiquement, simple mais humainement complexe, qu'il faut placer la formation d'André Masson.

b. Situation d'André Masson

André Masson s'affirme aujourd'hui comme une des figures marquantes de la littérature de langue française à l'île Maurice. Il cultive plusieurs genres: roman, biographie, autobiographie, théâtre, essai, poésie et pièces radiophoniques. Il a collaboré à tous les journaux de langue française de son pays. Comme son frère Loys et bien d'autres il débute par la poésie. Mais c'est dans le roman qu'il semble aujourd'hui se trouver le plus à l'aise pour s'exprimer.

Né à Rose-Hill le 15 avril 1921 dans une famille pauvre, Masson ne fréquente l'école que très peu de temps: il la quitte vers la fin de 1931. Son goût pour la littérature se manifeste pourtant très tôt; dès l'âge de 12 ans il écrit de petits romans policiers illustrés de petits dessins. Adolescent, il veut toutefois être prêtre. A 15 ans il entre au petit séminaire Père Laval (île Maurice) - dont après deux ans il est renvoyé: "On ne sait si vous êtes un illuminé ou un illuministe", lui a dit son confesseur. Cet échec désoriente peut-être sa vie, mais non sa pensée. Il vit une jeunesse extrêmement pauvre, et bien des fois se voit sans un sou.

Alors qu'il est rédacteur en chef du journal Le Mauricien, ses adversaires le traitent à nouveau d'illuminé. "J'aime ça" dit-il. Pourquoi? Parce que, lorsque son premier roman, Un Temps pour mourir (1962), sort à Paris, Alain Bosquet y décèle "la majesté d'une parabole".[25] Il fait face à de nombreuses difficultés durant sa longue carrière dans la

presse et a même été plusieurs fois traduit en justice par quelques politiciens de l'île pour avoir osé dire le fond de sa pensée et tenté d'établir la vérité. En 1945, il débute dans un journal qui a depuis cessé de paraître, L'Oeuvre, où il ne passe que trois mois. Vers la même époque il travaille à La Vie Catholique pendant quelques mois - mais comme correcteur d'épreuves. En octobre 1948 il entre au Cernéen et tout en y poursuivant sa collaboration, il accepte en 1951 le poste de rédacteur à Advance où il reste jusqu'en juin 1953. En août de la même année il passe au Mauricien, dont il devient rédacteur en chef le 1er janvier 1959. Forcé de quitter ce journal en mars 1972 pour des raisons politiques, il se rend en Afrique du sud où il vit en exil pendant un certain temps. Il est maintenant de retour dans son pays natal où il continue son oeuvre. Il estime que c'est sa "politique trop nette, sans partisannerie, trop intègre," qui est la cause de ce court exil; il est "homme d'une seule pièce, socialiste anti-communiste".[26] Il fait paraître régulièrement des articles sous le titre "Humanisme" dans Week-End, un hebdomadaire de l'île Maurice.

Masson est profondément catholique - catholique ayant le sens de la diversité universelle. "J'ai fait deux grands rêves que je retrouve, souvent, intacts, alors que la mort m'attend encore au fond des siècles: trouver Dieu, être Lui par participation et m'installer dans une maison".[27] Ce besoin de trouver Dieu occupe toujours sa pensée. Il est obsédé par cette recherche. Il a "un besoin immense de la virginité de toutes choses, le désir inexprimable de voir le Dieu d'avant les commencements".[28] Quant à trouver la maison de son rêve, il n'en garde plus l'espoir:

> ... Je n'aurai jamais dans la mystique du Monde,
> pour mon être vivant, une maison et son jardin
> où le silence, moi-même, un doigt sur les lèvres,

> viendrait à ma propre rencontre dans l'herbe insolite des aubes ou dans les sentiers suspects du crépuscule. J'ai trente fois déménagé.29

Ne pouvant réaliser ce rêve, il ne reste à Masson que "le combat et le changement". Ce combat, il le mène, nuit et jour, avec acharnement "au nom de l'homme, au nom de Dieu recherché et caché"[30] contre les injustices, les abus, l'exploitation des pauvres - en d'autres termes contre le Mal. Son métier d'écrivain et de journaliste lui fournit l'arme nécessaire pour un tel combat: "Ces batailles, politiques et sociales, dans Le Mauricien, ingrates, pleines de faux pas, de pièges, de déceptions, de 'fraternelles trahisons' aussi, et dont il faut chasser le parti-pris et la rancune pour qu'elles soient les plus pures possibles."[31]

C'est à travers cette lutte qu'il essaie de trouver ce Dieu dont il a tant besoin. C'est par son intelligence, par sa connaissance du monde, par sa foi chrétienne qu'il combat pour atteindre Dieu. Ecrire devient pour lui une nécessité absolue. Il cherche, par ce moyen, à être Dieu "par participation":

> Ces engagements, le soir, devant la lampe, contre la fatigue, souvent contre le désordre de l'inspiration, afin que naisse une page de roman, que se précise un personnage, que la vie qui m'a été refusée comme elle l'a été à des milliers d'autres soit inventée de toutes pièces, sortie, palpitante d'un mystère qui nous dépasse toujours parce qu'il est une réplique de celui de Dieu: la création.32

Cette aspiration vers Dieu, que Masson a ressentie dès son plus jeune âge, n'a jamais cessé de s'accroître: "J'avais dix-huit ans. J'aimais ma mère et Dieu. Je pleurais en priant. Après le dîner, nous marchions, le Père de Boucherville et moi, jusqu'à Bellevue, disant le chapelet, par-

lant philosophie et théologie".[33]

Masson s'intéresse aussi à la philosophie hindoue. Dans une lettre écrite le 14 août 1943 à Basdeo Bissoondoyal il insiste: "Depuis très longtemps, je désire faire votre connaissance, vous parler, vous voir et me documenter sur l'âme indienne..."[34] Il a pratiqué quoique superficiellement, le "Yana Yoga" vers l'âge de 23-24 ans et aussi, avec plus de résultats, le magnétisme, puisqu'il obtenait chez ses sujets un état léthargique et un changement de leur sensibilité.

Père de quatre enfants - trois garçons et une fille - il trouve en sa femme, Françoise d'Abbadie, née à Maurice, une aide précieuse pour son oeuvre de journaliste et d'écrivain. N'ayant pas cessé d'écrire malgré l'exil, il a en ce moment deux manuscrits en lecture à Paris et est en train d'en finir un troisième.

Masson fait son entrée dans la littérature avec un recueil de poèmes, Le Pas de porte (1950). L'année suivante il en fait paraître un second, Le Premier livre des Clefs. Cet ouvrage, dit-il, "est une poétique: le monde est un alphabet, chaque existence explique une autre, l'allégorie est la clé que Rimbaud cherchait dans les correspondances". L'Etoile, pièce parue en 1966, a été jouée à L'O.R.T.F. et à la B.B.C., mais Masson estime que si personne n'en a voulu pour la scène, c'est "parce que, à gauche, on aurait pris cette pièce de droite et parce qu'à droite Dieu fait plus peur qu'à gauche". Ses deux dernières pièces sont La Verrue et La Conversation (1971). Les thèmes de La Verrue sont l'humiliation, le rituel du Pouvoir et la liberté assassinée. La Conversation est une satire des heureux qui, n'ayant plus rien à se dire, attirent contre eux la révolte des choses.

Il a écrit une biographie, Thérèse Martin (1955) et la même année, ses propres Souvenirs amusants de cinq mois de captivité où il raconte les péripéties de sa détention dans la prison militaire et civile de Maurice durant la Deuxième guerre mondiale, ainsi que ses tentatives d'évasion. Publié en feuilleton dans Le Mauricien, Les Chemins de l'eau et du feu, autre essai autobiographique, éclaire par certains passages l'élaboration de ses romans.

Qu'André Masson soit un romancier important, c'est un fait qui ressort déjà de l'accueil que la critique a fait en France à chacun de ses trois romans, et cela dès le premier. On y a d'emblée senti cette force, ce don de créer des atmosphères et des personnages complexes et troublants et cette manière de soulever avec aisance des idées lourdes de sens; une remarquable maîtrise d'expression aussi. Ainsi R.-M. Albérés a vu dans Un Temps pour mourir "un vertige collectif, une épopée où Giono se mêle aux Pères jésuites, où Pan danse devant saint Augustin".[35] Pour Le Chemin de pierre ponce qui a fait "le choix des libraires", Pierre Leprohon songe "à quelque enfer de Kafka où aurait pénétré un Orphée dont la destinée peut se résumer dans cette définition que Léon Bloy donnait de lui-même: un pélerin de l'absolu".[36] Quant à son troisième, Le Temps juste, Pierre-Henri Simon l'a placé, dans Le Monde, parmi les oeuvres de "romanciers émérites" tels que Simenon. Il ajoute: "Mais surtout Le Temps juste n'est qu'accessoirement une histoire d'amour: c'est proprement un roman de l'angoisse métaphysique devant la destruction des êtres par le temps..."[37]

Bien plus, quand la critique se voit devant un nouvel auteur et que, essayant de la classer, elle lui trouve beaucoup de ressemblances avec

d'autres, mais parfois contradictoires, on peut facilement en conclure que c'est parce qu'il a une personnalité bien à lui. Toutefois, à s'en tenir aux sujets choisis et aux thèmes préférés, force serait de constater qu'ils ne sont pas originaux et qu'ils ont été exprimés et développés par des écrivains tels que Dostoïevski et Tolstoï. Au reste, si l'on voulait quand même assigner à Masson une lignée spirituelle ce serait sans doute celle où l'on rencontrerait Léon Bloy, Julien Green, François Mauriac et surtout Georges Bernanos. Mais Masson n'a pas encore tout dit et son troisième roman marque, sinon un changement d'orientation, une sensible évolution par rapport aux deux premiers.

Ce qui est original chez Masson, en plus de ce qui tient à son tempérament, ce sont des forces qui justement, chez beaucoup d'autres, seraient au contraire source de faiblesse. Il les tire essentiellement de sa qualité d'"étranger" parmi ses confrères en littérature française contemporaine. Il parle la même langue, mais cette langue est différente. Elle contient certaines particularités du parler mauricien et les exemples d'expressions ou de mots mauriciens ne manquent pas dans ses romans, (voir Appendice III). Masson n'a jamais fréquenté les milieux littéraires parisiens, si bien que ses romans ne reflètent ni la mode ni les changements plus profonds qu'on remarque chez certains auteurs d'outre-mer qui ont vécu à Paris pendant un certain temps. A cause de cela peut-être, son utilisation de l'exotisme a ses caractères particuliers, à la fois plus directs et moins explicatifs: vécus, non en fonction du lecteur, mais de ses personnages. Ses écrits, en effet, montrent combien sont puissants les sentiments qui le lient à ceux de son île, et qu'une certaine manière de voir les choses et de les penser se traduit naturellement par une allure et

un certain langage qui le distinguent des autres auteurs plus ou moins "parisianisés". Tout est authentiquement mauricien chez lui et concourt sans aucun signe négatif de "provincialisme" à donner un caractère réellement original à son oeuvre: c'est ce que nous essaierons de montrer dans cette étude.

Le premier chapitre évoque les éléments du cadre exotique, géographie, climat, saison, faune et flore, d'où ses trois romans tirent leurs décors, et où surtout Masson a puisé les matériaux dont il avait besoin pour créer l'atmosphère que respirent - ou dans laquelle étouffent - ses personnages.

Le milieu humain, examiné en fonction des composantes ethniques et sociales de l'île, tel que l'auteur le voit et le dépeint sous les traits de personnages plus ou moins représentatifs, forme le sujet du deuxième chapitre.

Le troisième chapitre aborde les thèmes multiples et complexes que Masson développe autour du grand problème du Bien et du Mal, et où viennent se mêler, puis dominer, des vues très personnelles sur la nature de l'amour.

Un dernier chapitre est consacré à la technique romanesque de Masson, ses caractères et son évolution, tant dans la composition que dans l'usage du symbole.

Une appréciation d'ensemble conclut ces évocations des différents aspects de l'oeuvre de Masson, et de ses relations avec la culture de l'île.

Trois appendices présentent les arbres et les fleurs, les animaux, surtout les oiseaux, et les mots de terroir et expressions mauriciennes qu'on trouve dans les trois romans et qui contribuent, pour notre enchantement, à leur ambiance si particulière.

NOTES

[1] Grand Port, un des 9 districts de l'île. C'était l'ancien port.

[2] Auguste Toussaint, Histoire de l'île Maurice, p. 80.

[3] Roland Lebel, Histoire de la littérature coloniale en France, p. 158.

[4] Ville située dans la partie ouest de l'île, dans le district de Plaines Wilhems.

[5] Les Mascareignes groupent trois îles: Maurice, Ile de la Réunion et Rodrigue, cette dernière ne possédant aucune littérature.

[6] Ville située sur le plateau et presque au centre de l'île dans le district de Plaines Wilhems.

[7] Camille de Rauville, L'An Un de l'humanisme mauricien, p. 1.

[8] Ibid. p. 2.

[9] Ville portuaire située dans l'ouest de l'île et sa capitale.

[10] Rauville, p. 5.

[11] Cité par Rauville, p. 3.

[12] Rauville, p. 3.

[13] Cité par Rauville, pp. 3-4.

[14] Rauville, p. 5.

[15] Cité par Rauville, p. 5.

[16] Cité par Rauville, p. 6.

[17] Rauville, p. 9.

[18] Pierre de Boisdeffre, Dictionnaire de la littérature contemporaine, p. 489.

[19] Boisdeffre, Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, p. 16.

[20] Ibid., p. 817.

[21] Rauville, p. 18.

[22] Ibid., p. 19.

[23] La Lémurie des poètes et des philosophes s'établirait sur les vestiges d'un continent disparu; les îles de l'Océan Indien constitueraient les témoins des terres englouties, dont elles seraient les anciennes montagnes emergeant seules aujourd'hui.

[24] Rauville, Indianocéanisme, humanisme et négritude, p. 13.

[25] Alain Bosquet, Combat, 5 avril 1962.

[26] Lettre de l'auteur du 14 avril 1972.

[27] Les Chemins de l'eau et du feu. (Cet essai biographique a été publié en feuilleton dans Le Mauricien, septembre 1969.)

[28] Les citations 28 à 33 sont tirées de cet essai.

[34] Lettre en ma possession.

[35] R.-M. Albérès, Les Nouvelles littéraires, 19 avril 1962.

[36] Pierre Leprohon, Le Rappel, 7 octobre 1963.

[37] Pierre-Henri Simon, Le Monde, 14 décembre 1966.

CHAPITRE I

LE CADRE

> ... Roman exotique, bien sûr: ce Mauricien d'origine et d'habitat a besoin du décor géographique et moral de son île pour situer ses histoires. Mais on se tromperait si l'on comprenait que celle-ci en tire son principal intérêt; et plus encore si, de la constatation superficielle que l'épisode central y est la passion amoureuse d'un couple d'adolescents brisé par la mort, on y voyait comme un décalque de Paul et Virginie. Il y a d'abord une différence de tonalité: l'ambiance idyllique et optimiste de Bernardin de Saint-Pierre ne se retrouve nullement dans le roman d'André Masson, où la nature est somptueuse mais brutale, où le ciel est brûlant et transmute bientôt en passions charnelles les tendresses des coeurs enfantins, où enfin les moeurs obéissent bien moins à la bonté naturelle qu'aux préjugés bourgeois.[1]

Pierre-Henri Simon observe judicieusement que l'île Maurice, cadre naturel des romans de Masson, n'en est pas même indirectement le sujet. Ce serait cependant une erreur d'estimer ce cadre contingent et sans importance. Dans son court essai autobiographique mentionné plus haut, Les Chemins de l'eau et du feu (1969), l'auteur avoue que tel ou tel site de l'île lui a bel et bien inspiré certaines pages de ses romans. On sent bien, par ailleurs, que si la nature joue dans sa vie le plus actif des rôles, les rapports qu'il établit avec elle ne sont pas simples: pour lui elle est en effet tout autre chose qu'un beau décor proposé à son admiration esthétique. Qu'on en juge d'après ce passage tiré du même essai:

> Un rafia, un camphrier, un mangoustan et cette avancée à pas prudents du soleil entre les troènes. Enfant, douloureux et solitaire, de nature, j'y plaçais mes aventures extraordinaires, j'écoutais causer l'eau de la rivière entre ses berges, je me méfiais des âmes errantes, j'attendais l'éclatement de je ne savais quel miracle humain. Au fond, tout simplement, j'aimais la Terre, ses couleurs et ses sentiers, et je m'aimais au centre du Monde et j'étais libre de créer à partir de ces paysages. J'avais douze-quatorze ans.2

Connaître intimement cette terre, s'y retrouver et puis de dépasser cette connaissance, tel est le thème de la nature, qui traverse de bout en bout l'oeuvre de Masson. Le romancier se sent démuni devant cet ensemble de forces, mais qui toutefois le fascine. Les sortilèges de l'île ne sont pas un décor, ce sont des acteurs, souvent importants; mais ce ne sont pas, même le cyclone d'Un Temps pour mourir, les acteurs principaux, moins encore le sujet d'aucun de ses romans.

L'île Maurice est située sur le 20e parallèle sud et le 298e méridien; elle mesure environ 2,100 km^2. Aujourd'hui le volcanisme dont l'île est le résultat n'y est plus apparent. Son seul vestige est un cratère couvert d'une végétation somptueuse et toujours verte, situé sur le plateau central. C'est le Trou-aux-Cerfs, au pied duquel Masson a habité pendant un certain temps:

> 1958. Je "fais une folie": j'achète, à crédit, une maison de tôle et de bois, derrière une pensive allée de thuyas, au pied du Trou-aux-Cerfs, près d'une rivière ombragée de jamroses, de troènes et de bambous...3

Au bord de ce plateau s'échelonne une suite de rangées de montagnes ou "montagne-chicots" dont la plus haute ne dépasse pas quelque 860 mètres. La partie septentrionale de l'île est une vaste plaine à peine accidentée. L'impression dominante est celle d'un pays plat et assez uniforme.

Les différences dues au relief et à la latitude sont responsables

de certaines différences climatiques entre les divers archipels de l'Océan Indien situés à l'est de Madagascar, dont les Mascareignes font partie; elles n'excluent pas, cependant, l'existence d'un "climat des îles" commun qui exerce une influence profonde sur la vie et les moeurs de leurs habitants. La chaleur tropicale y est constamment adoucie par l'influence de la mer et de l'alizé du sud-est et la pluviosité y est assez forte.[4] Par contre orages et cyclones y sont dévastateurs:

> A cinq kilomètres de hauteur, les vagues s'embrassèrent, une profonde déchirure ouvrit le ciel, une rayure violette zébra l'espace et, de Rémur à Emubranche, du Gorol à la Varoume, sur tous les sentiers, dans toutes les forêts, en aval et en amont de toutes les rivières, à flanc de toutes les montagnes, sur toute l'étendue des plaines, l'orage conduisit l'averse à coups de fouet.
>
> Une heure après, l'Emieure transportait deux fois son volume d'eau normale, et la Varoume, furieuse d'avoir été tirée de sa longue paresse, poussait des écumes violentes, s'engouffrait avec rage dans les profonds encaissements de Marmande, se précipitait vers la vallée. (Un Temps, 171)[5]

Quand aux saisons, l'île Maurice n'en a que deux: la saison chaude et la saison fraîche. La première s'étend de novembre à avril: "[Le vent] aime Les Amours qu'il brûle de son baiser de novembre à mars"; et la seconde, de mai à octobre: "... d'avril à août, [le vent] monte de la mer, froid, levant sur les plages le courlis et le fouquet." (Le Temps, 14) La saison chaude est pénible, bien que la température atteigne rarement le maximum absolu de 36°C, dans les régions les plus chaudes. L'effet de cette période de chaleur se fait sentir partout: "... La terre ouvrait ses pores, demandait à boire. L'herbe grésillait sous les pas. Les pierres s'illuminaient". (Un Temps, 27) Elle est plus forte de janvier à mars:

> Janvier passa. Un mois de feu, de grésillement dans

> les forêts silencieuses, d'asphalte fondu dans les rues d'Emubranche. [...] La nuit venue, on respirait pour quelques heures brèves, et tièdes encore. A 9 heures du matin, tout brûlait de nouveau. Le ciel au-dessus des toits lâchait des souffles de braise. A midi, il semblait que le soleil ne descendrait jamais. (Un Temps, 141)

Quand le vent cesse, ce qui heureusement est rare, la chaleur cause de grandes sécheresse, qui à leur tour provoquent de graves dégâts.

> L'absence des vents n'avait donc rien de rassurant. Le soleil en profitait pour cuire le sol, fondre la pierre, dessécher les plantations, assécher les rivières, tarir même des sources pourtant haut perchées dans le flanc des montagnes.
>
> Cela pouvait durer une semaine, un mois ou même plus. (On gardait souvenir, sur le plateau, d'une sècheresse qui avait brûlé le pays pendant trois mois.) (Un Temps, 170)

Mais cette période est aussi celle des grosses pluies d'orage ou même de cyclones qui parfois sont d'une puissance terrifiante tel celui décrit dans Un Temps pour mourir. Dans Les Chemins de l'eau et du feu, parlant de son petit domaine au pied du Trou-aux-Cerfs, Masson écrit: "Il y a un jardinier qui, à la faux, coupe le gazon. Il s'appelle Solen. En 1960, nous vivions ensemble, dans la maison torturée, la nuit du Cyclone Carol". Et il ajoute: "C'est là, dans ce petit domaine vibrant et triste, insolite parfois, que j'écrirai Un Temps pour mourir.".

Ainsi, la mer, la chaleur et l'humidité se combinent pour donner à l'île Maurice son "climat des îles"; violence et douceur s'y mêlent d'une façon qu'il faut avoir éprouvée soi-même pour bien le comprendre.

Comme les vacances scolaires jouent un grand rôle dans Le Temps juste, il faut préciser quand elles ont lieu dans l'année scolaire, qui s'étend de janvier à novembre. Il y en a après chacun des trois trimestres: vacances de Pâques (2 semaines dans la deuxième moitié du mois d'avril), vacan-

ces d'"hiver" (tout le mois d'août) et vacances d'"été" ou de fin d'année (du commencement de décembre jusqu'à la mi-janvier). A deux reprises le jeune José du Temps juste est inquiet et triste à la pensée de ne plus revoir sa petite Thelma.

> Juin s'annonce par de courtes bourrasques. Juillet assombrit les jacarandas. Le parc a froid. Dans quelques jours, ce seront les grandes vacances. [...] Mais Thelma ne sera pas là! Pour la revoir José devra attendre les premiers jours de septembre. Plus d'un mois. (Le Temps, 59)

Et il se dit que "les vacances arrivent dans la blanche froideur des jours vides". (Le Temps, 64) Puis ce sont celles de l'"été" ou de fin d'année: "A la fin des vacances, les paysages de Lez-Anours apparaissent encore changeants". (141) En effet, la chaleur de janvier change toujours les couleurs des feuilles, et la variété des fleurs est beaucoup plus grande.

La plupart des régions, des sites, des lieux mêmes, où Masson fait vivre ses personnages sont réels. Beau Vallon, Riche-en-Eau, Rose-la-Belle (Rose-Belle), Midlands, Cent Gaulettes, tous se trouvent dans le sud-est de l'île que l'auteur connaît particulièrement bien. Il en est de même des lieux qui, autour du Mallar du Chemin de pierre ponce, se trouvent dans le district de Grand-Port: sites d'usines, Astroea, Riche-en-Eau, une rivière, la Vavangue, et des villages ou anciens établissements sucriers au sud de l'île:

> Monté de l'est, du côté du vallon aux bosquets de camphriers, le vent couvrait Mallar de son haleine chaude. Il balayait ensuite la route sinueuse de Riche-en-Eau et déversait ses vagues de feu, à l'ouest, sur Rose-la-Belle, au nord-ouest sur les collines des Cent Gaulettes [...] il suffirait [à Melchi] d'avancer d'un pas régulier sur le chemin d'Astroea bordé de tékomas au tronc gris et aux petits parachutes mauves. [...] Soudain, apparaît la Vavangue, une rivière nerveuse sous son pont de moellons et de béton. (Chemin, 41-42)

Masson sait aussi, bien sûr, transposer certains lieux d'un endroit de l'île à l'autre, en leur conférant ce caractère qu'il a ressenti ailleurs et qui lui semble mieux convenir à l'atmosphère dont il veut entourer un événement ou un personnage. Une fois, il va jusqu'à se servir d'un paysage étranger à l'île qui l'avait vivement frappé, ainsi qu'il le dit en passant dans Les Chemins de l'eau et du feu:

> Derrière notre maisonnette de "La Confiance" le terrain plie et découvre les horizons marins de l'Ouest (Albion et son phare, Flic en Flacq). De cet affaissement doux de la terre, je ferai, dans Le Temps juste, la vallée de la Sombre, que je barrerai, à sa limite orientale, par les Mille Collines, un formidable entassement de sommets que j'ai vus, étonné et plein de vertige, en Afrique du Sud. Les autres lieux du roman (Lez-Anours, ville assise au bord de la mer, le Butor qui domine la ville, le Col du Catogan, où s'étrangle le vent venu des Mille Collines, l'arrière pays forestier, etc.) seront cuspirés de Mahébourg,[6] de la nostalgie des monts, des bois et, peut-être, des rivières que je remontais, adolescent. Mais le parc où mes personnages, José, son père Raymond et sa mère ont vécu et souffert, ce parc tient par cent liens à "La Confiance".

Même quand il invente les noms de Verfeuille, Rémur, Emubranche, etc., les descriptions qu'il en fait évoquent dans l'esprit de qui connaît l'île des lieux ou des paysages reconnaissables. Ainsi le Verfeuille d'Un Temps pour mourir paraît se situer sur le plateau central de l'île aux environs du Trou-aux-Cerfs. Sur le point le plus haut du plateau on voit en effet des vallées, des montagnes, quelle que soit la direction dans laquelle on regarde. Quant au terrible Mallar, il semblerait bien que ce soit dans le sud-est de l'île Deux-Bras, établissement sucrier où Masson a travaillé deux ans comme aide-magasinier.

La végétation de l'île est surtout tropicale. On y trouve des arbres indigènes ou depuis longtemps acclimatés: tékomas, camphriers, badamiers, thuyas, lataniers, jamrosas et d'autres; des fleurs qui embaument les forêts

et les embellisent: capucines, balsamines, pâquerettes, arums sauvages, et bien d'autres. (Voir Appendice I). Les forêts sont accueillantes malgré la chaleur morte qu'on y ressent parfois pendant la saison chaude:

> Les femmes [...] cherchaient des capucines ou des balsamines entre les roches couvertes de mousse. [...] Et on repartait. Plus haut. Dans l'ombre épaisse des pitchpins, un tapis d'aiguilles molles sous les pieds, jusqu'à une petite rivière mauve qui disait son chapelet et qu'on appelait "la Rivière-des-Caladiums". (Un Temps, 27)

La beauté et la fraîcheur des bois sont souvent ensorcelantes. Pour certains personnages les bois sont des lieux de méditation, pour d'autres de repos et de paix ou le moyen de s'évader de la vie grouillante des villes et des villages surpeuplés. C'est là qu'Ashley du Chemin de pierre ponce, angoissé, cherche à calmer son esprit troublé; il "se laissa prendre par l'ombre. Allongé dans l'herbe, les bras en croix, [...] il ferma les yeux. C'eût été doux de mourir au centre de ce monde de paix, sous la caresse du vent en maraude". (119) C'est aussi la beauté et le silence bienfaiteur des forêts, leur charme, qui attirent José et Thelma:

> Ils dépassent les capucines, les muguets et les coquelicots. La forêt s'ouvre en cent deltas. A pas feutrés, le soleil les précède. Thelma y marche, s'arrête. Sur la gauche, un vieux cyprès tordu et reverdi par l'eau de la rivière s'est réservé tout un carré vert. Il pousse là, à l'écart, plein de pensées. Sous lui, une ombre ronde, opaque.
> -Viens, allongeons-nous là! (Le Temps, 86)

Un autre attrait du plateau au sud et au sud-est tient à ce que ses forêts sont parsemées de petites rivières aux eaux calmes et limpides qui par endroit forment "des nappes de cristal". Presque toutes prennent leurs sources sur la partie centrale et leurs berges sont souvent ombragées par de grands arbres fruitiers sauvages tels que les jamerosas

et les figuiers. C'est près de la Macoule, nom fictif, dans laquelle ils se baigneront, que José et Thelma feront l'expérience de leur nudité. (Le Temps, 89)

La somptuosité de la flore mauricienne et cette luxuriance que Masson évoque si bien sont aussi réelles que ce passage le suggère:

> L'herbe court devant eux entre les campêches, les eucalyptus hauts comme des mâts de voilier, les camphriers et les acacias. Le troène répand ses constellations. Des abeilles en voyage croisent des tisserins en vols planés. Un cerf coupe en deux un rayon de soleil et disparaît. Le sol repousse ici, et là rassemble, au contraire, des flotilles de pâquerettes, des coquelicots, des muguets, des marguerites sauvages. La brise fait danser le ballet rouge et blanc des balsamines. Les capucines chuchotent entre elles tout en escaladant la vieille roche tendre d'un monticule. Un liseron éperdu de vertige plonge dans la cime d'un lilas, fait la voltige à la branche d'un thuya, frôle la roche de cent guirlandes, et remonte, s'envole, vers le ciel où il enlace la poitrine écarlate d'un cardinal. (Le Temps, 77)

Les animaux ajoutent leur part de beauté à la flore.

La faune mauricienne a subi quelques changements depuis que les Hollandais ont abandonné l'île en 1710 et préféré s'installer au Cap, stratégiquement et commercialement bien mieux situé. Comme souvenirs de leur passage à Maurice ils n'avaient laissé que la canne à sucre et le cerf, importés tous deux de Java dès 1639.[7]

> La faune primitive comprenait surtout des oiseaux, quelques sauriens, quelques reptiles, des chéloniens (tortues géantes) et un seul mamifère (la chauve-souris roussette). Pas de quadrupèdes ni de quadrumanes.
>
> A signaler particulièrement l'existence de grands oiseaux apténiens inconnus sur le reste du globe, qui ont disparu dès la fin du XVIIe siècle. Les plus remarquables sont le Dodo gris et l'Aphanapteryx.[8]

Aujourd'hui encore les mammifères de Maurice sont peu diversifiés: le cerf

la mangouste, le tanrec, le rat, la chèvre, le singe, le porc sauvage et quelques autres petites bêtes qui abondent dans les forêts (voir Appendice II). Il y a toujours beaucoup d'oiseaux, dont certains plus particuliers aux îles: le bengali, le tisserin, le pique-boeuf, la tourterelle, le bull-bull, le cardinal et beaucoup d'autres qui portent des noms locaux. (voir également Appendice II). Certaines rivières regorgent de carpes, d'anguilles et d'une certaine variété de crustacés. Dans Un Temps pour mourir, où un pêcheur d'anguilles trouve une mort dramatique pendant le cyclone, Masson consacre plus de trois pages (122-124) à décrire l'affolement et le sort d'un très grand nombre de bêtes et d'insectes pris dans cette catastrophe qui n'épargne rien de ce qui vit.

D'un roman à l'autre ce sont bien la même flore et la même faune, mais on remarque aussi, en dehors d'une certaine évolution esthétique, un déplacement d'accents sensible. Si les descriptions de la nature sont très nombreuses et développées dans Un Temps pour mourir et par moments d'une rare puissance, la raison en est sans doute que le récit se situe sur le plateau central, riche en faune et en flore, en pleine campagne, et met en oeuvre des paysans. Par contre, leur relative brièveté dans Le Chemin de pierre ponce s'explique assez par le désir de faire ressortir cet "enfer" qu'est Mallar par contraste seulement avec la douceur et la paix de la forêt voisine. Pourtant, même en tenant compte de ces différences nécessaires entre ces deux romans et puis avec Le Temps juste, dont l'action se déplace fréquemment de la ville à la campagne et au bord de la mer, la nature décrite dans celui-ci a des valeurs plus intimes et des beautés plus pénétrantes, notamment par le rôle dévolu aux oiseaux. Effrayés par l'approche du cyclone et annonciateurs de malheur dans le

premier roman, il en est un, le courlis, qui dans le troisième, sert à accompagner d'un bout à l'autre les mouvements du récit, à en marquer les rythmes et à souligner les péripéties mentales du narrateur, José. Ainsi dès le début:

> Le courlis ouvrit un oeil. [...]
> ... rentra dans son repaire. Il attendrait que l'Est lançât ses avant-gardes, l'offensive du feu venue des Mille Collines.
> Dix minutes passèrent. La lune perdit son gouvernail. L'eau frémit: une étoile s'éteignit. Il prit son élan, se précipita. Le vent le souleva, le posa sur les pentes d'air. Il raidit les ailes, bec clos. Il n'avait plus qu'à suivre les plis du ciel. La vague crêtée d'écume venait déjà à sa rencontre dans le lointain. (Le Temps, 7-8)

L'oiseau, par un cri, tire José de sa profonde réflexion et salue son arrivée dans le pays des souvenirs inoubliables: "Le courlis poussa un cri de joie. Ses ailes s'amollirent, il se laissa tomber, l'oeil ardent."(8) Et devant les yeux de José s'étalent la Sombre, "grande vallée coupée en deux par les eaux de la Macoule"(8) et le Butor au pic puissant, qui le ramènent dans le passé.

La différence majeure entre les trois romans vient, cependant, d'une certaine évolution esthétique. Il y a tendance à passer de plus en plus de la simple description à l'évocation et à relier la nature de façon plus subtile aux humeurs et aux sentiments des personnages. Au lieu des descriptions massives, quelle qu'en soit la réussite, d'Un Temps pour mourir ou des violents contrastes du Chemin de pierre ponce, Masson a plus souvent recours dans Le Temps juste à des brèves évocations qui éclairent tel ou tel aspect d'un lieu en rapport avec le héros et suggèrent beaucoup en peu de mots. Par les quelques citations précédentes tirées des romans ou des Chemins de l'eau et du feu, on a déjà pu se rendre compte

de ces qualités évocatrices. En voici d'autres exemples: "Le Butor se réveillait, la tête en flamme. Une ceinture de cyprès tordus par d'anciennes rafales lui serrait le ventre". (Le Temps, 10) Cela explique beaucoup l'état d'esprit de José lorsqu'il retourne à Lez-Anours après 30 ans d'absence. L'amour naissant de José pour Thelma est admirablement évoqué par l'aspect gai de la nature:

> ... fleurissent bientôt, dans la caresse du jeune été, les 'lianes de mai' aux feuilles de velours et aux milles flocons blancs. La voix de Thelma devient alors presque irréelle, comme si les nappes et les corbeilles de neige fleurie voulaient l'embaumer et la conserver pour toujours. (Le Temps, 74)

Mais ce cadre, quelque suggestif qu'il soit par lui-même dans sa douceur et sa violence, ne prend toute sa valeur, bien entendu, que par le milieu humain que Masson y fait vivre.

NOTES

[1] Pierre-Henri Simon, Le Monde, 14 décembre 1966. Il s'agit du Temps juste.

[2] Les Chemins de l'eau et du feu. C'est nous qui soulignons.

[3] Ibid.

[4] Toussaint, Histoire de l'Ile Maurice, pp. 17-18.

[5] Désormais nous donnerons les références aux trois romans en abrégeant le titre (Un Temps pour mourir: Un Temps; Le Chemin de pierre ponce: Chemin; Le Temps juste: Le Temps) et en la faisant suivre du numéro de la page.

[6] Mahébourg, ancienne ville sur la côte sud-est de l'île, dans le district de Grand-Port.

[7] Toussaint, p. 27.

[8] Ibid., p. 12.

CHAPITRE II

LE MILIEU HUMAIN

Par sa formation et sa vie mouvementée, et grâce à ses dons d'observation aiguisés par son métier de journaliste, André Masson a acquis une vaste et précise connaissance des différents milieux humains de son île. Il est donc particulièrement sensible aux tensions, aux conflits, aux discordes parfois violentes et même meurtrières qui existent entre les groupes sociaux et ethniques de l'île Maurice, et qui peuvent dresser les uns contre les autres les membres d'une même communauté ou une même race, voire d'une même famille. Toutes ces dissensions ont pour effet aussi de créer un profond sentiment d'isolement chez presque tous les personnages. Même si de nos jours les sports et les spectacles, cinéma et télévision, tendent comme ailleurs à atténuer un peu les préjugés de classe et de race ceux-ci demeurent, comme partout aussi, très vigoureux.

André Masson, ainsi que son frère Loys, a eu le courage de mettre au jour ces préjugés et ces conflits, d'une manière souvent crue et violente. Son tableau de la vie mauricienne est donc dominé par des couleurs sombres. Et cela d'autant plus qu'à son expérience s'ajoute, l'informant et l'amplifiant, une vue personnelle de la présence du Mal sous des formes métaphysiques, sociales et individuelles. Qu'il s'agisse d'une communauté de paysans et de leurs conflits avec les citadins et les habitants de la val-

lée et puis entre eux; ou d'un établissement industriel où s'affrontent prolétaires, petits employés et administration dans une atmosphère de haine raciale, ou d'une ville avec ses oppositions de classes, ses barrières entre riches et pauvres. C'est le même monde en proie à des passions virulentes qu'attise Satan et à des amours contrariées ou à de simples, mais fatales, incompréhensions réciproques.

Avant de pénétrer plus avant dans la conception du Mal de Masson, il convient de préciser un trait social de l'île Maurice: sa diversité ethnique. La population mauricienne est le résultat des aventures de la colonisation du pays et de la mise en valeur de ses richesses, dont la principale reste la canne à sucre. Tour à tour, en groupes d'importance variable, sont venus des Blancs, des Noirs, des Indiens et des Chinois. A cet égard, Mallar, l'établissement sucrier du Chemin de pierre ponce, est comme l'image raciale de l'île vue à travers un prisme. Plusieurs écrivains mauriciens ont exprimé des opinions concordantes sur cet exceptionnel rassemblement de races. Malcolm de Chazal en dénonçait, il y a vingt ans déjà, le cloisonnement né des préjugés raciaux et culturels:

> L'île Maurice est un pâté de rochers où, sur un fond de colonialisme négrier, vivote une pseudo-civilisation dont chaque communauté revendique le monopole. [...] Ce pays cultive la canne à sucre et les préjugés. [...] Sept mille Blancs sur une population de 460,000 âmes[1] y ont installé leur hégémonie et leurs idéaux. Tous ces Blancs sont d'origine française. L'immigration indienne a fait de cette contrée une seconde Inde par le nombre. Mais on y parle universellement le français et le patois créole. [...] Dans cet enfer tropical, personne ne rencontre personne. Hors des castes, des familles, des croyances, des franc-maçonneries du sang, tout est tabou. [...] Les idées y pénètrent, une goutte par siècle.
>
> (Petrusmok, 1957)[2]

Ces propos dénués d'indulgence, André Masson et son frère Loys les confirment, le premier dans Le Chemin de pierre ponce et le second dans son roman L'Etoile et La Clef, dont le titre rappelle les armes de l'île Maurice.

Les Blancs, comme le dit Chazal, sont le plus souvent d'origine française. Ce sont les descendants des colons établis dans l'île au XVIIIe siècle. Aujourd'hui ceux d'entre eux qui sont riches, un petit nombre, possèdent l'industrie sucrière de l'île et beaucoup de plantations. A Mallar (l'usine du Chemin) il n'y a que l'Administrateur, le comptable, le peseur, le chef d'usine et Ashley qui soient Blancs. La grande majorité est pauvre et constitue cette classe connue ailleurs sous le nom de "petits Blancs".

Pour l'exploitation de la canne à sucre, les colons firent appel très tôt à la traite des esclaves et importèrent d'Afrique des Noirs par milliers. Alexandre Dumas, dans son roman Georges, parle d'eux et du paternalisme à la fois bon enfant et impitoyable avec lequel on les traitait. C'est à leurs descendants qu'on donne maintenant le nom de "créole". Parmi eux il y a très peu de cultivateurs, et presque tous se sont faits artisans.

Les Indiens, eux, ce sont les Anglais qui les firent venir à partir de 1829. "Engagés" ou soldats, ils servirent à enrayer la menace de révolte chez les esclaves, qui étaient alors encore la seule source de main d'oeuvre. L'industrie sucrière doit sa prospérité au dur labeur des "coolies" importés de l'Inde. Les Indiens représentent aujourd'hui à peu près 75% de la population de l'île. Avec les Chinois qui arrivèrent par la suite, ils possèdent la plus grande partie du commerce du pays. Leur

appartient aussi un grand nombre des plantations de canne à sucre, de thé et de tabac.

Maurice n'est pas un "creuset de races": celles-ci ne s'y mêlent pas. La seule exception vient des colons blancs dont beaucoup, autrefois prenaient des concubines, parfois des épouses, parmi leurs esclaves noirs. De nos jours encore la femme d'ascendance africaine exerce un attrait certain sur les Blancs. Ce mélange de sang a produit ce qu'on appelle les "de couleur". Le terme "métis" ne s'emploie que dans la langue écrite, et "mulâtre" dans la langue parlée, mais c'est souvent dans un sens péjoratif. l'assistant-comptable et le magasinier de Mallar sont des "de couleur".

En conjonction avec les groupes ethniques, le milieu humain que Masson dépeint dans ses romans comprend une grande variété de situations sociales et morales. Elles invitent à y voir, comme nous l'avons noté à propos du cadre, un déplacement d'accent accompagné d'une évolution esthétique. La scène tend à passer de la campagne à la ville, et, dans la valeur représentative des personnages, du collectif à l'individuel.

Le premier roman, Un Temps pour mourir, se situe dans un petit village de paysans, Verfeuille, isolé sur le plateau et presque en montagne, qui se rapproche de ces communautés fermées qu'on trouve chez Giono ou Ramuz. Mais la religion y joue un rôle qui évoque les atmosphères apocalyptiques de Bernanos. Ces paysans sont des catholiques qui ont perdu la foi en l'Eglise et même en Dieu. Pour le Père Hildefonce, vieux Jésuite et prêtre de la petite paroisse de Sainte-Lutgarde, las de prêcher devant deux personnes dans son église vide, ce sont des "infidèles, puisque à peu près tout le village de Verfeuille - cent familles environ - s'abstenait des sacrements". (Un Temps, 10) Leur vie paysanne est décrite sans séna-

gements, avec un réalisme conforme aux moeurs brutales et superstitieuses de la campagne. Ce sont tous des petits cultivateurs et des bouviers, avec parmi eux les quelques artisans habituels, charpentiers, forgerons, etc. Mais tous sont profondément enfoncés dans la glèbe et, à ce titre, ne sont pas insensibles à la beauté farouche des montagnes et des forêts qui dominent et entourent le plateau. C'est sans doute ce qui leur donne "sous le léger vernis folklorique, une vérité abstraite, essentielle, et des figures de symbole, ce qui ne va pas sans grandeur".[3]

Il y a là, en effet, un rassemblement de types campagnards, certains peu communs, marqués par la pauvreté et l'isolement. Le bouvier Hilfon, brute épaisse, fornique ses vaches. Cailloux, le forgeron, une autre brute, est au su de tout le village l'amant de Rachelle, la femme de l'épicier, et, même devant une mort imminente, il refuse de renoncer à elle. Miret, le cultivateur le plus habile, ne pense qu'à ses terres. La vieille Lamègue, un peu folle, a une fille, Foncine, qui, elle est folle de son corps et prête à se donner à n'importe qui quand elle est repoussée et bafouée par l'homme qu'elle désire, Pensalon-les-morts. Celui-ci, ainsi surnommé parce qu'il est fossoyeur, et qui, de fait, ne trouve de plaisir qu'à enterrer, se désespère si la mort tarde à venir frapper le village; être satanique, il va jusqu'à vouloir tuer Foncine, qui continue à le provoquer, pour satisfaire son obsession: "Il se réservait le plaisir de l'étrangler si les morts se faisaient attendre". (41) L'épicier, Baccholet, est un lâche qui, tout en prétendant être honnête, ne cherche qu'à s'enrichir en exploitant sans vergogne les paysans: il ne fait crédit que pour quinze jours et, quand ils ne disposent pas d'argent, il consent à un système de troc tel qu'il y fait de gros bénéfices. C'est dans son épicerie-buvette

où les hommes viennent le soir se reposer de leur labeur en buvant de mauvais alcools payés cher, bavardant du temps et de leur travail et médisant les uns des autres. Pour les femmes il n'y a d'autre passetemps qu'échanger des propos analogues autour de la fontaine du village.

A côté de ces personnages diversement odieux et du malheureux Père Hildefonce, il y en a quelques-uns qui font passer un courant de sympathie, de douceur et de tendresse. Le beau et sage Mercas, dit le "médian", charpentier, sa fiancée, la belle Ilka, et sa mère Marcella, aveugle depuis la mort de son mari, femme très digne chez qui la cécité s'accompagne d'intuitions étonnantes; Marjoule, le pêcheur d'anguilles, solitaire dont le seul ami est son chien. Coblas, enfin, seul vrai chrétien du village, est un jeune homme consacré à Dieu qui, devenu ermite, fera des miracles, guérissant notamment Marcella; il sera appelé "le saint".

Tel se présente Verfeuille au moment où, le 2 janvier, la menace d'un cyclone vient le bouleverser et semble devoir réaliser la prédiction faite depuis longtemps par le Père Hildefonce, ce Jésuite obsédé par la prédestination augustinienne et la fin du monde: la destruction de Verfeuille, préface à celle de la terre entière. Tout le village est pris de panique, tous sont angoissés, mais s'ils pensent à leur salut, c'est avant tout leur salut matériel.

> Ces villageois sont secoués par les ouragans des tropiques et, sous leur fouet, ils ricanent ou ils pleurent de terreur; mais secoués aussi par l'inquiétude du salut, ricanant et se signant, blasphémant et priant. Et leur misérable et acharnée petite vie tourne en rond, se meut avec entêtement et vivacité, dans sa saveur éphémère et sa terreur cachée, sous le grand cyclone des mers du sud, aussi bien que dans le vortex, dans le vertige, de cette angoisse morale qui est comme une sorte de cyclone pascalien.[4]

Le cyclone dévaste Verfeuille et détruit aussi à peu près toutes les habitations d'Emubranche, petite ville de la vallée. Puisque les gens de la plaine alentour, qui eux aussi sont des agriculteurs, ont tout perdu, ils font comme ceux du plateau et viennent en ville, pensant y trouver le refuge et du travail. Mais ils sont tous mal accueillis par les Emubranchois qui voient en eux des intrus et disent:

> Ceux de la vallée n'ont plus rien, ils imitent les tourterelles et montent ici; ceux de la montagne imitent les cerfs et descendent chez nous. Ils voleront notre travail et on leur donnera du pain sur nos rations. En bas la moisson est fauchée, là-haut, le troupeau a disparu. Les morts que nous sommes vont aider les morts qu'il sont! Notre dernier sou, on le prend pour le partager. (128-129)

Devenus méchants, ils cherchent toutes sortes de chicanes à ceux de la montagne et de la vallée et leur refusent du travail. Ainsi, dans le cas de Mercas, un jour où l'on se rend compte qu'il est de la montagne, on veut le rosser, et il doit s'enfuir dans la forêt.

La ville, elle aussi, a ses discordes, et l'afflux des réfugiés exacerbe les passions politiques locales. Au lieu de favoriser l'entre-aide et de trouver des moyens pour venir au secours des sinistrés, l'opposition en profite pour accabler le conseil municipal, vider de vieilles querelles et se faire de nouveaux partisans. Elle attise donc l'hostilité des citadins contre les campagnards: "Ces étrangers qui, sans payer la taxe, vivaient fort bien dans leur plaine ou dans leur montagne et que le contribuable devait maintenant nourrir et loger". (141)
Pour attaquer le parti au pouvoir, les journaux d'opposition grossissent énormément les faits et cherchent à écraser la municipalité sous leurs propres exagérations:

> Mille Verfeuillois étaient descendus de la montagne, deux mille fermiers et agriculteurs étaient montés des plaines, le logement et le ravitaillement étaient devenus des problèmes insolubles, le rationnement allait être appliqué à toutes les denrées". (141)

Hors de la ville, dans la forêt où Mercas s'est réfugié, la vie n'est pas plus facile. C'est là que se trouvent les charbonniers, ceux qui font le charbon de bois et ceux qui vont le vendre de porte en porte. L'un d'eux, Alphan, est un brave homme: il a passé son enfance à errer dans les ruelles du faubourg, puis, "à l'âge d'homme", il s'est mis à "la vente du charbon de maison en maison, dans une charrette tirée par un vieux mulet". (146) Comme il s'est lié avec Mercas, il avait l'intention de vivre à Verfeuille et de se construire une maison au bord de l'Emieure, cependant il préféra "l'odeur des charbonnières, leurs mèches de cheveux bleus s'envolant dans le vent, et ces nuits sans sommeil, passées à écouter le craquement de la charbonnette sous sa croûte". (146) Mais les autres charbonniers voient à leur tour en Mercas un intrus, lui cherchent une mauvaise querelle et dans la rixe qui s'ensuit un homme est tué. Faussement accusé de meurtre, Mercas est jeté en prison.

Quand on a enfin accordé des secours aux sinistrés, les surenchères politiques ont agi de telle façon qu'on y a posé une condition: que des maraîchers de la vallée viennent s'installer sur le plateau à côté des Verfeuillois. Les rivalités entre les deux groupes ne tardent pas à dégénérer, à tourner autour des champs usurpés ou revendiqués, et bientôt surtout à se centrer sur Ilka. C'est alors que commence ce "cyclone des âmes" dont Masson déplore les horreurs grandissantes avec une logique et une force remarquables.

Le Père Hildefonce, de plus en plus désespéré et malade, refuse de prendre parti. Mais quand Ilka manque de peu d'être violée par Romain, un maraîcher, et qu'elle trouve un protecteur bénévole en la personne du forgeron Hitel, ce qui inquiète beaucoup Marcella, mère de Mercas, le vieux prêtre mourant se décide à soustraire la jeune fille à toutes ces convoitises en la conduisant dans un couvent. Le seul qui retrouve une certaine prospérité - toujours par les mêmes moyens malhonnêtes - c'est l'épicier Baccholet; mais lorsqu'il apprend que la fille qui lui est née pendant le cyclone n'est pas de lui, il se pend. Son enterrement et la question de savoir à qui doit honnêtement revenir l'épicerie sont causes de bagarres et de haines que Pensalon-les-morts prend plaisir à envenimer. On s'épie constamment, la nuit, le fusil en main, on se chasse, on se tue. Et quand Ilka reviendra, que Mercas parviendra à s'évader, tout ce que ce dernier trouvera cette nuit-là sur le plateau livré aux fusillades et aux incendies, c'est une Ilka qu'il croira infidèle; il sera tué d'une balle perdue. Seule l'arrivée de la police, à la poursuite du fugitif, empêche que le massacre ne soit général. Mais, malgré Coblas et ses miracles, les meilleurs sont morts ou voués au désespoir pour toute leur vie.

Si le deuxième roman d'André Masson ne comporte pas de ces violences meurtrières déchaînées il n'en est pas moins sombre à d'autres égards. Les deux thèmes principaux du Chemin de pierre ponce sont en effet les conflits de race et l'inhumanité des riches envers les pauvres.

L'antagonisme racial à l'île Maurice remonte au début du XVIIIe siècle, avec la présence des colons et des "libres". Dans son Histoire de l'île Maurice Auguste Toussaint fait ressortir ce qui sans mul doute a été

la cause de cette opposition:

> Les blancs provenaient surtout des provinces maritimes de la France. Les "libres" étaient soit des esclaves affranchis, soit des "Malabares" importés de l'Inde comme ouvriers dès le début du XVIIIe siècle. Ils étaient égaux juridiquement, mais non réellement, des blancs. Le pouvoir royal s'efforça toujours de restreindre les affranchissements, de sorte que le nombre de "libres" ne fut pas très élevé avant la Révolution française.[5]

Vers le milieu du XIXe siècle la courbe ascendante de la production du sucre créa une division, sur une base financière, entre les Blancs. Cette division existe jusqu'à présent, mais elle est moins apparente. Toussaint explique:

> La transformation des îles en "colonies de plantation" fit surgir une nouvelle classe, celle des sucriers et des entrepreneurs, qui supplanta graduellement celle des commerçants et des "bourgeois de marine". Plusieurs de ces derniers d'ailleurs, étaient rentrés après la conquête.[6]

Quant à l'antagonisme actuel entre les Blancs et les "de couleur" Toussaient fait observer qu'il est moins fort à l'île de La Réunion et à Rodrigue qu'à Maurice où "l'antagonisme ethnique demeure plus tenace. Les propriétaires blancs et 'de couleur' s'affrontent, en dépit d'une certaine communauté d'intérêts et d'origine". Et il est exact qu'à Maurice, un "de couleur" ne sera jamais invité à dîner chez un Blanc, si ce dernier se trouve à un rang supérieur dans la hiérarchie sociale. C'est la sorte de situation que Masson fait ressortir clairement dans Le Chemin de pierre ponce. L'Administrateur de Mallar n'invite jamais chez lui les "de couleur" qui font partie du personnel de l'usine. Isabelle, sa fille, en fait la remarque: "Une ou deux fois, le comptable et le chef d'usine avaient été invités à dîner (pas les autres, qui étaient

tous des métis)". (81) Attitude qui vaut aux Blancs la rancoeur des "de couleur" et l'indignation de certains autres Blancs. Loys Masson les fustige dans son roman L'Etoile et la Clef:"Les Blancs! Qu'on n'oublie pas que ce sont des fiers, des mauvais. Ils sont dans leur couleur comme sur un trône et leur politesse ressemble à une aumône". Et encore: "Le Blanc est tabou!".[7]

Le thème racial commence avec l'arrivée à l'établissement sucrier de Mallar d'un jeune Blanc d'à peine vingt ans, Ashley. Orphelin sans ressources ni expérience, celui-ci souhaiterait que, hors de son travail, on le laisse en paix. Hanté par un amour d'enfant, il rêve à celle qui depuis l'a dédaigné, Doreen, et voudrait se consoler en écrivant des vers. Parmi les "de couleur" du personnel de l'usine, il y en est un, l'assistant-comptable, qui aussitôt le prend en haine, pensant:

> Un Blanc ne peut pas être bon là où il existe des personnes de couleur. Il devient alors l'ennemi, il met l'univers en désordre. Il faut le chasser ou le fuir comme la peste. A Mallar l'"étranger" ne pouvait être que du côté de l'Administration, du plus fort, alors, que lui, le métis était avec les faibles. (Chemin, 96)

Dès que cet assistant-comptable soupçonne qu'Anic, une jeune métisse qu'il aime sans être payé de retour, pourrait bien tomber amoureuse d'Ashley, cette haine instinctive est décuplée chez cet être aussi satanique que Pensalon-les-morts. "[Il] n'avait qu'un but: manoeuvrer pour jeter l'un contre l'autre Anic et Ashley, en attisant leur haine raciale (99) Il l'épie et le fait épier constamment. Ainsi, comme une jeune Indienne s'est donnée à Ashley, il avertit le mari et le beau-père mais tout en mettant Ashley lui-même en garde contre eux dans l'espoir qu'il y aura un combat meurtrier; et il le fait traîtreusement assommer. Puis,

au courant des dettes contractées par Ashley et sachant que le comptable blanc, homosexuel notoire, désire follement le jeune homme, il l'encourage à se déclarer; si l'affaire échoue, il fera courir le bruit qu'elle a réussi. Et quand il est sûr qu'Anic aime Ashley et que même la fille de l'Administrateur Isabelle, a fini par répondre à l'amour du jeune homme, de rage il veut se pendre, mais préfère écrire une lettre anonyme à l'Administrateur.

La haine de l'Assistant-comptable s'étend naturellement au peseur de l'usine, un Blanc qui est le père d'Anic, et surtout peut-être parce que non seulement il l'est mais a épousé une métisse et que, de ce fait, c'est un "faux blanc", un homme que pour cette raison même les autres Blancs ne fréquentent plus. Qu'un Blanc prenne une femme "de couleur" comme maîtresse, on ne s'en formalise pas, mais qu'il l'épouse, alors il devient un paria dans la société blanche. Cette violation du tabou retomba souvent lourdement sur les enfants, même s'ils sont nés d'une union légitime. Mal vus par les deux groupes raciaux, surtout chez les Indiens où d'ailleurs le cas est très rare, ces enfants sont cependant mieux accueillis de la part des "de couleur". Mais dans le milieu de Mallar, Anic sent peser sur elle toute la réprobation qui s'attache à sa naissance et souffre des déchirements qui s'ensuivent.

> Plus que tous à Mallar, elle vivait la tragédie raciale. Elle n'aimait pas le souvenir de sa mère morte, parce que sa mère, une métisse, l'avait faite brune; elle adorait son père, un Blanc, qui l'avait faite blanche, et qui détestait les Blancs parce qu'ils avaient bondé son mariage avec une métisse. De plus, l'un des ancêtres d'Anic, du côté maternel, avait porté un nom hindou. Plongée dans cette contradiction, ne sachant jamais très bien qui elle était, Anic avait fait des livres sa passion. Mais en elle, l'Africaine aimait la nonchalance et l'Indienne la rêverie, de sorte que ses

> lectures n'avaient jamais abouti. Il leur avait manqué un visage pour les concrétiser aux yeux de la Blanche. Ce visage fut celui d'Ashley. (Chemin, 103)

Mais Ashley est beaucoup trop tourmenté par ses propres aspirations contradictoires, entouré de pièges et de trahisons, tiraillé entre Anic et Isabelle et l'image quasi mystique de Doreen, pour répondre à l'amour et à la confiance d'Anic. Il ne peut que la faire souffrir ou tomber dans des équivoques où elle-même finalement se laisse prendre et jusqu'à trouver l'apaisement dans l'idée d'être confondue avec Doreen.

Les liaisons de Blancs avec des femmes hindoues sont rares, disions-nous; toutefois on en rencontre des cas isolés dans les établissements sucriers où la main d'oeuvre est en majorité indienne. Le mariage étant hors de question, les enfants portent le nom de la mère. En maître tout-puissant de Mallar, l'Administrateur a une maîtresse hindoue, mais il se garde d'afficher sa liaison. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'il se fait régulièrement conduire "à un pavillon de ravenala caché dans l'épaisseur du mur. Il y retrouvait, lui, Dieu, la beauté de la création. Elle s'appelait Jana, avait peut-être l'âge d'Isabelle. Un petit enfant était né là - son fils". (85)

De son côté, Ashley, après avoir résisté aux avances de la jolie Indienne, Valee, et aux complicités du frère, Mercure (de son vrai nom, Marday), qui lui a été assigné comme domestique, finit dans un moment d'abattement par céder à la jeune femme. Quand le mari et le beau-père voudront se venger en assommant Ashley, ils s'empresseront de contraindre Valee à quitter Mallar. De cette tendresse désintéressée Ashley gardera assez de reconnaissance pour laisser à la jeune Indienne tout son pauvre mobi-

lier quand il sera renvoyé de l'usine. Peut-être aurait-elle pu lui donner le réconfort moral qui lui aurait permis de surmonter ses premiers déboires. Mais à la haine raciale qui l'entoure et l'accable est venu s'ajouter un autre conflit, celui des classes.

L'inhumanité des riches envers les pauvres, second thème de ce roman, se manifeste en particulier ici, et dans Le Temps juste, à l'intérieur du même groupe ethnique: les Blancs. Si Masson décrit avec une sorte d'amertume la vie misérable des ouvriers de la sucrerie, quels qu'ils soient, et leur exploitation, le mépris du riche pour le pauvre ne s'arrête pas à la couleur, au contraire. Entre le riche blanc et le pauvre blanc le contraste, le fossé qui sépare leur mode de vie, est partout, et d'abord dans le logement. Tout de suite Masson nous montre ce que l'Administrateur de Mallar a réservé à Ashley pour y habiter:

> Bas, ses vitres fêlées, étoilées de vieilles peintures, le logis n'avait que trois pièces dont la plus grande ne mesurait que quinze pieds carrés. Moitié pierre moitié ravenala, les cloisons crevaient de partout. Des cancrelats arpentaient les poutres du comble, leurs antennes dressées. Un étroit passage servait de véranda, que fermait une balustrade de fers feuillards entrelacés. A gauche, en entrant, un réduit servait de salle de bains. Un robinet à hauteur d'homme, une douche au pommeau de fer-blanc, une petite tache de rouille à l'endroit où dégouttait l'eau. (49-50)

L'Administrateur, lui, vit dans une sorte de palais. S'il invite Ashley chez lui, ce n'est pas par politesse ou par sympathie pour un des siens, mais tout simplement pour "l'écraser de sa splendeur", l'humilier. Le long passage qui développe cette scène mérite d'être cité en entier car il montre jusqu'à quel point cette haine pour le pauvre et la pauvreté peut aller, et avec quel frémissement indigné l'auteur ressent ce genre

d'impudence. Et voulant nous donner l'impression que l'Administrateur est un monstre,[8] il en pousse le portrait jusqu'à la grimace et même la caricature:

> [...] Comment trouvez-vous ma maison?
> - Très belle.
> - Elle est belle parce que j'ai su travailler, moi! Et puis, quoi! ... - il repoussa sa chaise - on ne peut pas passer sa vie à manger! Monsieur, ajouta-t-il dans un ricanement, tout ce qui est ici a une valeur inestimable. Le plus petit meuble ferait payer très cher son ancienneté. Regardez! - il indiqua un bahut sculpté à glaces de cristal - ces plateaux d'argent sont vieux d'un siècle! Vous ne dites rien? Insensible? C'est une lacune! ("Ma splendeur doit l'écraser, pensa-t-il, il sortira d'ici plat comme une feuille morte!") Cette table sur laquelle vous avez mangé - à peine, je vous ai surveillé, vous êtes timide, c'est bête - est en chêne travaillé et Napoléon s'y est assis. Elle vaut le prix de dix autos neuves! Au-dessus de votre tête, ce lustre est de cristal - vous avez dû le trouver bien petit! Il a deux cents ans et a échappé, dans un château français, à la révolution. Je suis riche, immensément riche. Venez, suivez-moi... (Il pensait: "Isabelle ne peut pas être à toi, maraud! Les princesses n'ont jamais épousé des voyous que dans les contes de fée.")
>
> Il entraîna Ashley à l'étage, dans la chambre où sa femme était morte:
> - Regardez! Ce service à coiffure était en bois noir lorsque je me suis marié, je l'ai remplacé par un service en or. Une fortune! Je veux m'imaginer que ma femme entre ici chaque soir, qu'elle s'assoit là!
>
> Il se mit à ricaner:
> - Si ma fille se mariait, elle devrait posséder des objets de ce prix! Je hais la pauvreté - toi aussi, n'est-ce pas, Isabelle? (161-162)

Ashley, dont la pauvreté est telle qu'il ne mange jamais à sa faim et qu'il nourrit, la plupart du temps, de soupe aux lentilles, de riz, de poisson salé et de piments, est incapable de résister longtemps. Après une minute il prend congé, ou plutôt s'enfuit de la maison sans avoir "encore pu débrouiller le désordre de ses émotions." (162)

Accablé, humilié au dernier point, il ne peut pourtant pas concevoir toute l'étendue et la profondeur de ce mépris. Pour l'Administrateur, Ashley n'est qu'"un grain de terre qui se laissera traiter comme les autres," (81) c'est-à-dire que lui aussi est fait pour avoir peur de lui et obéir sans poser de questions. D'ailleurs, ses premières paroles ce jour-là sentaient l'insulte: "Isabelle, dit-il, qu'est-ce qu'on t'a raconté?" (160) L'emploi du pronom indéfini pour désigner Ashley montre que ce dernier n'a pas plus d'importance à ses yeux qu'un insecte, et qui, lui, le "Dieu", peut fouler aux pieds comme bon lui semble. Et quand Ashley, devant cette insolence, veut se retirer tout de suite il lui crie: "Restez!" Il reste donc et subit l'affront jusqu'au bout.

Ce mépris pour la pauvreté semble ne pas avoir de limites chez l'Administrateur. La pitié, la compassion n'a pas de place dans son coeur. Il compte sur sa fille pour mettre le comble à l'humiliation; mais c'est l'amour qui a raison. Ashley finit par se faire renvoyer et Isabelle outrée contre son père, ira jusqu'à le gifler et lui voue une haine que l'on peut s'imaginer ineffaçable.

Des autres pièges que la misère lui tend, Ashley en connaîtra deux, d'une autre sorte, chacun dressé par des Blancs, et qui rivalisent en ignominie. Dès que cet homosexuel obsédé qu'est le comptable apprend les besoins d'argent du jeune homme, il lui fait la cour d'une façon passionnée et abjecte. Même si Ashley le repousse avec horreur, cela n'empêche nullement le comptable de vouloir profiter d'une situation de plus en plus désespérée, de revenir à l'assaut, de supplier, d'offrir de l'argent, un chèque tout libellé, de se mettre à genoux: "- Laisse mes sales billets, mon chèque, les salaires! Tout ça peut t'aider, mais aime-moi pour moi-

même - comme je t'aime! Je t'adore!" (292) Du moins le comptable, malgré son échec définitif, et à la différence de son assistant et de l'Administrateur, ne cherchera-t-il pas à nuire davantage à Ashley au dernier moment - pas plus d'ailleurs qu'il ne cherchera à sauver celui qu'à sa manière il semblait aimer sincèrement.

Ce qui porte à leur comble les malheurs d'Ashley, ce ne sont pas les quelques dettes contractées auprès de l'épicier chinois, Chang, pour améliorer un peu son ordinaire, c'est la cupidité de sa tante Marcelle. Cette riche dévote n'a jamais pardonné à son frère d'avoir épousé une femme pauvre. La pauvreté semble être tabou dans ce monde clos de riches où la pitié et la compassion n'ont pas de place. Ce qui frappe le plus ici c'est que ce conflit existe entre les membres d'une même famille. Bien que Marcelle soit riche, elle essaie d'exploiter la situation précaire dans laquelle se trouve Ashley. Pour se venger d'Ashley qui refuse de lui vendre sa maison, elle s'abouche avec Chang. Et elle réussit si bien qu'Ashley finit par se faire abandonner par tous ceux qui auraient pu l'aider et il se fait condamner. Ainsi la dernière fois qu'il prend la route qui mène à cet "enfer", ce chemin de pierre ponce est pour lui un "chemin de Damas" où, semble-t-il, il a sinon reçu la vérité du moins commencé à l'entrevoir, en même temps qu'il perçoit comme telle la lumière infernale qui brûle ce monde voué à la damnation et où de rares "élus" souffrent le martyre.

Le thème des riches et des pauvres, qui se trouve dans Le Temps juste, n'y a pas le même caractère étouffant. Mais, pour être traité plus sourdement, il n'en démasque pas moins une mentalité aussi bornée et intolérante. Tout se joue à nouveau entre Blancs, mais le jeu des circonstances

conduit à un drame bien plus lamentable que dans le roman précédent.

Deux familles sont en présence. Dans l'une, très riche, l'un des trois fils, José, a le coeur noble, sensible et généreux. Cela lui vaut de devenir la "bête noire" de ses frères et de soulever chez sa mère, Olga, des inquiétudes croissantes à mesure qu'elle découvre qu'il est tout à fait aveugle aux "devoirs" de sa classe. Si le père, Raymond, est indulgent, c'est pour des raisons qui n'ont rien à voir avec un esprit libéré de ces préjugés: simplement il respecte, et surtout envie, la qualité de l'amour qu'il perçoit dans son fils.

En effet, encore très jeune et poussé par sa sensibilité, José tombe amoureux d'une fillette de son âge de famille très pauvre, Thelma Morley. (Il faut souligner en passant que, comme Doreen, elle est frêle, même maigre, et qu'elle a les yeux verts.) Il se sent souvent coupable, lui qui va à l'école en voiture, de manger à sa faim, de porter de beaux vêtements et de bonnes chaussures tandis que Thelma et son frère Nemours y viennent à pied et ne mangent qu'"un pain sec, coupé en tranches pour qu'on le crût beurré". (Le Temps, 56) Thelma est souvent en retard pour les classes: elle "courait, les pieds nus dans des chaussures éculées. Son sac avait une mauvaise ficelle pour bandoulière"; et Nemours après chaque absence "revenait avec la chemise rapiécée, les souliers vieillis d'une nouvelle pièce, les cheveux faîchement coupés". (56)

Avec gêne, avec dignité aussi, les petits Morley essaient de cacher autant que possible leur pauvreté aux yeux du garçon riche qui veut être leur ami. Mais José n'aime pas cette attitude de la part de Thelma:

" - Cette fois, tu ne me dis pas la vérité. Tu es pauvre. Nemours est pauvre. Il est absent parce qu'il n'a pas de chaussures. Vous n'avez

pas d'amis." (160) Il lui faudra quelque temps pour les convaincre de la sincérité de ses sentiments.

Rentré chez lui, les comparaisons s'imposent à lui et la vie misérable de la famille Morley l'obsède. Souvent il en pleure. Un jour, il observe sa mère, regarde ses jolis souliers et pense: "A-t-elle eu l'âge de Thelma? A-t-elle jamais possédé un mauvais sac dont la toile est crevée par les vieux livres et dont la bandoulière est une méchante ficelle? A-t-elle jamais mangé du pain sec?"(62) Tout d'ailleurs se résume, dès qu'il a pénétré chez les Morley, dans le contraste entre les deux maisons: celle de José "hautaine, solide, encore enrichie de son parc; celle de Thelma, au perron composé d'une unique marche, et qui ouvre sur la vie, brutalement". (74) Et puis Olga a une bonne, la vieille Betty, mais madame Morley est "attelée du matin au soir à sa machine à coudre" (70) et le père est sans emploi.

Il voudrait être utile à ses amis ou tout au moins leur faire partager un peu des avantages qu'il a en surabondance. Il se heurte d'abord aux refus catégoriques de Nemours qui, lui, sait d'instinct que ce genre d'amitié n'est pas viable. Comme il est hors de question de les recevoir chez lui et de se promener dans ce parc où il ne cesse de rêver à la fillette, José réussit cependant, chaque fois que c'est possible, à les emmener en pique-nique sur les bords ombragés de la Macoule. Nemours préfère courir les bois. Et c'est ainsi que, par un chaud après-midi, José et Thelma ont envie de se baigner dans la rivière. A leur insu, le père du jeune garçon les apercevra nus sur l'herbe; mais Raymond n'en tire aucune conclusion défavorable, se disant qu'à leur âge l'amour est garant de la pureté.

Entre-temps, à la maison, José se replie de plus en plus sur lui-même et affirme son indépendance par les refus ou le mutisme. Les efforts répétés d'Olga pour s'ouvrir le coeur de son fils échouent: c'est "une ennemie". Il voudrait tellement, pourtant, pouvoir parler de la misère endurée par les Morley et de ses propres souffrances, celles que lui cause son impuissance à la soulager et celles qu'il ressent devant la totale incompréhension des siens tant à l'égard de la pauvreté qu'envers la vérité de son amour pour Thelma. Un soir qu'il aura l'impulsion de se confier à l'un de ses frères, Gérard, c'est aussitôt un pugilat où, rossé par ses deux frères, il contre-attaque sauvagement sous les regards de leur mère affolée par tant de violence.

Louis et Gérard se sont tout de suite élevés contre l'amitié de José pour des enfants de basse classe et lui ont même cherché querelle pendant une récréation à l'école. La mère aussi ne tarde pas à s'inquiéter de ce qui à ses yeux est une insulte à leur dignité, à leur rang. Pour elle, Olga, riche bourgeoise, "La pauvreté appauvrit les moeurs" (63) et la fréquentation de Thelma ne peut que nuire à José. Comme Louis veut se fiancer avec une jeune fille de sa classe, elle craint que cette amourette de José ne fasse avorter le projet. Elle a déjà supplié à plusieurs reprises son mari d'intervenir, mais il continue à refuser: en secret il admire trop son fils de réussir si naturellement et si pleinement là où lui-même sent bien qu'il est en train d'échouer. Et le premier paradoxe tragique est ici que Raymond, s'il avait pu et su gagner la confiance de José et le faire parler, aurait été tout disposé à mettre, au nom de l'amour, sa richesse au service de la pauvreté et, en donnant un emploi bien rénuméré au père de Thelma, il aurait empêché le drame. Au

contraire, l'incapacité où ils sont tous de communiquer, comme le voit clairement la vieille Betty, le rend inévitable.

Harcelée par ses deux autres fils, Olga finit par céder et va chez les Morley pour leur expliquer que cette idylle entre son fils et leur fille doit cesser. En voulant sincèrement leur donner ses raisons, elle va plus loin que sa pensée et laisse entendre que ces amours enfantines ne sont pas tellement innocentes et ainsi calomnie injustement Thelma. Monsieur Morley se sent terriblement blessé dans sa dignité de pauvre et saisi de colère, il menace Thelma: le choc est si violent qu'il tue la fillette frêle et maladive. Tel est le second paradoxe tragique et, cette fois, fatal: ni Olga ni Raymond n'ont eu la moindre intention de nuire. Le seul coupable c'est l'affrontement de la richesse et de la pauvreté, où pauvres et riches sont en fin de compte également victimes.

A travers les trois romans, qu'il y ait une évolution dans la présentation des personnages, donc dans la façon de les concevoir, nous pensons que cela ressort déjà de l'analyse qui vient d'être faite des différents milieux où ils sont situés. Mais cette évolution se marque davantage en considérant ce que les personnages représentent: leur valeur représentative plus ou moins collective ou individuelle.

A cet égard, il arrive parfois qu'une certaine manière de donner de noms aux personnages peut servir d'indice. Mais à première vue, il ne semblerait pas que ce soit ici très révélateur, sauf pour Le Chemin de pierre ponce. Dans ce deuxième roman, à côté de personnages qui portent un nom, bien que jamais le patronyme, il y a ceux, dont certains de premier plan, qu'on ne connaît que par leur fonction: l'Administrateur, le comptable, l'assistant-comptable, le magasinier, le peseur, et même

ce camionneur de l'établissement qu'à Mallar on n'appelle que "306", le numéro de son camion. L'intention de Masson est évidente: souligner la déshumanisation, jusqu'à l'anonymat, que subissent indistinctement tous ceux qui concourrent au fonctionnement de cet "enfer" du haut en bas de l'échelle. Par contre les nombreux personnages d'Un Temps pour mourir, importants ou secondaires, sont tous appelés de noms bien personnels et, pour la plupart, semble-t-il, par leur patronyme: noms qui sonnent de manière soit très campagnarde, Hilfon, Cailloux, soit très étrange, Radicule, Coriolan, sans oublier le sinistre Pensalon-les-morts. Mais s'ils sont ainsi nettement individualisés et qu'ils ne manquent pas d'une forte impression de vie, on ne peut pas néanmoins ne pas remarquer que la qualité de cette vie - même en tenant compte de la grande différence de milieux - n'est pas de même nature que celle qu'on sent chez les personnages du Temps juste. Seule la famille pauvre à un patronyme - Morley. De la famille riche on ne connaît que les prénoms. Cette discrétion de la part de Masson n'implique aucunement un manque de vie personnelle ou de complexité, bien au contraire.

Le caractère principal de l'évolution du romancier, vu à travers ses personnages, nous paraît être précisément cette "intensification"; ce que les oeuvres perdent en nombre et en foisonnement elles le gagnent en analyse individuelle et en épaisseur psychologique. Le milieu humain se resserre mais les êtres qui s'y débattent prennent plus de dimension et de personnalité. Ceci, bien entendu, est aussi fonction des sujets choisis; mais il faut remarquer que ce choix est inséparable des individus, qui s'imposent à l'imagination de l'auteur en même temps ou même avant la trame de leur aventure.

Dans le premier roman, et encore à un degré très fort dans le deuxième, les personnages nous semblent vivre d'une vie presque entièrement collective; il y sont forcés. Drame apocalyptique d'Un Temps pour mourir ou état de choses infernal du Chemin de pierre ponce, si chacun doit subir son destin dans sa propre chair, nul n'a ni le temps ni les moyens de le penser ou d'y réagir autrement que d'une manière instinctive, comme les bêtes elles-mêmes sous la tourmente. Tous sont les jouets de forces qui les dépassent et les écrasent: forces naturelles (le cyclone) ou humaines: obsessions, hantises, préjugés, haines aveugles, système d'exploitation implacable. Le Père Hildefonce ne voit partout que prédestination à la saint Augustin, échec devant le Mal, vengeance divine, destruction de Verfeuille, fin du monde. Hilfon ne pense qu'à sauver ses vaches; Foncine à faire l'amour encore une fois à tout prix; Pensalon-les-morts rêve d'enterrer tout le village; Baccholet rumine de tirer profit de la catastrophe; Coblas ne cherche qu'à fuir ce monde damné; les gens d'Emubranche et les charbonniers n'ont qu'un but: chasser les intrus; et les maraîchers n'ont que deux obsessions: accaparer les terres et violer Ilka. Il n'est pas jusqu'à ce personnage énigmatique, Izard, sorte de messager providentiel qu'on ne voit qu'en temps de crise, qui ne soit le symbole d'une apocalypse. Mêmes conduites instinctives à Mallar: l'assistant comptable ne vit que pour assouvir sa haine raciale; l'Administrateur pour dominer, être "Dieu" sur terre; le magasinier pour s'emplir la panse; le comptable pour posséder un jeune homme; même Anic révèle en tous ses actes qu'elle tente toujours d'échapper au dilemme des races qui luttent en elle et autour d'elle. Tous sont donc, à juste titre, beaucoup moins des individus conscients que des automates gouvernés ou par des forces obscures ou par

des idées-forces dont ils ne sont pas plus les maîtres. Ce qu'ils représentent, ce n'est pas eux-mêmes en tant que personnes réfléchies et formées par l'expérience, mais les réflexes, les attitudes instinctives et les idées toutes faites appliquées mécaniquement par des "types" (souvent à peine humains). Les personnages de ces deux premiers romans sont d'ailleurs pris dans une catastrophe ou dans un système qui, loin de les faire se surpasser, les ravale aux rangs les plus bas.

Dès Le Chemin de pierre ponce, pourtant, il y a des personnages qui essaient de vivre plus consciemment et qui, même dans cet "enfer", réussissent à faire appel à des ressources spirituelles, soit déjà et durement acquises, soit en train de s'élaborer dans la souffrance. Melchi (abréviation de Melchisédech) est un homme d'un certain âge qui n'a qu'un poste très subalterne à Mallar. C'est cependant un "sadoo", c'est-à-dire un sage, un homme pur. A la différence de Coblas, il ne refuse pas le monde mais accepte d'y vivre dans l'espoir de sauver ceux qui peuvent encore l'être. A peine fait-il la connaissance d'Ashley qu'il sent en lui un être selon son coeur, qui aspire à la pureté, et il finira par voir en lui un "élu". Si sa générosité, ses efforts discrets, toujours disponibles, paraissent ne rencontrer d'abord que peu de succès, c'est qu'ils viennent buter, chez le jeune homme, contre trop de désirs chimériques et des accès de révolte violents et aveugles. Sans lui, toutefois, sans sa patiente sollicitude, il est probable qu'Ashley aurait été détruit comme les autres sous le soleil infernal de Mallar ou, au moins, mis dans l'impossibilité de trouver quand même son "chemin". Et Masson se borne à suggérer que ce temps d'épreuve - aussi bien les persécutions dont Ashley est l'objet que ses amours charnelles ou platoniques et contrariées - lui a permis

de comprendre le sens profond de l'image obsédante de Doreen. Au lieu de l'empêcher de vivre, penser à elle l'y aidera, lui donnera le moyen d'accéder à ce qu'il cherche, la pureté. En ce sens, son expérience est en bonne voie.

L'intensité de l'expérience personnelle, le désir d'assumer celle-ci pleinement malgré les risques, et la volonté de la comprendre, d'en tirer des leçons qui éclaireront la conduite à tenir en cas de crise de conscience et qui empêcheront de retomber dans les mêmes erreurs ou les mêmes pièges, voilà ce qui caractérise les principaux personnages adultes du Temps juste: Raymond, Olga, sa femme, Clara, sa maîtresse, et José, son fils, qui trente ans plus tard se penche sur son adolescence tragique. Le sujet du roman est d'ailleurs cette quête entreprise par José dans l'espoir de résoudre son drame. Ces personnages ne sont pas des types, leur valeur représentative est d'être eux-mêmes, très personnellement. Leurs attitudes et leurs pensées ne leur sont pas uniquement dictées par leur éducation et leur milieu, ce sont aussi le fruit d'épreuves individuelles imposées par le hasard, ou même volontairement recherchées. L'expérience est le plus souvent amère, mais elle engendre également, du moins chez Olga et José, quelque chose de très doux: un apaisement qui, au lieu d'être une aigre résignation au sort, devient, grâce à la lucidité acquise, une sagesse. De ce point de vue, José est le frère d'Ashley. Mais il est mieux doué au départ et conduit avec maîtrise par Masson jusqu'à l'aboutissement logique d'une expérience mûrement réfléchie et durement acquise.

Jouets de forces obscures et aveugles ou êtres conscients, ces personnages reflètent les idées qui ont pris successivement une place dominante dans l'esprit de leur créateur.

NOTES

[1] Aujourd'hui la population de l'île atteint plus de 850.000 âmes.

[2] Charles Moulin. Loys Masson. Paris: Seghers (Poètes d'Aujourd'hui), 1962, p. 12.

[3] Pierre-Henri Simon, Le Monde, 8 août 1962.

[4] R.-M. Albérès, Les Nouvelles littéraires, 19 avril 1962.

[5] Toussaint, pp. 50-51.

[6] Ibid., p. 84.

[7] Cité par Moulin: Loys Masson, p. 12.

[8] Il y a d'ailleurs un autre "monstre", c'est le magasinier. Obèse et goinfre, il ne vit que pour manger et veut faire d'Ashley son "disciple" en matérialisme. Comme sa femme pense trouver dans le jeune homme le fils qu'elle aurait désiré et n'a pas, elle prend son parti contre son mari. La haine latente entre les époux les conduira à vouloir s'empoisonner l'un l'autre.

CHAPITRE III

LES IDEES

a. De l'Apocalypse à l'analyse psychologique:

Une force qui se trouve au centre de l'oeuvre d'André Masson, c'est le mal. Il y prend successivement bien des formes et soulève contre lui des oppositions de nature et d'efficacité diverses. Après avoir perdu son caractère de hantise métaphysique, il s'incarnera dans le Temps en donnant un visage nouveau et subtil à la vieille lutte de l'amour et de la fidélité. C'est à travers ce passage du surnaturel à l'humain, de l'universel à l'individuel, qu'on sent le mieux l'évolution de la pensée du romancier.

Evoquer l'Apocalypse, comme le fait Un Temps pour mourir, c'est évoquer la fin des Temps, donner le tableau hallucinant des catastrophes et des souffrances en tous genres qui vont précéder ce qu'on appelle "le Jugement dernier". Et certes Masson ne s'est épargné aucune peine pour peindre de façon terrifiante une humanité vouée à la destruction. A travers une optique personnelle, il reprend les visions d'horreur de saint Jean l'Evangéliste. C'est un déchaînement des forces du mal qui amène un anéantissement total où l'on sent bien que l'auteur entend donner une allégorie frappante de notre époque. Le Chemin de pierre ponce est tout aussi tragique. Le mal y règne tout aussi intensément. C'est le royaume de la malédiction où l'esprit du bien tente en vain d'arracher

les âmes à l'esprit du mal. Mais alors que le drame d'Un Temps pour mourir est déclenché par un univers "extérieur", celui du Chemin de pierre ponce se joue dans un univers "intérieur" et pose déjà des questions plus individuelles, celles qui dans Le Temps juste font l'objet d'une analyse franchement psychologique où il s'agit de savoir si le temps détruit l'amour ou s'il le sauve.

Qu'il y ait cependant une unité d'inspiration entre les trois romans, cela se voit rien que par les titres. Le premier est emprunté à un passage de la première partie de l'Ecclésiaste (II, 3): "Il y a le moment pour tout et un temps pour tout faire sous le ciel: un temps pour enfanter et un temps pour mourir." Le deuxième évoque un autre chemin, celui de Damas. De plus les chapitres du roman portent des titres empruntés à l'Evangile. Quant au Temps juste, il semble être déduit du passage de l'Ecclésiaste qui vient d'être cité. Il n'en reste pas moins qu'en comparant le contenu des deux premiers romans, si véhéments, avec celui du troisième, on sent chez l'auteur comme un apaisement. Tout se passe comme s'ils lui avaient permis de se libérer de certaines hantises inculquées par son éducation et que, affranchi d'elles, il avait pu ensuite se tourner vers son expérience et s'en inspirer calmement.

Les quelques confessions que le romancier fait dans Les Chemins de l'eau et du feu, court essai biographique, éclairent, dans une certaine mesure, les raisons de cette véhémence et de cet apaisement. Masson a voulu être prêtre. Il a été élève d'un séminaire d'où il a été renvoyé après deux ans. Il semble que l'enseignement théologique n'y fut pas ce qu'il espérait et qu'il a, sans doute, dit ce qu'il pensait à ses supérieurs. Karlus d'Un Temps pour mourir dit sincèrement ses pen-

sées au Père Hildefonce est un exemple de cette attitude. Il est évident que les souvenirs de jeunesse, surtout pour un homme comme Masson qui tient à ses convictions, pèsent sur toute son existence. Ses conversations sur la philosophie et la théologie avec son ami le Père Max de Boucherville l'ont marqué, semble-t-il, profondément:

> Vous m'avez fait don de ce midi de feu, [dit-il en parlant du Père,] alors que, dans l'église historique, j'entendais le vent balayer dehors les palmes du badamier et je comprenais par intuition le Salut du Monde dont il faut toujours craindre qu'il passe et ne revienne plus.[1]

Cette crainte semble avoir tourné à cette hantise qui parcourt Un Temps pour mourir. Par les silences de Dieu qu'on sent dans les deux premiers romans, le renoncement et la vie solitaire de Coblas, par la sagesse de Melchi qu'il puise en partie de la lumière solaire, Masson semble transposer ses pensées et ses émotions et cela se voit par ce qu'il dit dans Les Chemins de l'eau et du feu:

> Les silences de Dieu, je les ai retrouvés en 1962, entiers, dans le Jardin qu'aimait mon ami prêtre. Heures essentielles. Elles me plongeaient dans le coeur ardent du vrai, de ce qui est multiple et pourtant sans discontinuité. La pensée et l'émotion, des années plus tard, ne renaîtront-elles pas de ces moments d'élection contre lesquels je maugréais alors parce que je ne savais pas que, de toutes les valeurs, la solitude est la valeur par excellence, étant l'amplitude du renoncement. J'ignorais, en ces temps d'ardeur, que ce qui est rigoureux est plein de tendresse et que le plus profond silence est la plus haute voix, à condition que l'âme veuille écouter.[2]

Masson s'élève au-dessus de ses difficultés personnelles et se préoccupe du destin des hommes ou, comme il le dit lui-même, du "Salut du Monde." Son premier roman est tout le contraire d'une réflexion sur sa vie et ses

propres conflits. S'il raconte, indirectement, ses expériences, c'est au service d'une peinture de l'humanité toute entière. Masson la voit gravement corrompue, asservie au Démon. Il paraît concevoir Un Temps pour mourir comme une vaste mise en garde, sous la forme allégorique du cyclone, contre l'imminence de l'Apocalypse. Les principaux protagonistes de ce roman sont ses porte-parole: ils annoncent la fin des Temps, soit directement, soit indirectement, en manifestant cette "cristallisation" du Bien et du Mal en leur paroxysme qui doit préluder au Jugement dernier.

Le sujet du roman n'est rien de moins que le problème du Bien et du Mal, interprété par Masson comme incarnant la lutte de Dieu et de Satan. L'intention est ambitieuse, mais semble profondément sincère; l'oeuvre littéraire, pour Masson n'est pas objet d'art ni document, c'est un message: il dépeint l'univers tel qu'il le voit et propose une formule de salut. Car, et c'est cela qui frappe à la lecture d'Un Temps pour mourir, le Mal paraît victorieux. La terre n'est presque plus champ de bataille, elle est quasiment devenue le marche-pied du Prince des Ténèbres - qui devient le Prince de ce monde. Il est proche du triomphe. Les élus, très peu nombreux, semblent d'un ordre minuscule devant l'immensité du mal. Certains sont même persécutés: Mercas - puis, dans Le Chemin, Ashley et Melchi - sont des exceptions, des "saints"; eux seuls, semble nous affirmer l'auteur, seront sauvés. Ainsi Masson trahit, surtout dans son premier roman, une hallucinante hantise du Mal.

b. La hantise du Mal: Damnation et Salut.

Le mal qui est dans l'homme, faute actuelle ou virtuelle, constitue-t-il

un destin invincible ou peut-il être réparé, effacé, racheté, et dans l'affirmative, grâce à quelles ressources humaines ou surhumaines de sagesse et de salut? se demande Paul Claudel. Le concept de Mal, tant au niveau métaphysique qu'au niveau de l'acte brut et quotidien, est si relatif qu'on ne peut que renoncer à en donner une définition. La notion du Bien et du Mal se transforme au gré de l'évolution des moeurs. Dans l'optique chrétienne, toutefois, le Mal est le refus de Dieu; Satan l'a introduit en l'homme par le péché originel. Le Mal tel que le conçoit Masson paraît être le résultat d'une synthèse - par moment assez peu orthodoxe, semble-t-il - de plusieurs conceptions d'origine chrétienne et d'un manichéisme latent. Certaines de ces conceptions, ravivées dans la littérature française par des auteurs récents, ont pu marquer Masson directement. Un petit aperçu de ces conceptions chez quelques auteurs nous permettra de mieux situer Masson.

Selon la tradition janséniste, le péché originel et le mal radical introduit dans l'homme par la faute ont corrompu en lui le désir et l'amour de l'infini. Séparé de Dieu l'homme est irrémédiablement déchu. La substance même de l'être humain, sa nature, se trouve donc pourrie par le péché. Cette doctrine précise que l'homme est condamné dès sa naissance, parce qu'il naît avec la semence du mal héritée d'Adam. Il n'y a de salut pour l'homme que si la Grâce, cette intervention du Dieu personnel, le pénètre. En d'autres termes, l'homme est prédestiné.

Dans cette masse corrompue, dit Pascal, tous les hommes sont dignes "de la colère de Dieu, Dieu pouvait avec justice les abandonner tous sans miséricorde à la damnation".[3] Mais, continue Pascal,"il plaît à Dieu de choisir, élire et discerner de cette masse également corrompue, et où il

ne voyait que des mauvais mérites, un nombre d'hommes ... de toutes sortes."[4]

Avec François Mauriac, Georges Bernanos et Julien Green on constate un renouveau chrétien extrêmement vif: la foi rejaillit, malgré le problème du mal, pourtant plus brûlant que jamais. Eux aussi proclament que "le mal est en nous". Mais sans jamais fermer les yeux aux problèmes que cette affirmation soulève, ils proclament leur foi dans la rédemption.

François Mauriac a mis comme épigraphe à son roman Le Fleuve de feu les trois citations suivantes qui sont particulièrement caractéristiques de son inspiration:

> Tout ce qui est du monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux ou orgueil de la vie. (St Jean)
>
> Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves embrasent plutôt que n'arrosent! (Pascal)
>
> O Dieu ... qui oserait parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents? (Bossuet)[5]

Les écrits de Mauriac expriment avec une force envoûtante la hantise et la fascination du péché, mais aussi l'appel de tout l'être vers la grâce. Il épouse l'idée des trois auteurs qu'il cite en ce qui concerne la concupiscence - que cette "plaie de la nature" avilit l'être humain et finalement le détruit. Dans Souffrances et bonheur du chrétien, Mauriac parle de l'avilissement de l'homme par ce péché.

> Entre la vérité qui est là, présente, et nous, la concupiscence accumule des ténèbres où nous errons les bras tendus, les mains tâtonnantes - si exténués que nous jouons la vie éternelle contre un instant de repos sur une poitrine.[6]

Pour lui, c'est la loi de la chute: "Nous avons été enfantés dans une chair corrompue".[7] Mais l'homme est aussi esprit. Cette dualité de la nature apparaît clairement dans les écrits de Mauriac, car chez lui "s'est faite la rencontre d'une chair exigeante et d'un esprit aux aspirations les plus hautes".[8]

Avec la hantise du péché de la chair, la haine de la chair semble être une idée fixe chez Julien Green aussi. L'instinct sexuel l'obsède et le dégoûte. Comme chez Mauriac, l'être humain, pour Green, est déchiré entre sa soif du bien et sa tendance au péché. Mais les principes essentiels du Jansénisme sont plus marqués chez lui. L'homme est prédestiné. "Le destin est fatal, inévitable, implacable".[9] Il n'y a pas d'espoir pour l'homme; ainsi il est victime de l'ennui - cette forme du mal qui, comme l'explique Antoine Fongaro, vient de ce que

> l'être humain ... qui est d'une part soumis à un destin tyrannique sur lequel sa volonté n'a pas de prise, d'autre part enfermé dans une solitude sans issue, se voit dépouillé de tout pouvoir d'action ou d'initiative...[10]

Quant à Bernanos c'est l'image d'un monde déchristianisé et rongé par le désespoir qui l'obsède. Le conflit entre la chair et l'esprit qu'on constate chez Mauriac et Green n'existe pas chez lui. C'est l'esprit autant que la chair qui mène l'homme à pécher. Pour lui, le mal consiste dans le refus de Dieu et de l'ordre du monde créé par lui. Ce refus amène un manque de communication avec autrui et de là provient une des formes du mal qu'on constate chez Green - l'ennui. Pour Bernanos ce monde est en proie à la mort et il prophétise qu'il finira un jour, victime de ses propres folies.

Voici que Masson, dans Un Temps pour mourir, semble prophétiser la même fin pour notre monde. La première notion qui vient à l'esprit après une lecture de ce roman c'est la "fatalité" - notion obscure aussi bien qu'ambiguë. Un obscur destin, une malédiction, une sorte de lourde hérédité emprisonnent les personnages, au point qu'ils ne peuvent, le plus souvent, espérer, ni même concevoir une libération. Avec Masson la fatalité se présente sous des formes nouvelles. Le romancier semble être scandalisé par l'injustice, la cruauté, l'incohérence des forces qui mènent le monde, forces obscures qui éloignent l'homme de l'être pour lequel il était fait, qui placent sur sa route celui qui le détruira, qui accablent l'innocent, qui conduisent à la faillite la plupart des tentatives humaines. Est-ce un dieu? Un démon? Un tyran? Sans formuler de système, Masson semble faire allusion le plus souvent à l'intervention d'une sorte de volonté inférieure, uniquement occupée à opprimer l'homme, poursuivant avec continuité l'éxécution d'un plan cruel.

Ce premier roman évoque un monde où se noue le drame de la damnation et du salut, un monde où les hommes refusent plus qu'ils n'acceptent leur salut. Dans la misère humaine que le romancier décrit si fortement certains hommes sont éclairés, mais la majorité semble damnée. Le mal est présent partout; il tente d'obscurcir tout acte de bien. Les choses mêmes en sont marquées. Le Père Hildefonce, un des porte-parole du romancier, présenté comme un disciple d'Augustin, constate cette déchéance:

> Ouvrir les yeux autour de soi, voir vivre le plateau de Verfeuille, c'était vérifier tous les jours cette vérité fondamentale. [...] Même les choses l'instruisaient du génie d'Augustin. (Un Temps, 19)

Marcella, la mère de Mercas, voit aussi la fatalité dans les drames du village et la fin tragique de son fils:

> Ce n'étaient pas les êtres qui étaient responsables de la fin de Verfeuille et de la mort de Mercas. Pas les êtres, mais les choses et les événements. Le plateau portait en lui sa malédiction. (290)

On reconnaît ici l'idée de la prédestination telle que le conçoit saint Augustin. Les êtres ne pouvaient rien, il étaient marqués dès leur entrée dans le monde. Ils sont entraînés, malgré eux, vers la damnation. La destruction de Verfeuille et la mort horrible des pécheurs sont donc l'illustration de la vision de l'apôtre Jean. Ceux qui ont réellement la foi et qui en vivent, luttant de tout leur être contre "le dérèglement de la nature", sont bien loin d'être le grand nombre. Comme d'autres, Masson nous fait voir qu'il y en a très peu qui sont pénétrés par la grâce. Ces rares "élus", malgré le monde corrompu qui les entoure, n'abandonnent pas la lutte. C'est cela qui constitue ce combat éternel entre le Bien et le Mal que Masson exprime par une sorte de parabole hallucinante.

c. Le Mal et le Bien incarnés.

Masson semble avoir du monde, symbolisé par Verfeuille, une conception manichéenne. Les élus peuvent connaître des faiblesses; ils n'en restent pas moins profondément bons - et, en tant que héros de romans, présentés avec sympathie. De la même manière les damnés apparaissent d'emblée comme marqués du signe de la Bête ou du Diable; le mal se lit dans toutes leurs attitudes, et l'auteur les montre souvent sous leur côté

le plus odieux. En réalité, à Verfeuille comme à Mallar, (mais pas dans Le Temps juste), les personnages incarnent différents aspects du Bien et du Mal. A droite, rares et isolés se cachent "les bons", qui souffrent comme les autres, et dont on sent qu'ils appartiennent en fait à un autre monde; à gauche, organisés et triomphants, au moins au début, plastronnent "les méchants". Le Mal règne sur terre; dès lors Verfeuille, et surtout Mallar, représentent en quelque sorte "La Géhenne terrestre" qui annonce et précède le véritable enfer. La richesse qui favorise Verfeuille dès la mort du vieux fossoyeur, Pan, fait oublier à ses bénéficiaires ce qui est à son origine: la sagesse et la liberté des "élus". La prospérité matérielle les aveugle et ainsi ils ne voient pas qu'ils prennent le mauvais chemin: "des saisons exceptionnelles avaient augmenté de rapides moissons, le troupeau, imitant les humains, avait augmenté. La vie éclatait." (Un Temps, 22) Les villageois n'écouteront plus les mises en garde de leur prêtre, le Père Hildefonce. Leur abondance matérielle les corrompt. Ils acceptent le mal comme une suite de leur bien immédiat: ils se damnent. Ils plantent à nouveau le Mal - mais c'est Belzébuth, en réalité, qui s'implante à travers eux - au fond même de la matière. Masson va jusqu'au blasphème car il voit que "le péché plonge ses racines tordues jusqu'au coeur de la roche la plus dure, [où] Dieu même ne pouvait le déraciner." (Un Temps, 79)

A en juger par les deux premiers romans Masson conçoit l'univers sensible, Le Temps et la Matière, non pas même comme l'oeuvre d'Ahriman, mais véritablement comme l'incarnation de Satan; il n'y a de salut que dans l'éternité de Dieu, qui semble fort immatérielle. Dans Un Temps pour mourir et Le Chemin de pierre ponce, c'est une conception cathare qui domine,

et presque toute la création n'est qu'une formidable préfiguration de la damnation. La plupart des personnages, jouets infâmes entre les griffes du Malin, ravagent la terre et se déchirent entre eux: ils incarnent quelques-unes des formes les plus odieuses du Mal.

1. Les damnés.

Baccholet, l'épicier du village, exploite tout le village pour satisfaire son vice, l'avarice. Après le cyclone il augmente le prix des denrées parce qu'il sait que tous les villageois sont forcés de s'approvisionner chez lui. "Tu épluches les autres, ils comptaient sur toi pour les aider à survivre", (151) lui fait remarquer sa femme. Mais sous l'emprise de sa cupidité, le bonheur ou la survie des autres ne comptent pas pour lui. Même son propre bonheur est lié à son vice: "Son avarice venait de sa conception du devoir conjugal. Pour lui, la vie de Rachelle, sans incident, s'augmentait de chaque petit sou mis de côté. Le bonheur était une addition."(Un Temps, 228) Il aime sa femme "comme on aime une vache ou sa vaiselle." (228) C'est l'argent amassé à la sueur des pauvres qui compte. La femme, selon lui, c'est pour s'occuper du pot-au-feu et pour faire des enfants: "Je te ferai une autre petite fille quand tu voudras! Tu n'auras qu'à la commander!" dit-il à sa femme. (152)

Autre incarnation de l'avarice, Marcelle, du Chemin de pierre ponce, n'hésite pas à demander l'aide de Dieu pour ruiner son propre neveu et accaparer ses biens. Accablé par la pauvreté, celui-ci, Ashley, la supplie de le secourir. Elle accepte mais à condition qu'il lui vende sa maison. Elle va même jusqu'à monter une abominable machination avec Chang, le commerçant à qui Ashley doit de l'argent. Elle demande à Chang de le traduire en justice pour le forcer à lui vendre sa maison, le seul souvenir de

sa mère, à un vil prix.

Le cyclone, qui dévaste et met tout à nu, éveille une forme de mal latente dans les coeurs - la haine. Le manque total de l'amour du prochain se fait voir d'une manière déplorable lorsqu'il s'agit d'aider les sinistrés de Verfeuille descendus à Emubranche. Ils sont maltraités et considérés comme des parasites. Le travail ainsi que d'autres secours leur sont refusés. Le malheureux Mercas devient l'objet sur lequel se déverse leur haine. Il a failli être rossé simplement parce qu'il est de Verfeuille. Cette haine se manifeste aussi dans le parti de l'opposition qui se sert des sinistrés pour vider ses vieilles querelles avec les Administrants. Finalement elle culmine dans la querelle qui oppose les maraîchers émubranchois aux verfeuillois. Ils s'entretuent à cause du partage des terres du plateau. Cette haine les pousse à la ruine, à la destruction mutuelle. Enfoncés dans cette misère humaine ils "sont tous précipités pêle-mêle vers la damnation". (Un Temps, 9) Derrière ces forces invisibles, incompréhensibles, on devine la main qui les dirige.

2. Incarnations de Satan.

Ici, comme dans Sous le soleil de Satan, la présence du Démon est réelle. Comme Bernanos, Masson donne à Satan une personnalité du même ordre que celle des hommes. Il n'a plus sa figure mythique. Il s'est fait chair et vit parmi les hommes. Il partage leur vie en même temps qu'il reste toujours "le maître des destinées, celui qui change les coeurs, invente pour les autres de vocations". (Chemin, 208) Le caractère de Pensalon-les-morts, le fossoyeur de Verfeuille, se résume dans ce portrait:

> Il avait la peau la plus blanche de Verfeuille, les yeux écarquillés par un rêve étrange, les doigts comme des fuseaux ornés d'ongles fins et

> roses, taillés en pointe de lance. Mais on ne le voyait jamais qu'enveloppé dans une houppelande noire, la tête coiffée d'un mauvais feutre noir, les pieds enfoncés dans des bottines noires. (Un Temps, 21)

Pensalon est devenu un fou démoniaque, peut-être un possédé: il vit pour tuer, il rêve de mort universelle. Son désir de détruire tout ce qui représente la vie a pris racine en lui après la mort de son père, fossoyeur lui aussi. Depuis, personne n'est mort au village. Son inactivité et l'épanouissement du village "avait déposé lentement une profonde amertume" dans son coeur, et "l'amertume avait fait place à la haine". (23) Cette haine active son désir ardent d'enterrer tout le monde: "Plus d'hommes, plus de femmes, plus d'enfants! Des morts, des morts à gogo!" (225) dit-il à Hilfon en écrasant des fourmis à coups de bottines. Il est si débordant de haine pour toute créature de Dieu qu'il serait prêt à aller jusqu'à "éventrer un bébé pour avoir un enterrement à [son] actif", (34) lui fait remarquer Mercas. Cela n'est pas nécessaire, semble-t-il répondre, puisque les événements - le cyclone qui s'annonce - travaille en sa faveur. Mais il est à deux doigts de commettre un meurtre pour satisfaire son désir et assouvir sa haine de la vie. Et c'est le cyclone même qui lui fournit sa victime en poussant vers lui Foncine, fille séduisante et folle de son corps, qui veut à tout prix faire l'amour une dernière fois, avant que tout soit anéanti. Pensalon hait l'amour, parce qu'à ses yeux cet acte sous-entend la procréation, la vie. De plus, Foncine "incarnait [...], sans s'en douter, ce qu'il haïssait le plus: la joie de vivre"; sa "beauté étincelante, sa sensualité", ce "miracle de chair et de sang[...] le mettait en rage." (41) Il la repousse parce qu'il souffre de voir ce puissant désir de vivre, mais Foncine, sans s'en rendre compte, le torture

par son insistance. A la fin il n'y tient plus, il tente de l'assommer: "il leva le poing le plus haut possible, comme une pioche de fossoyeur, et l'abattit sur le crâne de la malheureuse". (46) Il ne réussit pas son coup, puisque Foncine, revenue à elle, s'échappe pendant qu'il creuse un trou pour l'enterrer vivante. Furieux d'avoir échoué, il brise tout dans sa maison pour soulager son amertume et s'enfuit dans la montagne. Sa haine pour tout ce qui vient de Dieu se fait voir aussi dans sa furie à vouloir renverser un badamier dans la Varonme en crue. En poussant l'arbre dans la rivière il crie: "A mort!" et c'est "une lanière de feu [qui cingle] l'arbre de haut en bas" (49) - comme si le feu de l'enfer aidait Satan. Pensalon, une fois dans la montagne, se cache et attend que les événements accomplissent ce qu'il n'a pas pu faire. Son attente n'est pas longue; deux morts lui tombent dans les mains, qu'il enterre en secret pendant la nuit. Mais il se voit au comble de la joie le jour où on enterre Baccholet.

La mort de l'épicier envenime une situation déjà très tendue. Au cimetière, une dispute éclate sur la question de la gérance de l'épicerie. Pensalon se glisse dans le cimetière à la faveur des discussions, et enterre Baccholet. Il se réjouit à l'avance de ce que la scène déclenchée par la mort de l'épicier va lui rapporter. Sa joie est immense:

> De contentement, il poussait des hennissements étouffés. Sa houppelande traînait dans la terre, et de ses bras actifs, sans regarder personne, il enterrait ce mort qu'il avait attendu depuis des siècles. (Un Temps, 238)

Son retour parmi les villageois crée des réactions diverses. La plus frappante est celle de Miret. Il voit en lui quelqu'un qui peut l'aider puisque le prêtre lui a refusé son aide. Mais aussitôt qu'il lui déclare:

"Tu viens d'enterrer un frère. Reste parmi nous", (239) le cimetière se vide. Surpris de cette réaction brusque, Miret tente de justifier son acte aux yeux de Raoul: "Je ne sais pas s'il est le diable, [...] mais quand le bon Dieu ne peut rien, on fait alliance avec le diable". (239) En retrouvant son pays, "cette terre faite pour être creusée et recevoir des morts!" Pensalon reprend sa place et redevient "le solitaire détesté, le symbole du malheur". (239) Ainsi on comprend mieux l'assimilation de Pensalon au démoniaque.

L'assistant-comptable du Chemin de pierre ponce est un autre incarnation de Satan. Il possède, plus que Pensalon, le caractère du Malin. Il agit plus subtilement, ou plutôt plus sournoisement. Son visage définit bien son caractère dominé par l'hypocrisie:

> La bouche tenait de la contradiction: la lèvre supérieure épaisse, se relevait vers de véritables naseaux, disait oui, alors que la lèvre inférieure, penchée vers le menton rond, disait non. (Chemin, 56)

Comme Pensalon, qui ne sort qu'"au petit matin ou dans cette frange violette qui sépare la fin du jour du commencement de la nuit" (Un Temps, 21), l'assistant-comptable se sent chez lui dans l'obscurité. Il fuit la lumière lorsqu'il erre et épie la nuit: "La lumière de la maison le heurtait en plein visage. [...] L'obscurité lui rendit un peu de calme. Il se sentit tout à fait maître de lui." (Chemin, 97) Il change souvent de ton selon les attitudes des personnes à qui il s'adresse. A Ashley il parle d'une voix plus douce, mais parfois il s'emporte et menace, montrant son vrai visage.

Son but est de détruire le bonheur des autres. "Il n'avait que ça à faire sur la terre: déposer une semence dans les coeurs et laisser la co-

lère et la haine, ces jumelles, faire le reste". (Chemin, 145.) Il est toujours prêt à faire le mal, rien que pour ressentir l'effet de la jouissance que son acte lui procure, effet qui parfois va même jusqu'à la jouissance sexuelle. Le plaisir qu'il trouve à nuire se montre par un geste "dégoûtant": il se gratte nerveusement les doigts, qu'il déchire souvent jusqu'au sang, suivant l'intensité de sa joie, et même il lui arrive de les sucer. S'il dénigre le peseur, qu'il ne "voudrait pas fréquenter pour tout l'or du monde", (99) c'est beaucoup plus pour éloigner Ashley d'Anic, la fille du peseur, que pour assouvir sa haine raciale. Il souhaite ardemment posséder la belle Anic, mais celle-ci pas plus que son père ne désire pas avoir affaire à lui. D'ailleurs il ne comprend pas du tout pourquoi personne ne veut de lui, et son hypocrisie est telle qu'elle l'aveugle sur lui-même. "Pourtant, je suis bon, [se dit-il], le meilleur des hommes, je sais que j'ai un coeur d'or et que je pourrais, si l'on voulait, faire le bonheur de tous les êtres..." (208).

En Ashley, cependant, il trouve non une victime mais un adversaire. Dès le début celui-ci démasque son jeu; il lui dit: "Je ne crois pas au démon." (99) Cette assurance et ce défi de la part du jeune homme lui fait perdre son calme habituel et l'assistant-comptable échafaude un plan diabolique qui lui permettra de se défaire d'Ashley par l'intermédiaire de deux autres de ses victimes. Quand ce plan échoue, il a de nouveau recours à son arme favorite, la calomnie. Il fait courir le bruit qu'Ashley a couché avec le comptable. Mais cette manoeuvre n'obtient pas non plus le résultat escompté. Ses échecs répétés finissent par le blesser profondément. Apprenant, un jour, par un coup de téléphone d'Isabelle à Ashley, que celle-ci aime celui qu'il déteste le plus, il devient comme fou. Il

ne comprend pas comment Ashley peut être tant aimé et lui rejeté par tout le monde: "Ils me détestent! Ils me laissent seuls! Que leur ai-je fait?" (283) Ce coup de téléphone le plonge dans le désespoir: "Des larmes lui inondaient le visage. [...] Il eut peur, s'enfuit dans la chambre. [... Il] s'effrayait du feu qui s'emparait de lui. [...] Il grelottait.". (283-285) Il pense au suicide, mais la puissance du mal qui alimente son imagination, surtout maintenant qu'il sait posséder une arme contre l'Administrateur et Ashley, lui fait constater l'erreur où il allait tomber: "- J'ai failli commettre une bêtise inouïe! J'ai perdu la tête! Oh, là, là! ... Satan ne peut se tuer, ne peut ... répéta-t-il, rêveur, Satan ne peut pas non plus devenir fou! ... (286)

Satan, blessé, revient avec encore plus de puissance destructive. Il écrit une lettre anonyme, tournée de telle manière que l'Administrateur la croira d'Ashley. Plus tard il fait comprendre au maître qu'il sait tout en lui montrant une copie de la lettre et en prétendant qu'il l'a reçue par erreur.

Par sa fausseté, sa perfidie, la conscience qu'il a de son pouvoir de nuire et la joie hideuse qu'il en éprouve, ce personnage représente même par rapport à Pensalon, un degré supérieur du Mal et, en s'identifiant lui-même à Satan, approche du Mal pur, du démoniaque le plus noir, le plus sinistre.

3. L'Exploitation.

L'exploitation de l'homme par l'homme est une autre forme de mal présent dans les deux premiers romans. Egalement horrible, elle nous éloigne de Satan et nous rapproche de l'homme, car il s'agit ici de puissances nocives qui trouvent leur force dans les faiblesses de l'homme et non, com-

me pour l'assistant-comptable ou Pensalon, dans son essence même. Baccholet, comme il a été dit plus haut, exploite les paysans pauvres de Verfeuille. Il leur extirpe leur moindre sou par toutes sortes de moyens malhonnêtes. Le chinois Chang du Chemin de pierre ponce en fait de même à sa façon. Mais ni l'un ni l'autre n'est comparable à ce "monstre" supérieur qu'est l'Administrateur de Mallar.

L'Administrateur est si obsédé par son désir de tout dominer qu'il est devenu "une machine à écraser les hommes." (98) Il est devenu semblable à son usine qui écrase la canne pour convertir le jus en "or". Il exige plus que le maximum de toute chose, surtout de ses employés. Bien entendu il fait travailler ses paysans, comme des machines, et ne leur donne que "juste de quoi pour ne pas mourir de faim". (39) Les paysans laissent, parfois, voir leur mécontentement: "- Vous les Blancs, vous vous méprisez; vous n'avez jamais assez d'argent et vous trouvez que nous en gagnons trop à nous tuer dans les champs ou sur les générateurs."(140) Ces pauvres souffrent mais n'osent ou ne peuvent rien faire de peur de provoquer la colère de "Dieu" et par ce fait subir des représailles coûteuses. Il leur arrive pourtant d'assouvir leur rancoeur en mettant le feu aux champs, et sous leur constante peur bouillonne la révolte:

> Un jour, mais quand? nous nous lèverons tous ensemble contre vous, nous choisirons des maîtres de notre peau qui nous écraseront à leur tour; ils seront plus durs que les Blancs. Mais nous aurons fait au moins ça: nous nous serons révoltés. (140)

L'Administrateur aime sentir tout le monde à ses pieds et entend évidemment briser toute opposition. Melchi, qui défendait la cause des opprimés est envoyé aux champs. Le maître le considère un "révolutionnaire",

un danger pour son royaume. Si, plus tard, il le fait revenir au bureau, c'est pour avoir l'oeil sur lui, parce qu'il sent son influence sur Ashley. Mais, quelques heures après cette décision, il se rend compte de son erreur, car "l'apôtre des faibles aurait pu, au bureau, avoir accès au livre de paie. La rébellion est encore plus dangereuse quand elle cite des livres et des chiffres". (234) Melchi est tout de suite renvoyé aux champs.

Ashley, comme Melchi, le défie à sa manière. L'Administrateur l'a senti et même lu dans le regard du jeune homme dès leur deuxième rencontre. Ce regard le trouble parce qu'il a la même intensité que celui du "sadoo". Ashley, comme les autres, semble avoir peur de lui, mais sa peur est accompagné de haine. Ce qui finit alors par obséder le plus le maître, c'est que cette "révolte" pourra, un jour, menacer son pouvoir sur les hommes. (C'est Dieu craignant le pouvoir de Lucifer sur les anges.) Cependant puisqu'Ashley est un Blanc, un des siens, il ne peut le renvoyer ou l'éloigner, comme il l'a fait avec Melchi. Il emploiera un moyen plus subtil pour le briser. Il se servira de sa propre fille, de son luxe. Il invite Ashley chez lui et fait savoir son intention à Isabelle. Il va même jusqu'à indiquer à sa fille ce qu'il faut faire: "Mets ton décolleté noir... [...] ton collier de perles - les vraies, naturellement, - je veux qu'il entre dans un état de crise et n'en sorte plus!"(Chemin, 154) Il pense que la beauté d'Isabelle et son luxe écraseront Ashley qui est pauvre. Mais dans son obstination à briser Ashley il ne verra pas le danger de son projet, l'éventualité d'une naissance de l'amour entre Isabelle et sa victime.

L'Administrateur est le "Bon Dieu" de Mallar. Tout le monde, même

Melchi, l'appelle ainsi. S'il est "l'homme aux mots durs" pour ses employés, c'est qu'il adopte, comme il le laisse entendre à sa fille, ce qu'il croit être la philosophie de Dieu: "Le Bon Dieu, lui aussi est dur pour sa créature." (81) Et Masson ajoute que ses mains "étaient faites pour frapper, guérir et diriger," (81). Il est, aux yeux de certains dans Mallar, l'"infaillibilité même", c'est-à-dire Dieu. Il jouit de sa grandeur en voyant que tout marche comme il l'entend et que tout Mallar se courbe sous son autorité. Il s'agit là d'une véritable substitution de puissance, où l'image la plus terrible de Jéhovah sert à caractériser l'exploitation et à en montrer toute l'inhumanité. Ainsi il n'y aurait pas d'autre moyen d'action pour se faire obéir des hommes et les mettre au travail que la peur qui, par contre-coup, devient le signe du pouvoir suprême: "A les voir trembler, il se croyait Dieu" (79). Même les prêtres de la Ville s'y trompent et ont persuadé sa fille qu'il remplace Dieu. Il avait d'ailleurs si bien fait qu'elle pensait qu'il possédait une puissance divine: "Depuis que son père administrait Mallar, elle contemplait de ses yeux cette vérité. Il faisait briller le soleil et tomber la pluie, pousser les moissons, couler les rivières..."(80).

Le mal peut aussi prendre la forme du matérialisme le plus élémentaire. C'est cela qu'adore le magasinier de Mallar. Autour de lui "un univers multiple se figeait, matériaux d'une usine toujours en devenir" (Chemin, 57). Il croit au pouvoir des choses. Selon lui ce ne sont pas les "vilains anges", c'est-à-dire le personnel, qui dirigent Mallar mais les choses - la matière. Et il le démontre à Ashley par les billes en mouvement d'un roulement: "Une planète, une planète, tout un système de petites planètes!" dit-il (58). C'est cela Mallar pour lui - la "mobi-

lité dans l'immobile" (59). Son matérialisme est centré plus particulièrement sur sa gourmandise qui le rend serviteur de son ventre. Il déteste presque tout le monde à Mallar parce que personne ne croit, comme lui, "en la beauté de la matière" et parce qu'ils végètent, "au lieu de grandir dans la joie de vivre et de manger" (64). Pris entièrement par son vice il rend la vie des autres malheureuse, principalement celle de sa femme. Son goût effréné des jouissances de la table exprime l'absence de sensibilité. A l'origine de sa goinfrerie, il y a une déception affective, et son affectivité, au lieu de s'épanouir, s'est repliée sur les choses de la bouche. C'est en quelque sorte une vie intérieure qu'il mène, mais une vie bloquée par l'égoïsme le plus vulgaire, au point que sa gourmandise gêne sa sexualité. Aux supplications de sa femme pour qu'il lui donne un enfant, il répond: "Et l'argent? Où prendrons-nous de quoi nourrir une troisième bouche?" (66). L'atmosphère tendue entre eux va empirer avec l'arrivée d'Ashley à Mallar.

Le magasinier voit en Ashley un disciple possible en matérialisme, disciple qu'il cherche en vain depuis longtemps. Dès l'arrivée du jeune homme au magasin il tâche de le convaincre, mais celui-ci ne comprend rien à ses idées. Quand il essaie de l'attirer par son art culinaire la présence d'Ashley chez lui produit un tout autre résultat: sa femme voit en lui le fils qu'elle avait tant voulu. Sentant qu'Ashley lui échappe, il perd l'esprit et songe au crime: "Je les supprimerai" (260) se dit-il. Pourtant lorsque le jeune homme sera poursuivi pour dettes, il y percevra une occasion de le garder avec lui, car, chose étrange, il en est arrivé à aimer Ashley autant que sa femme: "D'Ashley dépendait un bonheur, un certain bonheur, indéfinissable, et qu'il n'aurait pas cru possible quelques

mois auparavant." (279) De plus il pressent ce qui lui arriverait si Ashley était renvoyé: il serait livré seul à la rancoeur de sa femme qu'il revoit en train de le menacer d'un couteau. Sauver le jeune homme à n'importe quel prix devient dès lors pour lui une question de vie ou de mort. Il le supplie d'accepter son aide et va même jusqu'à s'accuser:

> - Ashley, j'ai voulu vous garder pour faire de vous mon disciple. Je suis une brute, ma femme a raison. Soyez gentil ... Soyez plus que gentil, soyez bon: pardonnez-moi et acceptez de m'emprunter quelques sous que j'ai en réserve. Laissons tomber le comptable! Vous me rembourserez un jour, quand, comme vous pourrez - ou jamais! Je n'ai pas besoin de cet argent! Mais restez avec nous! (280)

Il échoue dans cette dernière tentative et cela brise le dernier lien qui empêchait sa femme de le tuer. Mais, devinant ce qui l'attend, la même idée lui vient à l'esprit, et c'est lui qui empoisonne sa femme. Puis refusant de s'avouer vaincu, oubliant toute retenue et tout sens commun, sombrant au fond de la déchéance, il pense à faire d'Anic une disciple (307), ce qui ne saurait aboutir certainement qu'à un échec encore pire.

4. La Chair.

Le romancier dénonce également le mal charnel. Dans Un Temps pour mourir, le désir physique inspire tous les mouvements de certains personnages. Foncine, née d'une mère de réputation douteuse, n'avait qu'une idée en tête: se donner, faire "l'amour avant la destruction annoncée par la prédiction" (44). Son échec en voulant séduire le fossoyeur, sa découverte du vrai visage de Pensalon et de son intention envers elle la jettent dans le désespoir. Plus l'intensité du cyclone s'accroît plus sa détresse grandit et plus son désir la tourmente: "les sanglots et les colères du vent dans la forêt, puis le déroulement sombre de la Varoume encaissée dans

ses berges ravivèrent sa passion" (65). Elle entrevoit une dernière chance en Izard et décide qu'"elle se donnerait à l'ange comme cette terre et cette rivière se donnaient au cyclone. Ensuite, s'il le fallait, elle mourrait!" (65). Bien sûr, Izard ne veut pas d'elle et lui demande de rentrer au village avant que le temps n'empire davantage. Mais, tenaillée par sa passion, Foncine persiste à s'accrocher à lui. Comme le "pont" sur la Varoume devenait de plus en plus impraticable à cause de l'eau qui montait, Izard, d'un mouvement de bras, se débarrasse d'elle. Elle perd l'équilibre, tombe et est emportée par les eaux en furie. Geste et châtiment où s'affirme l'esprit implacable, non évangélique, de tout ce roman.

L'adultère nuit non seulement aux personnes qui s'y adonnent, mais aussi aux autres. Rachelle, la femme de Baccholet, le trompe avec Cailloux, le forgeron. Presque tout le village excepté Baccholet, trop occupé à exploiter les paysans, est au courant de cette liaison. Elle en attend un enfant, mais laisse croire à son mari qu'il en est le père. L'enfant naît en plein cyclone et réjouit grandement l'épicier. Mais sa joie ne dure pas longtemps. Romain, un maraîcher du village, blessé, cédant à un moment de découragement et de désespoir, lui révèle que Lutgarde n'est pas sa fille mais celle de Cailloux. Le choc est si violent que toute sa vie déferle devant ses yeux dans sa vérité sordide. Pour la première fois il se penche sur lui-même et se rend compte combien "son bonheur était faux, l'épicerie inutile, les économies sans raison, sa joie sans contenu" (231). Tout d'un coup la vie n'a plus de sens: "tout ce qu'il avait tenté d'être, même sa bonté, se retournait contre lui" (231). Ses illusions détruites, il ne reste plus dans son âme qu'un désespoir absolu, qui le pousse à l'anéantissement.

A d'autres moments de l'oeuvre de Masson, le désir charnel devient parfois si puissant, si obsédant, qu'il réduit sa victime à l'animalité. Hilfon, le vacher, fornique ses vaches pour assouvir sa chair. Il en est même arrivé à aimer ses vaches plus que sa femme. La pensée de son bétail lui fait désirer sa femme et l'image du taureau saillant ses vaches l'obsède. Il est tellement hanté par ces visions que bientôt c'est la femme qui lui fait penser à la bête: "C'est la femme qui m'a révélé la bête! Ma propre femme et les autres..." (75), dit-il au prêtre.

La belle Ilka, seule après l'emprisonnement de son fiancé, Mercas, éveille le désir chez presque tous les mâles du village. Romain, Radicule,Coriolan, tous la convoitent, lui courent après: on dirait que "la vierge incite les hommes au péché, à croire qu'il voudraient tous épouser celle qui se serait d'abord fait traiter par un mâle" (215). Seul Hitel l'aime vraiment et la protège. Fascinés, il semble qu'ils ont tous oublié les motifs de leur querelle, la possession de la terre, pour ne plus penser qu'à celle d'Ilka. Romain, ne pouvant la conquérir, tombe dans une solitude où le démon travaille encore mieux son imagination. Se donnant libre cours, cette imagination fait de sa victime un "monstre". La solitude excitait sa passion: "il ne ressentait aucune tendresse pour Ilka. Seulement un désir d'elle, accompagné d'images de plus en plus violentes". (188) Il attire Ilka par des mensonges dans le bois, l'attaque sauvagement et tente de la violer. Mais Hitel, informé indirectement par Radicule, court à son secours. Il arrive à temps, tire un coup de fusil sur Romain, le blesse à l'épaule et sauve l'honneur de la jeune fille.

Coriolan, lui, passe ses nuits à épier Ilka jusqu'à qu'il y trouve la mort, frappé par une balle qui ne lui était pas destinée. Quant à

Radicule, il en est tellement obsédé qu'il brave le Père Hildefonce. Aux bonnes paroles du prêtre il répond par un langage cru: "Je coucherai avec Ilka si je veux..." (181), et ajoute qu'il ira même jusqu'à la violer s'il le faut. Son impuissance à conquérir Ilka et sa frustration le font baver et trembler de fureur tandis qu'il parle au prêtre.

L'homosexualité fait aussi ses ravages. Le comptable de Mallar en est un exemple, comme nous le savons déjà. Dès sa jeunesse il a ressenti de l'amour pour les adolescents. Pour lui la femme n'a aucun attrait aussi puissant que "l'éclat mat, ferme, solide, incomparablement plus riche, de la peau des adolescents" (Chemin, 70); c'est en eux qu'il trouve "l'attrait de l'amour". Il ne comprend pas que des hommes puissent désirer une femme. Son expérience avec sa cousine, Doris, ne lui a pas donné l'émotion qu'il cherchait et il a pensé alors à des garçons, s'imaginant même à la place de Doris. Cet amour préférentiel pour un adolescent ou un partenaire du même sexe a fixé sa libido. Il accepte son inversion comme le fruit d'un instinct fatal, comme une maladie même. "Je suis malade-malade, tu sais. C'est pas ma faute, malade-malade" (72), dit-il à son domestique qu'il essaie de séduire. Il cherche constamment cette émotion ou plutôt cette affection. A Mallar, ne la trouvant pas, il la monnaie. Mais sa nature exige plus que des liaisons passagères, elle exige l'attachement à un partenaire. C'est la raison pour laquelle il est prêt à avaler toute honte et à braver son milieu si Ashley accepte de se "mettre en ménage" avec lui.

Son désir d'Ashley augmentera de jour en jour jusqu'à lui faire pousser des cris où la sincérité se mêle à l'abjection: "J'ai besoin de toi! Je te donnerai tout! Je serai à tes pieds! Je ne peux pas vivre sans toi!"

(292.) Cet amour dément et contrarié par le refus d'Ashley le plonge alors dans une crise qui le fait pleurer comme un enfant. Il supplie: "Insulte-moi, jette-moi par terre, crache sur moi, mais ne me repousse pas!..." (293). Faute de comprendre cette passion, Ashley, malgré lui peut-être, ne peut que demeurer insensible en face de cet homme dont la furie lui est étrangère. Il reste un moment incapable d'articuler quoi que ce soit; le comptable croit voir dans ce silence un temps d'hésitation favorable et redouble d'efforts pour le convaincre. Finalement, il fait un certain geste précis; Ashley s'enfuit alors, écoeuré. Toutes ses supplications, ces pleurs, ces humiliations témoignent sans doute, comme le pense Ashley, que "le comptable l'aimait d'un amour absolu", et que "rien au monde n'avait plus de valeur pour lui que cet Ashley, aide-magasinier à Mallar" (291). Peut-être ce besoin provient-il aussi en partie de la peur de sa vieillesse qui approche. Il a cinquante ans et ses nuits solitaires ressembleront à l'existence des emmurés vivants. Il ne veut pas finir sa vie seul. Rien que l'idée d'une telle existence l'effraie: "Ah! mon Dieu, soupira-t-il, pourquoi, pourquoi suis-je seul?" (217).

d. Les victimes.

Ce qui pose le problème du mal avec le plus d'acuité c'est le sort des innocents. Ils sont victimes des seules circonstances, ce qui peut paraître absurde. Bien plus, les innocents paraissent payer pour les fautes des autres. Coupables et innocents semblent être frappés indistinctement par le malheur. C'est cette apparente injustice, ou cette absurdité du mal et de la souffrance, qui conduit certains à la notion de prédestination alors

que d'autres sont convaincus qu'il faut lutter pour le bien.

Les coupables, moralement aveugles, lâches, pervertis, jusqu'à l'animalité et incapables de se repentir, sont punis sévèrement. Certains trouvent une mort adaptée à leurs fautes. Hilfon, le vacher, est pris en plein cyclone, image de la punition divine. De même Foncine est roulée par les courants dévastateurs de la Varoume. Cailloux et Lamèque sont aussi trouvés morts le soir du cyclone. Baccholet se pend de désespoir. Cependant dans cette vague de "purification", la main punitive du malheur ne les atteint pas tous et bien des coupables échappent: (Pensalon-les-morts, l'assistant-comptable, le magasinier, etc.,) tandis que des innocents périssent.

Sura, la soeur d'Ilka, malheureuse enfant idiote, est poussée vers la mort par on ne sait quelle force mystérieuse. Marjoule, le pêcheur, qui vivait en paix au bord de la Varoume, meurt, emporté par les eaux déchaînées de cette rivière qu'il aimait tant. Mais le destin le plus tragique est celui de Mercas. Le jeune charpentier, très sage dans sa simplicité, disant toujours la vérité, était l'homme le plus fort de Verfeuille mais ne se querellait jamais. Aussi, l'appelait-on "Mercas-le-droit, Mercas-le-modéré, Mercas-le-modeste, Mercas-le-prudent, etc." (29). Même Pensalon avait du respect pour lui. En homme intègre et droit il craignait Dieu et se gardait du mal au point que, à part Coblas et le Père Hildefonce, nul dans le village n'était aussi bon que lui. Pourtant, ayant échappé à la haine des Emubranchois, il tombe sous le coup de la jalousie de deux charbonniers de la vallée, dans la forêt où lui-même a trouvé du travail comme charbonnier. Après maintes chicanes, une querelle éclate et l'un des deux lui lance sa hachette; il le manque et l'arme se

fiche dans l'épaule de l'autre. Peu de temps avant d'être arrêté, il sent le piège se refermer sur lui. Avant qu'il ait pu expliquer la situation, il est accusé de meurtre. Les charbonniers, excepté son ami Alphan, témoignent en bloc contre lui. A la fin, il trouve son village en feu, sa fiancée apparemment infidèle, et il est tué d'une balle perdue.

e. Les élus.

Le monde romanesque de Masson n'est pas complètement voué au Mal; il y a des personnages qui luttent contre lui, chacun à sa façon, et qui s'efforcent de maintenir un sens moral. Par leur foi ils éclairent un peu les ténèbres dans lesquels ce monde est plongé et ainsi soulagent de l'horreur du péché. Dans leur lutte, Dieu semble être leur seul soutien, et chez Masson, comme chez Bernanos, on sent sa présence malgré la révolte et le désordre de la nature après la faute. Le lecteur pressent que l'univers évoqué par les romans est, au-delà des apparences, non pas absurde mais mystérieux.

1. Un messager providentiel.

Izard, ce messager providentiel, "amical et doux" aux "yeux pleins de paix" incarne un de ces êtres qui luttent pour le Bien. Tout en lui est étrange, peut-être d'origine surnaturelle. "Toujours prévenu, par un mystérieux sentiment que son conseil était requis", (Un Temps, 57) il apparaît chaque fois qu'il y a danger. Il "avançait plus vite qu'un homme ordinaire" (60). A l'annonce du cyclone il remonte à Verfeuille après une absence de dix années - période de paix et de bonheur - pour prévenir les verfeuillois qu'il se dirige droit sur eux. Il sait ce que signifie ce cyclo-

ne, mais son devoir est seulement de prévenir. Il est sans doute comme tous les "ambassadeurs" de Dieu, c'est-à-dire, "des gens bien qui ont des choses à raconter et qui font semblant de ne pas le savoir" (61). Il semble incarner un des messagers de l'Apocalypse qui annonce que les temps sont venus pour qu'éclate la colère divine. Il n'a pas besoin de parler, sa présence dans le village après une si longue absence "suffira à les avertir".

Izard est celui qui connaît tout le monde et que personne ne connaît. Ainsi il se trouve dans une meilleure position pour défendre les opprimés. Après le cyclone, voyant le sort misérable des verfeuillois, il manoeuvre de façon très adroite pour leur obtenir des secours de la municipalité et il aidera Mercas à s'évader de la prison.

2. D'autres élus: un prêtre, un saint, un sage.

Le malheur qu'annonce Izard, le Père Hildefonce le prédisait depuis toujours. Ce prêtre "sans-famille, malade d'amour et de pauvreté" (Un Temps, 17) est un disciple de saint Augustin. Il ne voit que prédestination partout dans ce qui se déroule autour de lui; cette idée l'obsède. Il est déchiré entre son amour pour Verfeuille et ses conceptions augustiniennes qui le poussent de plus en plus à croire qu'il n'y aura pas de salut pour ses ouailles. Il prêchait dans une église presque toujours vide. le doute le tenaille. Son coeur le supplie de tout faire pour le salut des autres tandis que son esprit lui répète qu'il n'y a rien à faire: ils sont damnés. A l'arrivée en foule des paysans à l'église au commencement du cyclone il se dit: "Qu'espèrent-ils? Que Dieu éloignera la tempête après l'avoir commandée pour les punir?" (70). Son esprit est envahi par une foule de pensées à propos de la prédestination qu'il "cachait de son mieux

sous un maigre sourire" (70).

Il est tellement torturé par ses idées qu'il est tenté de se croire "le plus grand damné prévu par le saint évêque d'Hippone" (79). Souvent, dans la solitude, il succombe au désespoir; son impuissance devant son propre destin et celui des autres l'appelle à une sorte de révolte.

> Un blasphème sournois lui monta aux lèvres: condamné à pardonner au nom de Dieu, lui ne recevait pas le pardon. Que de méchancetés pourtant avaient envahi son esprit, à lui qui aurait dû être un saint, lorsque jour après jour, il avait constaté l'impiété de ses ouailles! Quelle hypocrisie n'avait-il pas mise à appeler "frères" ce troupeau noirci par le péché à sept têtes! (74)

Bien que dans son for intérieur il croie que rien ne peut sauver Verfeuille, il continue la lutte. Quand Cailloux se présente pour se confesser, cet homme à travers lequel il voit la bataille éternelle de Dieu et de Satan lui redonne un peu de confiance. Mais il est forcé de reconnaître son impuissance à faire comprendre à l'homme que Dieu est miséricordieux. D'abord Cailloux refuse le salut en refusant de se convertir et de renoncer à son péché; au contraire il lui lance "un regard de feu dans lequel [Hildefonce] crut voir les flammes de l'enfer triomphant de la miséricorde divine" (78). L'homme de Dieu voit en Cailloux le "symbole vivant, irréductible de l'entêtement de l'homme" (79).

Après le cyclone Miret demande à Hildefonce son aide pour former un groupement afin de maintenir la paix; mais obsédé par sa conviction que Verfeuille est perdue il refuse. D'ailleurs il croit qu'étant homme de Dieu il ne peut pas prendre parti. Ainsi à la demande de Miret il répond d'une voix forte:"Non [...] , je ne veux ni ne peux être juge dans votre querelle. Si Radicule tombait sous ta balle, je bénirais son corps et

l'enterrerais moi-même!" (179). Son refus s'explique aussi par le fait qu'il croit encore davantage que c'est une punition de Dieu qui détruit Verfeuille. Il ne peut empêcher que le travail de Dieu s'accomplisse. Mais son devoir de prêtre l'oblige à tout tenter pour que la paix règne. Il aborde Radicule et lui propose la paix, mais c'est la violence et la haine qu'il reçoit en réponse. Tant de haine, tant de violent désir à faire le mal de la part de l'homme le pousse à commettre un péché de colère - il gifle Radicule. Sans le vouloir, par une force mystérieuse, "la guerre était passée en lui" aussi (182). Finalement, à la requête de Marcella, il emmène Ilka au couvent à Rémur pour la soustraire au désir des hommes. Mais Dieu semble l'avoir abandonné.

Sur son lit de mort, toujours torturé par le doute, il entend une voix - probablement celle du Malin - qui raisonne avec lui et lui susurre que Verfeuille mérite son sort. Apprenant qu'ILka s'est enfuie du couvent, il meurt dans le doute, mais en proclamant toujours son amour pour son village: "Verfeuille, Verfeuille ... mes petits ... je vous aime..." (247).

Une de ses ouailles, Coblas, le saint, survit pour continuer la lutte à sa manière. Il vit dans un monde totalement intérieur. Il consacre sa vie à prier pour Verfeuille qu'il aime lui aussi. Il aime le silence des eaux et des bois parce qu'il est plein de paix et que le silence lui permet d'entendre la voix de Dieu. Son désir de vivre en solitaire loin des hommes du plateau lui est venu le jour où il a découvert que même cette paix qu'il aime cache le péché. Alors il se retire dans la montagne pour qu'il soit loin du monde corrompu et plus près de Dieu. A travers son âme pure Dieu fait des miracles. Il y a d'abord la voix mystérieuse qui indique le chemin à Izard, puis la guérison des yeux de Marcella.

Mais il y a une certaine ambiguïté à rendre la vue à Marcella. Aveugle, elle vivait un peu dans l'ignorance, mais maintenant qu'elle voit elle perd cette paix que l'ignorance lui procurait. Malgré elle, par ce miracle elle est forcée de voir toutes les horreurs et tout le mal qui détruit son village.

Cette force mystérieuse qui corrompt toute bonne action paraît réduire à néant le travail de Dieu à travers Coblas, le Père Hildefonce et Izard. Par là Masson semble opter lui-même pour la théologie de prédestination: rien ne peut sauver ce qui est damné de toute éternité, et seuls ceux qu'Il a élus bénéficieront de sa grâce.

Alors que Coblas a choisi le détachement et le renoncement pour mieux se consacrer à sa vocation, Melchi, le "sadoo", c'est-à-dire le sage, du Chemin de pierre ponce choisit de vivre parmi les hommes pour s'occuper des âmes. Le caractère diabolique de Mallar est pour lui évident, mais il y reste quand même et s'efforce de sauver la communauté qui y travaille. Il trouve son refuge dans le royaume intérieur, dans son monde quasi mystique fait d'hindouisme et de christianisme. Il médite souvent sur des passages des Evangiles et sent Dieu aussi dans les puissances de l'univers en méditant souvent loin des hommes. Il s'est rendu compte que pour ressentir les joies divines il faut savoir souffrir. La Lumière divine lui a fait comprendre que les biens spirituels n'ont pas le caractère instable et éphémère des biens matériels.

Il se consacre à ce Dieu "que personne ne voit dans Mallar" (114). Pour lui, ce Dieu existe même dans le feu de "l'enfer". Il se manifeste dans la puissance de la lumière, des eaux - enfin dans la nature entière. Melchi le sent par la transformation qui s'opère en lui lorsqu'il est

assis sous le grand tamarinier vert baigné dans la lumière crue du soleil et qu'il contemple l'étendue des champs vibrant sous l'ardeur solaire.

La vue des champs me transforme, m'exalte, [dit-il à Ashley.]

> Le jour qui va s'éteindre [...] a un
> double effet sur l'homme qui a reçu
> Dieu en lui: il multiplie les images
> et précise les détails! (115)

Si ce spectacle le transporte, c'est parce qu'il représente l'antithèse des enfers, et le symbole du Paradis auquel les justes accèdent après la mort.

Il est parvenu à "assumer le drame de Mallar" et à se "consumer volontairement". Ce Mallar qui est un enfer pour les autres, il le trouve "divin": il "s'était sauvé en faisant de sa prison un volontaire purgatoire. Il avait trouvé la douceur dans le feu qui brûle" (42). Ce feu, en purifiant ainsi Mallar le transfigure. Il se trouve devant ce qu'il y a de plus pur - Dieu. Pour lui tout ce qui fait souffrir doit être non seulement accepté mais aimé: "La pierre qui me blesse le pied, je dois la baiser avec tendresse" (116), est la première pensée qu'il envoie à Ashley.

Comme Coblas et Izard, il est pénétré par cette énergie transcendante qui permet de sonder l'âme des autres. C'est ainsi qu'il voit tout de suite "un élu" en Ashley. Sa première rencontre avec le jeune homme confirme son impression. Il le perçoit comme "un ange égaré et terrassé (114). C'est un jeune homme qui souffre, qui a besoin de conseils, d'encouragement et de discipline pense-t-il. Il tente d'expliquer à Ashley que la fièvre qui le brûle est bienfaisante pour la purification de son âme et en même temps il veut lui parler de Dieu. Mais il

se rend compte que "le nom de Dieu est la vérité la plus difficile à prononcer" (114). Il voit la main de Dieu même dans la "démence" et le "délire" d'Ashley. Toutes ces expiations lui indiquent qu'Ashley sera sauvé. Il reconnaît que les difficultés du jeune homme sont d'origine matérielle aussi bien que spirituelle, et si Ashley n'arrive pas à le comprendre, c'est que le matériel domine encore en lui pour le moment: "la pauvreté, ce n'était pas seulement la misère de l'âme, mais aussi l'estomac vide, la solitude physique, l'absence de l'amour" (233). La seule façon de l'aider, pense Melchi, c'est de sauver d'abord son corps, puis la tâche sera moins difficile pour l'âme. A cet effet il va voir l'Administrateur mais échoue dans sa tentative. Cet échec représente aussi, en partie, son échec pour sauver l'âme d'Ashley. En fait celui-ci s'est engagé sur un autre chemin, l'apprentissage de l'amour, ce qui nous conduit à examiner un autre aspect essentiel de l'oeuvre de Masson.

f. Une métaphysique de l'amour.

Un autre aspect de l'oeuvre de Masson c'est l'amour. Très secondaire et de nature presque toujours élémentaire et même bestiale dans Un Temps pour mourir, l'amour devient un objet d'étude privilégiée à travers les deux autres romans. Comme il prend un caractère de recherche de l'absolu dans Le Chemin de pierre ponce, il paraît légitime de parler à son sujet d'une métaphysique de l'amour, d'autant que les termes le plus souvent employés pour le désigner, notamment par Melchi, relèvent de la mystique: être un "élu", atteindre à la "pureté". Sans renoncer

entièrement à des valeurs transcendantes, mais en leur assignant d'autres moyens qui d'ailleurs s'esquissent au cours du deuxième roman, Le Temps juste analyse l'amour sur un plan résolument humain et en propose une théorie. Là aussi il y a donc dans la pensée de Masson une évolution et c'est elle qu'il convient maintenant d'étudier.

L'amour dans Le Chemin de pierre ponce prend la forme d'une quête. Si l'on suit le mouvement de libération et de correction qui est au coeur de cet amour humain, on constate qu'il tend à se sublimer, à se dédoubler et à laisser apercevoir en lui un amour qui n'est plus humain mais absolu. Ainsi du point de vue de l'amour, la situation d'Ashley signifie qu'il ne peut atteindre cet absolu d'un seul coup ni en lui ni dans les autres: Doreen, Valee, Anic et Isabelle seront pour lui des étapes sur une route infinie. Ainsi l'amour prend une dimension métaphysique.

1. Epreuves et purification d'Ashley: sa quête.

Les aspirations d'Ashley à une perfection liée à l'idée d'un absolu à trouver par l'amour prennent leur origine dans certains traits de son caractère et son enfance. Timide, craintif, extrêmement impressionnable, fils unique élevé par une mère affectueuse mais malheureuse, il éprouve très tôt le besoin d'une tendresse qui adoucisse son isolement et son anxiété naturelle. Lors d'un séjour chez son oncle il rencontre une fillette aux yeux verts, Doreen, qui a son âge. Ils s'aiment en enfants, mais lui s'éprend d'elle éperduement, rêve d'elle et, lorsqu'ils se séparent, en garde un souvenir qui continue de le hanter. Plus tard, le jour de ses dix-neuf ans, il l'aperçoit dans la rue, elle le reconnaît mais, après une hésitation, elle s'enfuit. La cruelle déception qu'il

ressent, au lieu de lui prouver que c'était donc une illusion qu'il fallait dissiper, renforce encore l'obsession qu'il a de l'image de Doreen et la transforme en véritable fixation.

Quand la nécessité de gagner sa vie le mène à Mallar, trois femmes, Valee, Anic et Isabelle, l'aimeront presque simultanément et de façon très diverse. Les péripéties de ces aventures, où fatalement viendra le hanter la recherche d'une autre Doreen, seront autant d'épreuves dont les influences s'entremêlent et lui permettent d'aspirer à nouveau à la perfection et d'atteindre, sinon cette "pureté" dans une purification causée par la souffrance, du moins le chemin qui, peut-être, l'y conduira. Bien que ces trois amours se chevauchent et se complètent, il vaut mieux par souci de clarté les exposer séparément.

C'est par la jeune Indienne, Valee, qu'il découvre l'amour physique et la tendresse charnelle. Elle le suit un jour dans la forêt; il ne peut résister à sa beauté, à sa jeunesse, à sa charmante fragilité aussi. Il est tout ému et cette émotivité se fait voir clairement par le ton général de violence et de passion, car il ne peut pas entièrement contenir le feu qui est en lui, dans la scène d'amour entre lui et Valee. Cette rencontre révèle aussi son impatience devant l'obstacle et la contradiction. Ses gestes sont impulsifs, il devient nerveux. Il se fait brutal et se dit, en saisissant la jeune femme, qu'il veut "prouver à Melchi qu'il n'[est] pas un élu" (120). A l'engloutissement absolu dans la satisfaction des sens ("Ah! saisir, envelopper, serrer, pénétrer et oublier! [...] Un fleuve de plomb devait se déverser de sa tête à ses hanches. Ah! être transpercée, suivre en elle la trajectoire de la flamme!) succède l'exaltation, la certitude d'avoir atteint l'apaise-

ment: "Ils se rhabillèrent, le corps sensible, l'âme calmée. Valee ne mesurait plus son bonheur et Ashley se persuadait d'avoir vaincu Mallar" (121). Mais déjà à ce moment, Ashley doit se persuader d'avoir vaincu Mallar - symbole du mal pour lui - et bien vite il renonce à cette illusion; quand, au crépuscule, alors qu'ils rentraient, Valee lui demande s'il est content, c'est d'un grognement qu'il lui répond: "Je suis un élu. [...] Tu ne sais pas ce que c'est" (121). Il se rend donc compte que la seule harmonie des corps ne le satisfera jamais. Alors, c'est le dégoût de lui-même et la honte de son geste qui l'assaillent, et la voix de Melchi, qu'il avait voulu étouffer en lui quelques heures plus tôt, résonne plus nettement qu'auparavant dans son esprit déjà ravagé par la déception, le désespoir naissant. Il sera, la nuit même, tellement troublé par son acte "impur" (Valee est mariée; mais c'est surtout le fait que cette première union trouve son origine dans la fascination sexuelle plutôt que dans l'amour dont il a toujours rêvé qui le dégoûte de lui-même) qu'il aura une crise de nerfs. Pris de remords et de désespoir, il se rue chez Melchi, délirant, il se punit; il s'ouvre le bras, d'une pierre tranchante. Il veut se débarrasser de son sang souillé par une action qui maintenant l'écoeure. (C'est comme saint Jérome se déchirant la peau avec une pierre.) Ce besoin de souffrir montre aussi son besoin de tendresse, d'un autre être - cette présence insaisissable qu'il veut atteindre à tout prix.

Ses sentiments pour Valee restent et resteront toujours de l'amour, du moins une certaine sorte d'amour, mais il sait maintenant qu'elle l'a blessé plus fort encore au lieu de le guérir. Alors qu'il est au bord de la crise de nerfs, le soir du jour où il l'a possédée, il se refuse

à dire à son frère,Mercure,le moindre mal d'elle; au sortir de son évanouissement chez Melchi la même nuit, dans un demi délire, il l'appelle. A Melchi qui lui demande: "elle s'est donnée à vous?" il répond, de nouveau attendri: "Oui. (La voix d'Ashley n'était plus qu'un filet d'eau lointain.) Là-bas, dans la forêt... Elle m'aime... elle est très gentille..."(123). Beaucoup plus tard, alors qu'il quittait Mallar, il ne voudra garder aucune rancoeur à Valee. Il ne saura comment l'exprimer, mais restera reconnaissant à Valee: "Isabelle l'avait déchiré, Anic l'avait troublé, seule Valee l'avait comblé. Il n'y a pas de mot pour ce qui comble" (317). Comblé, oui, il l'avait été en un certain sens par la tendresse et la douceur de la jeune Indienne, mais ce qu'elle lui aura surtout apporté c'est une conscience plus aiguë d'une inextinguible soif d'autre chose, c'est-à-dire de plus de "pureté". C'est Anic qui va le sortir de cette impasse infernale, et le soumettre du même coup à une plus haute épreuve.

Les sentiments qu'Ashley éprouve pour elle proviennent encore de cette force incompréhensible qui l'a déjà poussé vers Valee. Anic l'aime vraiment. Un soir où le magasinier les a invités à souper, elle n'a d'yeux que pour lui: il la fascine. Ils s'aiment, et le savent. Ashley le sait depuis qu'il l'a vue. Il sent confusément qu'elle va l'attirer plus haut que Valee. Alors qu'il veut d'abord n'aimer que la jeune Indienne qui lui a révélé l'amour, il ne peut s'empêcher d'avoir pour Anic des sentiments mélangés d'admiration éperdue et d'effroi devant l'inconnu: "Il appela Anic: 'Non, c'est toi que j'aimerai, cela me fortifiera.' Mais aussitôt: 'Tu es trop belle, tu es un don de la Matière, tu ne me donneras que le pain de l'homme, pas le pain de vie'"(110). Elle repré-

sentera pour lui la pureté, la perfection, mais lui fera peur à cause de cela surtout, et pas seulement parce qu'il sent qu'elle est l'envoyée d'un "monstre" - le magasinier. Par moments, il n'ose s'approcher d'elle tellement sa "pureté" le trouble: "à ses yeux, rien ne devait même affleurer cette pureté admirable en prière devant lui" (252). Il lui refuse le baiser qu'elle lui demande. Il sait qu'il ne peut lui donner ce baiser parce que son amour à lui n'a plus - ou pas encore retrouvé - la "pureté" du sien: "vous m'aimez comme jamais personne n'a aimé sur la terre" (252). C'est Anic en réalité qui lui fera, en une terrible nuit de confidences, prendre conscience que quelque chose l'empêche d'aimer une femme sans vouloir tout un idéal en même temps - qu'Isabelle, en ce moment représente pour lui. Il continue:

> Vous êtes ce que l'homme cherche avec le plus d'ardeur sans jamais le trouver: la douceur! Et moi, j'aime une autre femme, Anic! Ne m'en veuillez pas pour cet aveu, je vous le devais, je vous le dois! Je vais bien, je sais - sans l'ombre d'un doute! - que vous êtes incomparable, au-dessus de tout; c'est vous que j'aurais dû aimer... je vous aime! Je vous aime! Mais c'est Isabelle qui m'attire et me retient... (253)

La fille de l'Administrateur de Mallar, Isabelle, représente en quelque sorte cet absolu que cherche Ashley, et qui l'empêche d'être heureux avec Anic. Sa passion pour elle semble difficile à justifier, car elle a d'abord voulu, en accord avec son père, humilier sa pauvreté, le détruire. Pourtant ce qu'elle a commencé comme un jeu cruel, elle le continuera comme de l'amour vrai; elle se prendra à son propre piège. Et Ashley, dans sa passion pour elle, l'identifiera à la petite Doreen dont son enfance et son adolescence ont rêvé: "Il la prit par la taille: - Tu as seize ans! Elle protesta faiblement: - Dix-huit... - Seize!

Il l'appelait d'un autre nom: Doreen, et, elle, éperdue, sans rien comprendre, l'acceptait. Ils se mordaient les lèvres, la respiration coupée" (198). Il souffre, pourtant, de cet amour irréfléchi, car il se rend compte que l'amour qu'Anic a pour lui est plus noble que celui qu'éprouve Isabelle; mais il ne peut se défaire d'assimiler celle-ci à Doreen: "Il fut sur le point de s'écrier: 'Mon Dieu, délivrez-moi d'Isabelle!' Mais le souvenir de Doreen, la petite fille perdue de son enfance, fit irruption en lui" (242). Et comme Doreen représente pour lui la perfection à laquelle il aspire, il sent qu'il se détruirait s'il renonçait à Isabelle, en qui il la voit, même contre gré (255). Puis survient le doute; il découvre qu'Isabelle n'est pas "cette même Isabelle de seize ans aperçu dans le délire, Doreen ressuscitée" (263). A ce moment, "le royaume [est] divisé contre lui-même" dans le coeur d'Ashley, ainsi que le note l'auteur (titre du chapitre 13); il est torturé parce qu'il veut voir Doreen en Isabelle, et n'y arrive plus: elle n'atteint pas son idéal, elle ne peut plus le symboliser. Un soir, il veut "en finir" avec cette déchirure: il se précipite chez Isabelle, et veut la souiller, la profaner pour qu'elle cesse à tout jamais de l'attirer en dehors de lui-même, de relancer ce rêve qui le maintient toujours tendu au point de se déchirer: "Il la renversait sur le lit, couvrait son corps du sien, ricanait: - Je vais te violer! Tu auras un enfant de moi! Ton sale père sera forcé de le reconnaître! Il jouera au grand-père! Et toi..." (294). C'est encore Doreen qui l'arrêtera; elle lui apparaîtra, pour la dernière fois, dans les yeux suppliants d'Isabelle. Mais cette fois, comme Isabelle refuse de le préférer à son père, il comprend qu'elle ne sera pas sa "femme possible"; en fait c'est sa lâcheté qui lui

ouvre les yeux, pour de bon cette fois: "comme tu es pure, Isabelle, aussi pure que lâche!..." (297) Puis, en la consolant, il la quitte - et fuit Mallar. Ainsi ces trois femmes qui l'ont tourmenté, qui par leur amour n'ont fait qu'aviver sa soif d'amour absolu. Par ce triple échec, il se mettra a comprendre mieux ce qu'il cherche. Mais son idéal restera confus, voire contradictoire. Et Masson ne nous dit pas s'il reviendra à Mallar (ce qu'il dit à Anic en partant [300]) - ou s'il préférera rester fidèle à l'amour parfait que Doreen symbolise pour lui ou épouser une autre fille qui ressemblerait à Doreen.

Ce qu'il a appris, en découvrant qu'il ne pourrait jamais être véritablement heureux avec les trois femmes qu'il a aimées, c'est que ce qu'il cherchait c'était l'absolue pureté de l'enfance, totalement incorruptible et donc éternelle - donc en cela comparable à l'anéantissement dans la mort. Il recherche cet idéal (Doreen), par opposition aux êtres d'esprit et de chair qui le sollicitent, mais ne le comblent jamais pour longtemps. Son rêve recouvre les traits inaccessibles d'un souvenir d'enfance d'autant plus violent qu'il est flou et presque entièrement désincarné. "Dans la solitude de Mallar, j'ai désiré deux choses: la mort ou une jeune fille de seize ans qui fût éternelle[...] Quand j'ai rencontré Isabelle, j'ai cru retrouver Doreen." (254) Anic, à qui il confie ces secrets, y voit surtout une inguérissable nostalgie de son enfance. Mais il s'en défend:

> - Pas mon enfance seulement! [...] Doreen retrouvée,... c'est une espèce d'éternité sur la terre, le souvenir qui devient le présent... disons une porte ouverte par où nous échappons au temps! L'amour, c'est tout cela pour moi. Dieu, si vous voulez -

> ou la mort, c'est la même chose, ...
> la même certitude de joie. (254)

Ces mots font comprendre toute la signification ultime de cette quête d'un absolu qui dépasse de loin toutes ces contingences.

2. Le Mal incarné dans le Temps.

En réalité Ashley sait depuis longtemps que son rêve est impossible: dans son délire il était plus lucide... quoique non moins contradictoire,

> Mon rêve ... avoir une jeune fille de seize ans à aimer ... vierge, éternelle ... pas une femme, parce que si je la prenais, je serais comme Dieu, j'aurais introduit le temps, la mort, dans mon amour ... La mort elle pourrit ... le temps, il efface... (182)

Cette métaphysique de l'amour n'est donc pas parfaitement cohérente; et à vrai dire Ashley semble manquer de maturité. Pour Melchi comme pour Masson semble-t-il, "Dieu avait touché Ashley", car "seul un élu pouvait désirer cette pureté" (182). Dans ce roman, l'auteur abandonne son héros sur son "chemin de Damas"; c'est dans Le Temps juste qu'il va tirer sa pensée au clair, et proposera une véritable théorie de l'amour.

Si certains reproches pouvaient être adressés à Masson en ce qui concerne la crédibilité des personnages (Anic, par moments, semble angélique, et ses sentiments forcés, voire arbitraires; Isabelle manque de relief - et son éclat contre son père après le départ d'Ashley peut paraître étonnant) on ne peut au contraire qu'admirer la vigueur et la discrétion avec lesquelles l'auteur nous présente le thème de la fidélité. Pour Ashley, celle-ci est symbolisée, encore obscurément et d'une manière peut-être puérile, par l'obsession de Doreen. Mais chez Anic, sans aucun doute la personnalité la plus forte et peut-être la plus attachante du Chemin, la fidélité inébranlable dont elle témoigne envers Ashley

alors qu'elle sait qu'il lui préfère bizarrement Isabelle, s'exprime souvent avec beaucoup de délicatesse. Ainsi, alors qu'ils savent tous deux qu'ils ne se verront plus, et qu'elle a pris la décision de lui rester malgré tout fidèle, elle ne veut pas le faire souffrir par le baiser d'adieu. Au contraire elle a cette intuition héroïque qu'il faut donner à Ashley l'illusion qu'elle croit à son retour: ainsi il la quittera sans remords. "Sur le seuil de la porte, Ashley se retourna: - Viens'... Viens!... je veux t'embrasser... C'est toi qui m'aimes! [...] Elle leva le bras dans un geste amical: - Une autre fois... quand tu reviendras..." (300) C'est dans ce sens de fidélité que Masson développera sa pensée et résoudra ce dilemne posé dans Le Chemin entre l'amour et le temps; la fidélité rendra l'amour plus fort que le temps; celui-ci sera donc juste.

g. Une théorie de l'amour.

1. Moyen d'abolir le Temps: échec de Raymond.

Dans Le Temps juste Raymond apprend par sa femme, Olga, que son troisième fils, José qui n'a que douze ans, est amoureux d'une condisciple. "Dans un éclair [écrit Raymond], j'ai vu José, le jeune dieu que j'ai créé, prenant ma place dans le monde; et moi, le vieux père,... chauve,... le souffle court."(Le Temps, 25) Il se rend compte non seulement qu'il n'a plus la jeunesse, mais que l'amour de son fils cadet est d'une qualité qu'il n'a jamais connue, qu'il a seulement imaginée toute sa vie: "Je pressens trop clairement que José est ce que j'aurais voulu être" (26). Sa rêverie se condense aujourd'hui en une vision érotique

puissante, qu'il redessine à longueur de journée dans sa retraite forestière de La Camphrée où il médite sur son vieillissement; il veut lutter contre le Temps:

> Je voulais vaincre le Temps. Je me tâtais les muscles. J'appelais le Temps l'Infâme. Je le haïssais! [...] Je savais que l'Infâme était sur mes talons. L'amour ne pouvait donc être pour moi, en ces heures de solitude, que la réinvention du monde. (27)

Cette confrontation d'un échec épouvantable l'amène à vouloir retrouver sa jeunesse, en abolissant le temps, en aimant une femme d'un amour extraordinaire, entièrement soumis à son caprice "créateur". Un premier échec ne fait que le convaincre de la noblesse de son entreprise. Une conversation romantique sur une plage au soleil couchant le convainc facilement qu'il a trouvé en Clara la pâte humaine dans laquelle il va pouvoir modeler son amour parfait, hors du temps. Grisé cette fois par son succès, il s'exalte et croit toucher la réussite, la fusion du Temps et de l'éternité, de la réalité et de sa volonté: "Clara m'apparaissait en même temps comme un symbole et une réalité. Absente et présente" (38). Après un mois d'"épreuves" il la retrouve tout d'un coup, qui s'offre à lui, nue, resplendissante, à l'entrée de sa petite maison. Fasciné il l'identifie à sa rêverie de La Camphrée: "Le nu contemplé à la Camphrée m'apparaît alors comme en filigrane. [...] J'en vois le marbre fin, vivant de la sève des veines" (44). C'est l'extase, mais elle ne dure pas: l'instant d'après il note déjà dans son journal: "... en un bref moment, j'avais vu... l'effrondement de l'immuable statue que j'avais placée hors des atteintes de l'Infâme" (45). Et déjà - alors même qu'il n'a pas encore consommé sa jeunesse retrouvée, recréée par sa

volonté - il entrevoit que l'échec et la mort sont irrémédiables: "Jétais trop obsédé par l'idée du Temps qui détruit tout pour ne pas voir, en Clara et sa forme mouvante près de moi, les esquisses de la mort" (45). Mais à ce moment le désir est redevenu plus fort que la lucidité: "Je lui proposai alors d'oublier le passé, d'ignorer l'avenir et de nous consumer dans l'intensité du moment. Nos corps nus pleins d'apaisement et d'excitation tour à tour donnaient une étrange réalité à nos paroles" (46). Pendant deux ans il tentera de croire à ce qu'il sait n'être qu'une illusion, et cherchera à se justifier en des termes de plus en plus précis, de plus en plus didactiques ... parce qu'il perçoit de plus en plus cruellement qu'il vieillit. Mais du côté positif on constate que cet amour contient des implications mystiques et créatrices: "Clara! Ce nom est ma rédemption. Je le dis et j'entends: 'Dieu... tu es Dieu...' Et je me hâte de l'être. Je sais que mon jeune amour, c'est de l'art: la puissante imagination créatrice qui soutient le monde" (96).

Parfois la conscience de l'illusion, et de la mort qui revient après chaque victoire sur le Temps, le terrorisent; il réagit en brusquant le cycle illusion - lucidité, et en tentant d'y enfermer Clara. A son étonnement (car déjà il se sait vaincu) celle-ci y consent parfois, par amour pour lui. Et l'illusion remonte à la surface, de plus en plus ténue chaque fois:

> Je ne veux pas qu'elle [Clara] aussi pourrisse. Je balbutie. Elle se rebiffe. [...] Je l'enferme brusquement dans mon étreinte et la déshabille. [...] Bientôt, tout nue... Clara sombre avec joie dans ce pays sans limite où aucune explication n'est nécessaire. [...] - Voilà l'intensité que seul l'amour procure. [...] Nous venons d'avoir vous et moi, le même âge. Quand rapetisse

> ainsi le Temps, c'est qu'on lui échappe. [...]
> Aujourd'hui, Clara et moi sommes sortis du
> Temps. (100-101)

Mais la déchéance s'accélère. Bientôt, même la volupté ne lui procure plus cette extase, cette illusion de l'éternité. Au contraire, ses réactions humaines se mettent à lui rappeler Olga. Des incidents précipitent encore sa chute: surtout la mort de Thelma, l'amie de José. Il y voit d'abord combien sa propre vie est vulnérable; combien l'amour, même le plus pur, ne peut rien changer aux décrets immuables de l'"Infâme". Mais il perçoit surtout, dans la qualité de la réaction de José à cette mort (il décide de rester fidèle à Thelma malgré sa disparition) comme un lancinant reproche à l'encontre de sa propre attitude, en train de détruire deux vies et aussi la sienne propre; en face de José il note: "je me sentais rapetisser" (166). Avec une pleine lucidité, cette fois, il mesure l'immensité de l'échec de son entreprise, combien il a fait de mal, et combien il s'est rapproché de la mort.

> Les paroles de l'adolescent [José], elles,
> m'aveuglaient de clarté: "Tu es en train de
> tuer maman et tu tues ta maîtresse! [...]
> Ma découverte de Clara, nos passions savantes
> n'avaient servi qu'à me pousser plus profondément dans la mort. (167-168)

Cet effrayant échec de Raymond, qu'il découvre en lisant son journal, révèle à José un premier aspect du Temps <u>juste</u> car le Temps est ici <u>justicier</u>. Raymond a cherché la jouvence à travers une expérience amoureuse basée non sur la profondeur sincère mais sur l'intensité, voire la multiplicité. Il s'est fabriqué cette illusion que la jeunesse de Suzette ou de Clara peut lui rendre la jeunesse par l'accord parfait des corps dans l'amour. Mais le Temps juste montrera que la dispersion des efforts sur ce qui est périssable ne peut, en réalité, qu'accélérer la dégénéres-

cence. Ici le Temps ravage tout et à la fin de la liaison de Raymond avec Clara le Temps justicier l'abandonne sénile au seuil de la mort.

L'amour serait-il toujours la victime du Temps? C'est par la bouche de Raymond que Masson présente sa nouvelle réponse: non, l'amour est bien éternel, mais on ne peut pas l'atteindre si on le situe dans ce qui est périssable, comme l'union des corps: "partout, toujours, l'amour est son propre destructeur. [...] Mais ne meurt jamais. Il est condamné à être éternel lui, pas moi" (118), se dit Raymond.

2. Valeur de la fidélité.

La valeur importante que Masson attribue à la fidélité en amour se voit dans le couple Ashley-Doreen. Si Ashley ne peut trouver aucun bonheur "impur" avec Valee, Anic ou Isabelle, c'est par fidélité à Doreen. Pourtant il y a aussi l'attitude d'Anic, telle que nous l'avons déjà étudiée, et que nous croyons essentiellement faite de noblesse qui est particulièrement humaine parce qu'elle reste encore ambiguë. Il est possible qu'Ashley lui apparaisse le seul être humain avec qui elle puisse avoir une relation d'égal à égal. Surtout elle sait qu'elle a acquis la confiance d'Ashley, et peut s'imaginer qu'avec la maturité celui-ci pourrait lui revenir. Son attitude heroïque est entourée d'un doute quant à ses motifs ultimes; peut-être l'espoir humain y tient-il encore une place. Au terme d'une évolution également très douloureuse, l'attitude d'Olga, telle que Masson nous la fait connaître par son Journal intime dans Le Temps juste, apparaît, elle, parfaitement limpide.

Dans la fidélité chez Olga, la femme de Raymond, nous observons par contre une valeur rédemptrice: elle crée, approfondit l'amour et le rend éternel. Ce qu'il y a d'admirable chez elle, c'est qu'elle aime son

mari avec une fidélité calme et raisonnable, amour que le temps confirme et purifie, amour supérieur aux emportements capricieux de Raymond qui promettent l'éternité et sombre dans l'instant. Pour elle, la fidélité conjugale c'est la fidélité assez conventionnelle d'une personne liée à une autre par une promesse devant Dieu. C'est le devoir envers son mari et ses enfants. Son honnêteté d'épouse et parfois sa brutalité de mère est la conséquence de sa fidélité.

Raymond, par son infidélité, a fragmenté l'unité de sa femme; il a introduit, dans leurs relations, cet effroyable monstre qu'il voit partout: le Temps. Il l'a divisée: "Une Olga de ce Temps-là, une autre de ce Temps-ci" (202). Malgré cela elle lui reste fidèle. Elle interroge ce passé que Raymond a introduit comme tel dans sa vie. En revivant de tout son être cet amour premier, elle découvre qu'il renforce sa fidélité et lui donne le courage de souffrir avec résignation. Elle écrit dans son Journal: "L'amour m'avait donné de toi, non une image, mais une réalité qui avait commencé précisément dans ce Temps dont tu parles. Cette réalité ... était concrète, elle existait dans l'espace" (196). Ainsi, loin de devoir se développer dans l'illusion comme le faux amour de Raymond, le vrai amour fidèle prend racine dans la réalité, et rapproche ceux qui l'éprouvent de leur objet véritable. Olga a pu supporter, grâce à sa fidélité, l'épreuve jusqu'au bout et ainsi garder son amour pur et à l'abri du Temps. La leçon ne sera pas perdue pour son fils.

3. Expérience de José.

Olga, mère de José, a bâti hors d'atteinte du temps: elle a fait de son amour un engagement de fidélité à l'objet aimé quelles que soient et deviennent ses apparences, quelles que soient les circonstances - même la

déchéance et la mort. Elle n'est pas destinée à mourir dans la terreur comme son mari; sa fin témoignera au contraire de la sérénité que lui procure la certitude d'avoir placé son amour au delà de la mort. Ainsi elle ne redoute plus le Temps, elle l'a vaincu:

> Ce qu'il [le médecin] appelle le calme serait-il le Temps marquant le pas,...? Peut-être. Rester antérieur à tous les événements, ce serait la paix que je cherchais alors que je m'épuisais à rattraper les additions de la tenthrède. La mort pourrait se présenter. Je suis plus de son Temps que du mien. (224)

Le Temps réservait aussi à Olga une autre victoire, qu'elle présentait peut-être: en ramenant José à Lez-Anours et en lui faisant découvrir son Journal (qu'elle termine sur les mots ci-dessus), il lui rendra justice. Car José, terminant sa lecture, murmurera: "elle a été la meilleure, la plus noble, la plus grande" (225). Il va s'asseoir sous les frondaisons du parc pour "se rappeler sans trop s'émouvoir" son enfance à la maison familiale; c'est alors qu'il imaginera cette scène émouvante de retrouvailles par delà la mort telle que lui suggère son dernier souvenir de sa mère, morte "le visage tourné vers la fenêtre, les yeux ouverts [;] elle paraissait surveiller l'apparition de quelqu'un" (227): "Raymond pourra maintenant raconter sa peine à celle qui l'a enfin rejoint. Ayant tout pardonné, Olga lui aura dit de sa voix résignée: 'Tu vois, je ne t'ai pas fait attendre longtemps'" (227-228). Poursuivant sa rêverie, José les voit réunis dans l'éternité, où les a hissés la fidélité de sa mère.

José est donc rentré à Lez-Anours, et c'est là que Betty, la vieille servante, lui a fait trouver les Journaux intimes de ses parents. C'est à travers eux en partie qu'il va revivre la terrible épreuve de sa jeunesse. Enfant encore, comme nous l'avons déjà constaté, il a aimé sa condis-

ciple Thelma Morley, une chétive fillette de famille pauvre qui l'aimait de la même manière parfaite, comme seuls les enfants (ou Adam et Eve avant la chute, comme l'avait vu Raymond) peuvent aimer. Une intervention répressive et maladroite d'Olga auprès des parents de Thelma, pour que cesse ce qui lui apparaît comme une amourette sans avenir (différence sociale, etc.) laisse supposer au père de la jeune fille qu'elle a une liaison avec son camarade. M. Morley entre dans une colère si violente que Thelma meurt dans la nuit. A seize ans, José prend la résolution de ne plus vivre que par elle et pour elle. Entre ce moment, proche de la mort de son père, et sa majorité légale, s'étend dans la vie de José "une zone déserte" (227). Puis il rassemble ce qui lui est cher - tout ce qui lui rappelle Thelma - et "quitte la maison hantée par l'égoïsme et la haine" (228). En laissant derrière lui Lez-Anours et son passé, il songe à: "S'arrêter ici [...] et mourir, pourquoi pas? Mais un étrange sentiment le pousse: vivre encore pour comprendre le passé" (228).

Il a le pressentiment qu'ayant mis son trésor à l'abri du Temps, celui-ci le lui restituera intact, mais cette fois compréhensible et éternel. Il se retire, seul, à Beau Vallon, "afin que, toujours libérée des formes et des gestes anciens, Thelma vécut dans sa pensée, plus réelle encore après chaque année" (234). Il vivra en ermite, presque toujours seul, une trentaine d'années, constatant que "Thelma," la petite Thelma de seize ans, est restée vivante pour l'homme qui approche de la cinquantaine" (236). C'est au terme de cette période, dont il pressent l'achèvement, que le Temps se remet en marche, et amorce la courbe sur lui-même que prévoyait José. Il retrouve Nemours, le frère de Thelma: il s'est marié, et a une fille, Paula. Celle-ci est "l'image parfaite de Thelma

telle qu'elle aurait été à l'âge de dix-neuf ans" (241). A sa vue José est pétrifié. Il "résiste de toute sa force à cette certitude qui s'empare de lui", que "tout" s'est "accompli" puisque Thelma est là, vivante, et l'aime (242-244). C'est alors que se pose pour lui le "dilemne": "Thelma ou Paula?" (244-245).

L'identification de la tante tellement aimée avec sa nièce est inévitable pour le coeur; mais José reste lucide: "la ressemblance Paula-Thelma a créé en moi un état d'esprit. C'est lui, cet état d'esprit, que je ne peux pas nier, qui transforme Paula en Thelma" (245). Il sait maintenant qu'il a cinquante ans et qu'il ne peut espérer qu'une jeune fille de dix-neuf ans l'aime. Mais le souhaite-t-il? Il se rend compte maintenant, que c'est l'inverse de la transformation précédente qui commence à se produire dans son esprit: c'est Paula qui apparaît maintenant lorsqu'il tente d'évoquer Thelma. Il ressent cela comme une trahison envers Thelma.

Lorsqu'il évite Paula il est "tour à tour torturé à l'idée qu'il s'éloigne d'elle et heureux de rester fidèle au passé" (251). Mais Paula, qui l'aime, brusque la remontée du Temps vers sa source: elle exige de rester seule avec José quelques jours. Sitôt qu'ils sont entre eux, elle l'enlace et lui murmure: "je vous promets que je saurai être Thelma" (253). Or José:

> a bien reconnu Thelma en Paula. Mais... la passion des corps et des âmes seraient-ils définitifs? Oui, mais à la condition que jamais Paula ne trahisse Thelma! Qu'un geste, qu'un mot de Paula,... la fasse tout à coup différente de Thelma, et ce sera l'effrondement, l'homme devant l'abîme de sa propre erreur (255).

José se rend compte qu'il risque de s'engager sur le chemin désastreux où

son père s'est fourvoyé: il ne faut pas vouloir jouer au plus fin avec le Temps, nourrir l'illusion qu'on peut le battre sur son propre terrain; c'est pourquoi, soudain anxieux, il lui lance: "qui êtes-vous pour jouer ainsi avec la mort?" (255). Il est écartelé entre l'amour de Paula et sa fidélité à Thelma; il s'avoue sans ambiguité "je l'aime, je sais bien que je l'aime,... mais..." (56). Il faut en finir très vite, il le sait, car son indécision rend Paula malade.

C'est finalement en écrivant la lettre à Paula que viendra à José comme un éclair la solution à son dilemme. Il choisira la fidélité; et abolira ainsi le Temps. Il écrit quelques mots qui condensent admirablement aussi bien toute son émotion au moment de choisir la mort (il restera immuablement fidèle à un souvenir, vieillira et mourra seul avec lui [269]) que la théorie de l'amour de Masson:

> Le Temps est juste. Il a fait de moi ce que vous saviez déjà ... Il a tout aboli en s'abolissant ... [...] Parce que le Temps n'existe plus, je croirai toujours vous avoir tout dit en parlant à Thelma autrefois. Je suis d'une seule venue ... pardonnez-moi ... (267-268).

L'écoulement du Temps, vécu deux fois sans trahison, à conduit José à prendre la décision "juste". "Thelma morte a tué le Temps" (269).

L'éternelle vierge de seize ans dont rêvait Ashley, José l'a méritée par sa fidélité à Thelma - malgré la formidable tentation que constitue sa nièce, plus âgée qu'elle de trois ans... Cette renonciation de José prend un accent de triomphe. Alors que tout meurt autour de lui et en lui, il se demande si Thelma, à côté de lui, n'est pas en train de lui sourire, "heureuse, les yeux verts illuminés" (267). Le roman s'achève sur cette confidence de José à la vieille servante, qui meurt, elle aussi, contente de l'avoir retrouvé: "Betty, je suis heureux..." (269).

Il est évident que les villages et l'usine d'Un Temps pour mourir et du Chemin de pierre ponce symbolisent le monde - un monde livré à Satan. Cette dimension est indispensable à la compréhension des deux premiers romans de Masson. Le Temps juste diffère d'eux de ce côté; il n'y est réellement plus question que du destin de trois individus. Ce que Masson perd en envergure, dans ce troisième roman où n'est plus débattu la question du Bien et du Mal, ni celle de la prédestination, il le gagne en profondeur. En s'attachant à suivre, avec patience et sympathie, l'itinéraire spirituel de trois membres d'une famille, Masson se révèle peut-être un romancier plus humain et plus attachant qu'à travers ces apocalypses où il semble parfois jouer au prédicateur. Cette évolution de sa pensée s'accompagne, nous le verrons, d'un affinement de sa technique romanesque. L'écriture de Masson se veut le miroir d'une âme.

NOTES

[1] André Masson: Les Chemins de l'eau et du feu.

[2] Ibid.

[3] Blaise Pascal: "Ecrits sur la grâce". Oeuvres Complètes, Paris: Seuil, 1963, p. 312.

[4] Ibid.

[5] Cité par Pol Gaillard dans Le Mal de Blaise Pascal à Boris Vian, Paris: Bordas, 1971, p. 165.

[6] François Mauriac: "Souffrances et bonheur du Chrétien". Oeuvres Complètes. Paris: B. Grasset, 1950, p. 239.

[7] Ibid. p. 240.

[8] Geneviève Grandamy, Auteurs contemporains, Montréal: Editions de l'Iris, 1965, p. 197.

[9] Antoine Fongaro. L'Existence dans les romans de Julien Green, Roma: Signorelli, 1954, p. 23.

[10] Georges Poulet, Le Point de départ, Paris: Plon, 1964, p. 59.

CHAPITRE IV

TECHNIQUE ROMANESQUE

La technique du romancier c'est, d'abord, la distillation des observations qui seront décrites. L'auteur commence par trier, dans ses observations et ses souvenirs, ce qu'il mettra dans son oeuvre - du moins ce qu'il y mettra consciemment. Mais il ne fait pas que distiller ou choisir, il interprète les éléments retenus au terme de cette première opération. On peut pour clarifier la présentation, diviser en deux catégories les facteurs qui influencent l'interprétation des éléments retenus. Il y a d'abord ceux qui s'imposent à l'auteur en fonction de sa vision lorsqu'il écrit, de ce qu'il veut montrer ou dire. Et d'autre part, il y a l'effet (parfois inconscient) de son milieu et surtout de son expérience. C'est sur cette expérience, qui est dans une grande mesure la base même de l'oeuvre, que travaille l'imagination de l'auteur. Masson, comme chacun d'entre nous, est influencé, dans sa manière de voir le monde, par ses goûts et ses aspirations (désirs superficiels et idéaux), ce qui est tout à fait personnel.

Dans ce chapitre nous nous proposons d'élucider les caractéristiques de la technique romanesque d'André Masson, c'est-à-dire le style, le langage, la composition et l'usage du symbole.

a. Le style.

1. La Nature comme personnage:

Chez Masson le style se veut "naturel". Il est l'expression à la fois de sa sensibilité et de son tempérament. Les caractères principaux de son style qui frappent dès l'abord le lecteur sont le don de faire voir et la puissance verbale. Ceci se remarque particulièrement dans ses évocations de la nature, où le style est le plus brillant, le plus chargé d'images. Dans Un Temps pour mourir nous notons ceci dès le commencement:

> Le sol dur et brûlant de Verfeuille, cette herbe têtue, courroucée, pleine de violence sous le vent d'est, le mutisme des pierres, les troncs des pitchpins tordus comme ces rortes que chevauchaient les sorciers du Moyen Age, la flamme rousse du midi sous la dent du Gorol, au sud-est, tout proclamait que Verfeuille n'était pas du ciel! (9-10)

Dur, brûlant, têtue, courroucé, tordus, ces adjectifs qualifient avec force cette terre corrompue par le mal dont l'auteur racontera l'histoire. Le pays de Mallar du Chemin de pierre ponce est d'ailleurs évoqué avec cette même force: landes désolées, roches brûlées (41); le chemin qui y conduit est nu, torride (45); Mallar lui-même est "un domaine vitrifié, perdu dans la contemplation solaire, entrecoupé d'auréoles ... un désert" (46). Mais cette atmosphère lourde est parfois allégée par d'heureuses vagues adoucissantes:

> Quand le soleil se leva sur le plateau, pour compagnon un petit nuage droit et rose, la Varoume bondissait, claire, entre ses berges vertes et noires. On eût dit qu'elle fêtait le jour naissant. Des tourterelles la remontaient en sautillant de pierre en pierre. Jamais le matin

n'avait été aussi limpide. L'air soyeux caressait les visages. (Un Temps, 295)

2. La Nature comme miroir des âmes.

Les décors sont animés par la présence des êtres. Mêlant action et description, Masson tisse un lien entre les êtres et les choses, sorte de dialogue muet. Ces "correspondances" naissent dans l'imagination de chacun des personnages d'une manière différente, selon leur sensibilité et leur tempérament: "La brise plia le champ de cannes sous une caresse glacée. La pluie d'hiver, paresseuse et froide, faite de trouées, glissa de l'est dans les venelles, courbées par le vent irrégulier" (Chemin, 169). Ce temps trouble et de morne violence s'harmonise avec l'état d'âme d'Ashley la nuit où la première fois il a bravé le domaine "divin" pour rencontrer Isabelle. Dans Le Temps juste, toute la nature partage la joie de José et de Thelma lors de leur première escapade: "Amicale, la Macoule les accueille d'un cri de joie..." (35); "A pas feutrés, le soleil les précède..." (86).

3. Les Personnages.

Dans la caractérologie des personnages nous observons une sorte de progression où le physique, suggéré d'abord, devient de plus en plus détaillé. Mais tous les héros sont dotés de cette apparence de chair et de sang et de la mobilité du geste. Il s'organise autour d'eux un monde humain auquel nous pouvons croire. Comme chez bien des romanciers, les personnages de Masson sont souvent représentatifs d'un type social; ils sont chargés d'incarner les traits d'une classe. Ainsi ces trois romans nous présentent des exemples de "types".

Dans Un Temps pour mourir, où sont dépeints les cultivateurs et les

artisans, l'intention fondamentale semble être de faire vivre des êtres collectifs, des types sociaux. Chaque personnage porte le nom de son occupation en plus de son prénom tandis que le signalement physique, à l'exception de celle de Pensalon-les-morts, reste un peu schématique. Les personnages du Chemin de pierre ponce sont plus détaillés. Ici l'auteur donne des traits physiques distinctifs à certains d'entre eux: l'Administrateur: long, maigre, une araignée (46); l'assistant-comptable: la lèvre supérieure épaisse, se relevait vers de véritables naseaux,... les épaules bombaient... le ventre poussait la chemise... (56); le magasinier: deux seins chauds, suant de graisse... énorme, le ventre cachait d'éternelles fermentations... énorme postérieur (57).

Masson note soigneusement aussi le ton de la voix ou le tic de prononciation de certains personnages - le comptable: la voix efféminée; l'assistant-comptable avec sa prononciation "précieuse": "Je vous édéré"; "Ne vous inquiétait pas, mon amy" (56).

Les personnages du Temps juste sont plus individualisés encore. Par exemple Raymond lui-même confie à son Journal intime qu'il a cinquante et un ans et qu'il est "le vieux père, sans autre coeur que la raison, chauve, le muscle fatigué, l'artère dure, le souffle court" (25). Et à propos de la petite Thelma à la "chevelure blonde" nous apprenons qu'elle a:

> ... une bouche menue, un peu triste. Le menton pèse à peine; le nez est droit, presque trop fin; les arcades soucillières sont nettes; le front a une pointe de sueur; les oreilles apparaissent, ou plutôt se devinent sous deux tresses qui, en tombant, esquissent l'arrêt des épaules; la ligne du cou jaillit de la chemisette de crépon à claudine empesée. (52)

4. L'Exotisme.

On retrouve des échos de l'exotisme verbal de B. de St. Pierre chez Masson, mais peu marqué. Dans Un Temps pour mourir le pittoresque ne manque pas: Il s'agit ici d'une prose lumineuse et chaude, pleine de détails botaniques:

> L'araigne grimpait de ses pattes de derrière, la tête relevée, les pinces en bataille ... filant par là en rase-mottes, un pique-boeuf la verrait et la tuerait d'un coup de son bec jaune; sous sa gaine duvetée, il découvrirait l'abdomen gonflé d'humeurs ... Un crapaud bondit, d'un coup de langue goba un petit papillon, puis se mit à jouer du hautbois, le regard fixe... l'air chaud du soir,... était presque sans odeurs... (122-125)

Ces descriptions, d'ailleurs ne sont jamais gratuites; elles démentent, préparent ou accompagnent l'épisode en cours.

L'exotisme devient presque inexistant dans Le Chemin de pierre ponce. Il fait place aux môles et récifs qui prennent un air austère et lointain; la "nature" se fait rare, n'apparaît que très fugitivement: "Le sol descendrait d'abord dans un gouffre de verdure au fond duquel, soudain, apparaîtrait La Vavangue, une rivière nerveuse sous son pont de moëllons et de béton... Splendeur et drame. Cette terre brûlait et vivait..." (42) Il n'y a plus d'oiseaux sur ce bout du monde présenté comme maudit, infernal.

Masson revient au charme de son île avec Le Temps juste. Ce roman est traversé de "correspondances" où s'entremêlent les chants des oiseaux, la couleur des fleurs et leurs odeurs capiteuses, les murmures des ruisseaux et la plainte du vent. C'est donc le monde enveloppant, sensuel; où deux enfants découvrent les premiers émerveillements de l'amour:

> ... un vieux cyprès tordu et reverdi par l'eau de la

> rivière s'est réservé tout un carré vert... Une volée de tisserins s'éparpille aux alentour... La peau neuve de Thelma doit être dorée parmi les bulles qui chantent autour d'elle... les cheveux teintés de soleil brillent... (86-89)

Plaçant ses récits dans l'île Maurice, Masson utilise toutes les ressources de la couleur locale. Par couleur locale entendons, au delà de la nature, les mots et les expressions qu'on ne rencontre que sur l'île. Le mauricianisme de la langue ajoute une dimension importante à l'oeuvre. Ceci est mis en valeur principalement dans les deux premiers romans, où il utilise la langue populaire, et même l'argot quelquefois: tel que fait le gabelou pour fait le guet; abat pour averse; croisée pour carrefour; "maille" pour attrape. (D'autres exemples apparaissent dans l'Appendice III). On y trouve aussi quelques tournures qui semble provenir de l'anglais (voir note 5). Ce régionalisme linguistique contribue (quoique dans une mesure moindre que les évocations des plantes, oiseaux, coutumes, traditions mauriciens) à conférer à l'oeuvre romanesque de Masson une tonalité chaleureuse et un parfum de véracité.

Masson domine la matière qu'il travaille; il ne se laisse pas emporter. Il y a un déroulement logique et progressif dans tout ce qu'il raconte. C'est cette maîtrise qui a conquis le public dès son premier roman.

5. La Composition.

Une évolution dans la composition des trois romans est apparente. Elle va du récit chronologique et unilinéaire à la superposition des durées. Les deux premiers romans suivent le temps; le plan d'Un Temps pour mourir, par exemple, est très simple. Le récit est divisé en trois parties: une avant, une pendant et une après le cyclone, qui est le pivot du

récit. C'est l'enchaînement des événements qui assure la progression dramatique. L'"avant", c'est le cyclone qui reprend ses forces avant de s'abattre sur ce petit village où végète la vie médiocre que nous connaissons. On nous fait assister, presque seconde par seconde, à la progression du cyclone et la montée des dangers, à l'angoisse et à l'affolement croissants des villageois. Il semble ici qu'une sorte de fatalité paralyse les décisions qui auraient pu apporter le salut aux villageois. Le "pendant", c'est la tornade elle-même, présentée minutieusement. Le lecteur assiste impuissant comme les paysans, au déchaînement du cyclone et à la destruction du travail d'une vie.

L'"après", c'est le "cyclone des âmes". La tornade n'a pas seulement dévasté le village mais a aussi mis les coeurs à nu. Il semble que les âmes se révèlent telles qu'elles sont vraiment, et donc c'est la mort qui a succédé à l'apparence de vie: à partir de ce moment les rapports entre êtres sont désormais franchement des rapports d'ennemis; la jalousie, les incendies, la fuite ou la mort mettront fin à l'histoire de ce petit village. C'est un agencement bien pensé où l'idée maîtresse est le double cyclone.

Dans Le Chemin de pierre ponce, l'auteur introduit en deux chapitres l'obsession d'Ashley envers Doreen; puis il poursuit le récit chronologiquement. Contrairement à ce qui se passe dans Un Temps pour mourir, ici ce sont les conflits psychologiques et non les événements qui conduisent l'action et ses rebondissements. Avant l'arrivée d'Ashley à Mallar l'animosité entre les différents membres de l'usine existait, latente, ou plutôt couvait sous l'hypocrisie de tous. Son arrivée la fait éclater et il devient, sans le vouloir, le centre de l'action d'où rayonnent et

vers lequel convergent toutes les péripéties.

Masson entrecoupe savamment les destinées individuelles par de vastes tableaux d'ensemble mais ses personnages plongés au sein du monde et de la société se trouvent surtout aux prises avec eux-mêmes et leurs propres destins. Le drame naît, le plus souvent, d'une rupture d'harmonie entre personne et milieu. Masson nous fait suivre intimement les fluctuations intérieures de ses personnages, qu'il trace avec une précision aiguë, comme s'il rapportait leur courbe de température. Il nous livre leurs pensées et leur vie secrète comme s'il en était la conscience.

Dans les deux derniers romans, il prodigue les détails de la vie privée, il entre dans les dédales des relations familiales et donne même parfois des indications sur les causes et les conséquences des mauvais mariages. Ainsi Masson adopte ici l'attitude de l'auteur omniscient. Il présente ses personnages (souvent à la troisième personne) et en explique leurs pensées et leurs sentiments. Mais il ne donne jamais l'impression de les diriger arbitrairement. Il les laisse agir en toute liberté; ses interventions ne compromettent jamais la vraisemblance de l'histoire ni l'autonomie des personnages. S'il intervient c'est pour apporter des renseignements plus que pour nous faire part de ses réactions devant l'histoire qu'il conte ou les personnages qu'il met en scène.

Dans Le Chemin de pierre ponce, par exemple, après que Doreen, entrevue par Ashley, s'est enfuie sans même lui parler, Masson analyse l'état d'esprit de son héros: "Ashley arpentait la ville. Il n'était pas amer, et le savait, trop lucide pour ne pas se connaître. Seulement la conviction l'habitait que rien n'était vrai, maintenant qu'il devait arracher de lui jusqu'au souvenir de Doreen" (31).

Il ne s'efforce d'ailleurs pas seulement d'évoquer tout ce qui habite le subconscient du personnage, mais donne cohérence à tout ce que ce dernier dit. Cette technique donne accès, au lecteur, à la conscience de certains de ses personnages pendant leurs moments privilégiés. Le Père Hildefonce sur son lit de mort "s'aperçoit qu'il pleurait d'avoir quitté son pays dans la montagne... Il entendait les voix des morts et des vivants..." (243); Faucin dans sa boulangerie, le soir du cyclone, pensait à sa famille à un moment de désespoir: "le couperet qui lui servait à trancher sa pâte les délivrerait d'une mort atroce au milieu de craquements, d'appels au secours et de cris de douleur" (Un Temps, 83); l'assistant-comptable, après s'être fait passer pour Ashley au téléphone et avoir entendu les supplications d'Isabelle, a tout à coup peur d'être possesseur d'une telle révélation et reconnaît son impuissance: "-Si je reste dans la véranda, ils pourraient me regarder à travers les vitres, ils se moqueraient de moi, ils me haïraient davantage, ils chercheraient peut-être à me tuer. Ashley en ferait une fête!"(Chemin, 283-284).

Dans ces deux romans les réflexions des personnages apparaissent ainsi sous la forme de brefs morceaux insérés dans la trame des récits. Par cette méthode Masson donne à ses personnages un instrument d'élucidation et en même temps montre au lecteur l'effort qu'ils font pour comprendre et dominer ce qui leur arrive. Ces temps forts de la vie intérieure, souvent décrits par Masson, permettent aux héros de s'étonner de ce qu'ils éprouvent et de s'intérroger sur ce qu'ils doivent faire.

6. Les Deux Journaux.

Dans Le Temps juste, la technique simple et traditionnelle pratiquée dans les deux premiers romans fait place à une technique plus mûre et com-

plexe. La puissance et la valeur de ce roman viennent, en grande partie, de sa composition et de l'originalité que les deux Journaux intimes lui confèrent. Par cette méthode l'auteur permet d'abord au lecteur de parcourir jusqu'à ses ultimes frontières le monde intérieur de ses héros. Ce procédé permet également à l'auteur de suivre les péripéties d'une vie intérieure, de faire naître le drame au milieu des soucis quotidiens et surtout de faire se rencontrer les vies intérieures de plusieurs héros, à des moments distincts mais parallèles de leur évolution.

Grâce aux deux Journaux, l'auteur peut s'effacer devant Raymond et Olga. Il leur laisse la responsabilité de leurs pensées. Raymond, épuisé et malade refuse d'accepter que l'heure est venue, qu'il est vaincu: "Mais non, non, non ils ne m'auront pas! Je ne m'en irai pas, soumis au Temps. Le créateur de Clara ne peut mourir comme n'importe qui. Ni Olga ni les enfants - ni Clara, morte pour moi - ne sauront que je dis non à la fin qui vient" (Temps, 187-188). Au moyen du journal intime, l'auteur laisse ainsi ses héros expliquer leurs motifs et justifier leur conduite. Dans son journal à elle, Olga explique comment une petite phrase de Raymond a pu changer pour quelques instants ses jours vides:

> Une nuit, la folie s'empara de moi. Je crus que mon mari pouvait encore m'aimer et qu'il suffisait de quelques mots, d'un geste, d'une invitation, pour qu'il revint à moi... Il me prit et, dans la maison silencieuse, les enfants endormis, son sourire au-dessus de mon visage, je crus que j'étais heureuse. (Temps, 210)

Par ce procédé de composition Masson évite le prolongement de son roman dans une ambiance trop tendue et cela lui permet d'individualiser les personnages principaux par leurs pensées. C'est une sorte de monologue, mais organisé par les exigences de l'écriture et qui permet aussi de

donner leur accent particulier à toutes les voix qu'il veut faire entendre tour à tour.

7. Chronologie bouleversée: superposition des durées.

L'emploi des deux journaux bouleverse la chronologie du récit. Il y a une superposition des durées où les passés de Raymond, d'Olga et de José se mêlent au présent de ce dernier sans interrompre le fil de l'histoire; les mêmes faits sont revécus par lui au travers des trois expériences de son père, de sa mère et de sa propre jeunesse.

Ainsi, au début du roman, troublé par la ressemblance de Paula avec Thelma, José, sur le conseil de Nemours, retourne à Lez-Anours pour chercher la solution à son dilemme: aimer Paula ou rester fidèle à Thelma? Naturellement, il y arrive anxieux , inquiet, dans un état de grande confusion mentale. Le silence de la maison, qui refuse d'éclairer les souvenirs qu'il revit sans cesse, accroît son désarroi au lieu de l'atténuer. Cela le rend furieux, hors de lui. Il se sent grotesquement abandonné, seul dans un présent qui n'a aucun sens: "Je suis seul, seul à crever. Depuis ce matin, j'écoute, j'appelle. J'essaie d'inventer le passé. Personne, rien ne répond, ne vient. Ces objets, on dirait qu'ils sont nés d'hier!"(Temps, 22). Si la vieille servante, Betty, met discrètement le Journal intime de Raymondà sa disposition, c'est parce qu'elle sent que cette lecture l'apaisera en lui restituant une partie de ses souvenirs. En effet cette lecture ranime peu à peu, en José, unerêverie, ou plutôt un songe - à la vérité sans doute une quête - qu'il poursuit de plus en plus passionnément. Il lui semble que grâce à ce journal son équilibre présent sera possible. C'est qu'il revit en esprit le drame de son adolescence dont c'est maintenant le dénouement. Il lui faut revivre son

passé, qui est un psychodrame: la clé du mystère doit sourdre du passé revécu. C'est ce que permet précisément la lecture des journaux de ses parents. Celui-ci s'éclaire, enfin, et lui redonne son intégrité d'homme mûr.

Pour que José puisse revivre son passé au présent la technique de Masson prend la forme d'un brillant agencement des chapitres. José interrompt deux fois la lecture du journal de Raymond. Chaque interruption est due au surgissement d'un très vif souvenir, rappelé par un détail du journal ou une remarque de Raymond. Par exemple, il cesse la lecture à cette réflexion de Raymond: "J'étais devenu plus jeune que José et Clara, plus jeune que Thelma" (46). Cette phrase amène les souvenirs de son enfance qu'il revit, en les racontant, jusqu'au moment où un autre fait le renvoie au journal:

> Il [Raymond] se réfugiait de longues heures dans le bureau-bibliothèque. [...] Il appelait l'enfant [José]: "Approche!" et lui tendait un billet: "Prends ça et ne fais pas de peine à ta maman..." (Temps, 90)

Masson suspend le récit du Journal une deuxième fois avec ces mots de Clara: "- Si quelqu'un de chez vous nous surprenait?" (125). Cette phrase fait surgir chez José ses événements traumatiques et d'une importance majeure dans sa vie: la querelle avec ses frères, la fuite de la maison, et finalement la découverte de la vie secrète de son père, c'est-à-dire de sa liaison avec Clara. Ainsi il arrêta son voyage dans le passé lorsqu'il revit ces événements par trop traumatiques, et qui ont brusquement détourné le cours de sa vie, c'est-à-dire la visite de sa mère chez les Morley et la mort subite de Thelma.

Olga, elle aussi, explique dans son journal à elle, les motifs de sa

visite de mauvaise augure chez les Morley, visite que son fils, José, ne comprit pas, et qu'il ne pourra plus jamais lui pardonner:

> A mon départ de la maison, mon idée était surtout de savoir pourquoi José aimait Thelma à ce point. Connaître Thelma, la voir pour mieux connaître mon enfant. Je n'avais pas l'intention de la séparer de José par une intervention intempestive. Je me figurais les Morley comme des gens fort pauvres, un peu gauches, mais sympathiques. D'avance, je les aimais (sans doute à cause de José). (Temps, 125).

Cette technique du souvenir d'un autre qui ranime le souvenir chez le protagoniste, permet à Masson d'étudier le fonctionnement de la mémoire. Chaque fois que le souvenir du personnage est particulièrement vif, tout en parlant du passé il passe au présent: "Je ne comprends pas. Voilà tout!" (49). Ces quelques mots de Betty renvoient José dans le passé et lui ouvrent le chemin: "-Ça y est! Je suis dans la chambre de ma mère! Oui, oui, Betty! J'ai douze ans! Comme toi, ma mère me caresse la tête: Comme toi, elle dit: 'Je ne te comprends pas, voilà tout!'" (Temps, 49).

C'est, surtout une manière de rendre le souvenir plus vivace. José a si vivement présent à l'esprit certains événements psychodramatiques, (tel le coup de téléphone lui annonçant la mort de Thelma ou le dimanche passé avec elle au bord de la Macoule) qu'au moment où il les raconte il a l'illusion de les revivre. On a l'impression d'être témoin de ce que José revit. D'autre part Masson n'a presque jamais recours au discours indirect. Que José rapporte les paroles des autres personnages ou les siennes, les dialogues sont toujours dans le style direct. Grâce à ces fréquents retours au présent Masson permet à son protagoniste d'y rattacher même les souvenirs les plus lointains.

Par conséquent cette composition astucieuse permet à l'auteur de re-

trouver et de restituer par le style un enchevêtrement de souvenirs et d'observations présentes qui est très proche de celui du fonctionnement normal de l'esprit. Paradoxalement Le Temps juste, qui est de loin le plus construit des trois romans, est aussi celui dont le rythme est le plus "réussi".

b. Les Symboles: de l'évidence à la discrétion.

Le symbolisme de Masson se manifeste d'une manière évidente dès les deux premiers romans. Ils se font plus discrets et plus subtils encore dans Le Temps juste. En examinant les trois romans de ce point de vue on voit les récits prendre des valeurs subjectives. L'auteur raconte sur un ton naturel, avec tous les détails du roman conventionnel, des réalités qui ne valent pourtant pour lui qu'en tant que symboles.

Le cyclone d'Un Temps pour mourir, que Masson décrit avec précision et auquel il donne une puissance hallucinante et terrifiante apparaît immédiatement comme la manifestation de la colère de Dieu. Celui-ci y manifeste à la fois sa justice et son courroux. C'est la menace divine d'anéantissement. Masson semble démontrer la nécessité de la notion de responsabilité humaine dans ce déchaînement, "compris comme un moyen de châtiment infligé aux coupables par le dieu suprême".[1] Le cyclone est aussi le symbole naturel de la crise morale que Masson appelle "cyclone des âmes" et qu'il fait naître et développe après le cyclone naturel. Verfeuille, le petit village sur lequel s'abat le cyclone, devient le symbole microcosmique de notre planète. Ainsi que Charles de Richter l'a vu:

... ces heurts qui opposent les habitants du

> plateau ravagé et ceux de la vallée, épargnée par la tourmente, n'est-ce pas l'image de ce qui attend les nations assez folles pour libérer les cyclones qu'elles détiennent entre les mains? Imaginons un peu l'état de la planète après pareille tornade: l'abolition des valeurs morales, les haines, les préjugés, l'éternelle opposition de ceux qui ont tout perdu et ceux qui connaissent la prospérité.[2]

Masson fait ressortir avec force les dangers qu'un tel "cyclone" peut amener sur notre planète. Les résultats d'une telle crise sont plus désastreux encore et les dégâts irréparables. Ce sera un monde confus sans "valeurs morales" et sans progrès, ce ne sera que la mort, la destruction. Masson semble attirer l'attention sur ce second "cyclone", c'est-à-dire que c'est contre lui et non contre le phénomène naturel qu'il faut que nous nous protégions.

Dans Le Chemin de pierre ponce on se demande si la route de Mallar à la ville sera le "chemin de Damas" d'Ashley. Quand Ashley quitte Mallar, le chauffeur, évoque pour lui cet autre chemin là: "Votre chemin de pierre ponce, c'est le chemin de Damas..." (315). Masson semble suggérer que son héros, après avoir été "terrassé" par toutes sortes d'humiliations, continue son chemin dans un état d'âme différent, comme Paul de Tarse après sa conversion. Mais contrairement à saint Paul, Ashley semble aller à l'aveuglette; ce qui désormais compte pour lui c'est continuer, ne pas s'arrêter: "Il faut avancer, avancer, toujours avancer. Peu importe vers qui, vers quoi! Mais avancer" (317). Peut-être Masson à cette étape de sa pensée, veut-il ici suggérer que la lumière, la vraie sagesse, consiste précisément à toujours chercher.

Mais il est également possible que l'auteur laisse Ashley sur le "chemin de Damas" avant le miracle, prêt seulement à l'accueillir lorsqu'il

viendra. Et on ne sait d'ailleurs avec certitude si pour lui l'illumination consisterait alors à revenir vers Valee, Anic, Isabelle ou une autre jeune fille, (digne incarnation de Doreen), ce qui revient à ceci: rester fidèle à Doreen ou effacer son image. Comme on le voit, le symbolisme est ici plus discret, au point d'être ambigu - sans doute à dessein, l'auteur n'ayant pas encore, semble-t-il, tiré parfaitement sa pensée au clair.

Les oiseaux tout simplement parce qu'ils volent, offrent un symbole naturel pour tout ce qui vient d'en haut. Dans Un Temps pour mourir les paille-en-queue servent de symbole aux relations entre le ciel et la terre. Le Père Hildefonce, hanté par l'idée de la prédestination, y voit un "mauvais symptôme!" lorsqu'apparaissent ces oiseaux tournoyant dans le ciel (comme les colombes de Camus dans La Chute) et il se rappelle les paroles du Christ: "Vous verrez des signes dans le ciel... levez la tête et regardez..." (12). Durant la messe il dit à ses ouailles qu'il a "levé la tête et [il a] vu les paille-en-queue dans le ciel!" (14).

Ceux-ci sont un mauvais présage. Ils annoncent le cyclone. Dans Le Chemin de pierre ponce la présence des oiseaux est rare; il y en a presque pas et la raison est évidente: Mallar représente l'"enfer". Dans Le Temps juste les oiseaux sont aussi les gracieux sigisbées des amoureux. Par leur vol et leur chant ils travaillent à rapprocher ceux qui s'aiment. Ils symbolisent les aspirations amoureuses: le vieux cyprès sous lequel José et Thelma sont assis et découvrent l'amour est peuplé de tisserins. Ces petits oiseaux de couleurs brillantes qui volent et chantent sans arrêt symbolisent aussi leurs espérances de jeunes amants encore vierges. Thelma très émue en voyant les tisserins s'écrie: "-Regarde! Mais re-

garde donc! ... que d'oiseaux! Vingt, cinquante, cent!" (Temps, 86-87)

Ces petits oiseaux représentent aussi leurs rêves tendres, leurs baisers, leurs caresses, l'enthousiasme de leurs jeunes coeurs. Notons par exemple la couleur des tisserins - rouges et jaunes. Le rouge associé au jaune constitue "le symbole essentiel de la force vitale. Il incarne l'ardeur et la beauté, la force impulsive et généreuse, l'Eros libre et triomphant".[3] Il faut aussi noter, en passant, le vieux cyprès, la demeure de ces petits oiseaux, à cause de sa longévité et de sa verdure persistante est appelé l'arbre de vie. Par sa "résine incorruptible et persistante [il] évoque l'immortalité et la résurrection";[4] ici c'est "l'immortalité et la résurrection" de l'amour parfaitement pur qu'il symbolise. Ainsi Raymond décèle cette qualité d'amour lorsqu'il imagine, à la vue de José et de Thelma nus au bord de la Macoule, l'innocence d'Adam et Eve:

> Pour moi, l'image des deux enfants libres était celle de la Terre avant la chute.
>
> Je ne doutais pas un seul instant que José et Thelma resteraient purs. Ils ne pouvaient pas faire l'amour.
>
> L'amour, en eux, dépassait ses propres moyens. Ils étaient à l'origine de l'amour;... (Temps, 93)

Les oiseaux sont aussi symbole de la liberté. Le courlis du Temps juste représente donc la liberté que José désire tant, maintenant que l'image de Paula se confond avec celle de Thelma. Il veut être libre pour ne vivre qu'avec son souvenir éternel. Mais il semble que le courlis soit aussi le symbole du "Temps juste". D'abord fuyant - c'est le Temps qui s'échappe sans cesse, et surtout qui semble trahir José à son retour à Lez-Anours - le courlis sera finalement "rattrapé": c'est le Temps qui devient juste si l'on choisit l'éternité.

Le vent, comme le cyclone, est un instrument de la puissance divine; il rafraîchit, châtie, enseigne; il est signe et, comme l'ange, porteur de messages. C'est une manifestation de la divinité qui communique ses émotions, de la douceur la plus tendre aux courroux les plus tempétueux. Le vent qui apparaît dans le rêve d'Ashley à Ombreuse annonce l'événement qui se trame et indique le changement qui va survenir: la "trahison" de Doreen. Le rêve d'Ashley est en résumé, toute son aventure, que le vent seul pourrait symboliser.

Le symbolisme du vent revêt plusieurs aspects; en raison de l'agitation qui le caractérise, c'est un symbole d'instabilité, d'inconstance. A un moment donné Clara est comme le vent, instable et inconstante: quand elle veut que Raymond divorce et devienne son mari. Son trouble ou plutôt son inquiétude, est manifestée par l'agitation des arbres: "- Rien n'est tranquille, dit Clara en pleine fièvre: les arbres eux-mêmes sont bousculés" (Temps, 104). Le vent c'est aussi celui qui amène le passé parce qu'il ne cesse de revenir. Ce vent-là, Clara ne veut plus l'entendre parce qu'il vient de Lez-Anours, c'est-à-dire de là où se trouve le passé de Raymond, sa maison et sa famille.

Le climat - par ce mot nous entendons les saisons qui dans les romans symbolisent à la fois le temps qu'il fait et le Temps qui passe. Dans Un Temps pour mourir, où le récit se déroule entièrement en été, avec sa chaleur torride et son cyclone, le temps montre aussi le sang bouillant de certains personnages. Dans Le Chemin de pierre ponce c'est l'"enfer" - chaleur insupportable. Mais Le Temps juste joue des saisons et du temps d'une manière plus souple et plus variée.

La crise de José se déroule pendant l'été brûlant. Le "souffle brû-

lant [dévalant] le Catogan" (11) exprime aussi bien l'état d'âme de José - sa confusion aussi bien que son désir ardent de retrouver les lieux de ses souvenirs. Ce qui bouillonne en lui, ce feu intérieur qui brûle et l'angoisse, n'arrivent pas à pénétrer les secrets des chambres dont il a pourtant ouvert les portes toutes grandes tandis que "le soleil pénètre à torrents par la porte ouverte de la cuisine" (21). José brûle de fièvre, causée par la crise amplifiée par le silence et les rayons ardents du soleil de Lez-Anours. Mais cette crise se dénoue avec le changement de temps et il se sent apaisé comme le sol se rafraîchit par les pluies. Cette pluie lui est de plus reconfortante parce que "ce n'est pas cette averse qu'Olga et Raymond interrogeaient autrefois ... [mais] une pluie humble, très vieille - un amical chagrin où n'entre aucun remords" (267). C'est encore la "chute du ciel [qui] isole encore plus Paula, laissée sur les plateaux de Beau Vallon", (267) et qui ramène les doux souvenirs à José parce qu'"à travers la pluie, monte le parfum de la Sombre, où la capucine et le muguet vont peut-être fleurir" (267).

La tenthrède du Temps juste est le symbole de destruction lente et clandestine, mais inexorable, impitoyable du Temps qui passe. Par le bruit régulier et inlassable qu'elle fait en rongeant le bois, elle évoque le tic-tac d'une pendule. Pour Olga, elle représente ce temps qui fuit avec une lenteur insupportable. La tenthrède "ronge", pour ainsi dire, l'esprit d'Olga de la même manière qu'elle grignote le bois. Olga remarque dans son journal: "Je ne suis calme qu'à grand renfort de raisonnement qui réduisent un peu, pauvres soustractions, les additions de la tenthrède, lesquelles me gagnent de vitesse" (204). Et parce que la tenthrède est un petit insecte effectivement logé dans telle marche de l'es-

calier de la vieille demeure familiale, l'esprit d'Olga et sa volonté n'ont pas de prise sur elle comme sur d'autres hantises d'origine purement psychique. Parce qu'elle existe vraiment et parce qu'elle taraude jour et nuit elle est comme le Temps, dont le déroulement lent et implacable échappe aussi bien à notre désir de le "tuer" qu'à celui de l'arrêter sur un moment de bonheur que nous voudrions éternel.

NOTES

[1] Jean Chevalier, (sous la direction de), Dictionnaire des symboles, Paris: Robert Laffont, 1960, p. 758.

[2] Charles de Richter, République, 13 avril 1962.

[3] Dictionnaire des symboles, p. 664.

[4] Ibid., p. 274.

[5] Quelques expressions qui semblent provenir de l'anglais:

Un Temps pour mourir:

laisser = faire pp. 26-27.
fertilisant = engrais p. 151.

La Chemin de pierre ponce:

tourner = faire le tour de, contourner, p. 52.
ignoré = (to ignore) p. 128.
appliqua les freins = freiner, p. 314.

Le Temps juste:

il prendra des années = il lui faudra... p. 64.
mots = paroles, pp. 97, 128, 147.

C O N C L U S I O N

On voit que le monde romanesque d'André Masson a évolué considérablement au cours de ces trois romans. Tentons d'abord d'en résumer les constantes.

Masson se montre toujours préoccupé par l'essentiel, les grandes questions qui angoissent l'homme depuis toujours. Le destin, (sous différentes formes: c'est le cyclone d'Un Temps pour mourir, ce sont les personnages féminins du Chemin de pierre ponce, c'est Betty dans Le Temps juste) règne en souverain sur les trois romans, mais Masson semble ensuite se libérer de sa hantise du mal - et même abandonne peu à peu son point de vue apocalyptique. Le destin demeure moins puissance destructrice que facteur d'espoir, et c'est en définitive José qui choisit son étrange destinée. La lutte du bien et du mal est plus que la toile de fond, peut-être le sujet des deux premiers romans. Elle n'est pas absente non plus du Temps juste car le Temps y répresente précisément l'Ennemi - que seul l'amour vainc.

L'éternité est une des notions qui imprègnent tout l'oeuvre de Masson; il ne semble pas pouvoir se résigner à ce que les êtres naissent, changent et meurent pour de bon. Dès Un Temps pour mourir c'est l'amour qui est chargé de sauver le monde. Et son importance romanesque croît pour former dans Le Temps juste le sujet du roman. L'amour prend toutefois différentes formes dans les trois romans. De plutôt abstrait ou théo-

logal dans le premier, il devient plus humain dans le second, mais y semble un peu régressif chez le protagoniste, car il y est conçu comme l'accomplissement d'un rêve enfantin et non comme une attitude adulte. Par contre Le Temps juste marque, de ce point de vue, un tournant dans l'oeuvre de Masson. L'amour de José pour Thelma est certes un amour idéal; il n'en est pas pour autant chimérique. La décision prise par le héros, son choix de rester fidèle à un être aimé quel qu'il soit devenu semble correspondre à une étape importante dans l'évolution de la pensée de l'auteur.

Masson a la hantise du drame. Les dialogues sont violents, le vocabulaire paroxystique, et ces catastrophes, naturelles et humaines, abondent dans les trois romans. Les héros y sont aux prises avec des problèmes qui leur apparaissent comme des épreuves. La mort y frappe souvent, et bien des personnages semblent vivre constamment sous sa menace. La vision du monde que Masson nous présente dans ses romans est donc sombre souvent tragique. Mais elle est illuminée par la conception du salut possible, qui semble se réaliser dans Le Temps juste, sous la forme de l'amour idéal.

B I B L I O G R A P H I E

I. OEUVRES D'ANDRE MASSON

Le Pas de porte. (Poésie). Port-Louis: Almadina, 1950.

Le Premier Livre des clefs. (Poésie). Port-Louis: Mauritius Printing, 1951.

Thérèse Martin. (Biographie). Port-Louis: Regent Press, 1955.

Souvenirs amusants de cinq mois de captivité. (Autobiographie). Port-Louis: Esclapon, 1955.

Petites lettres pour le mois de mai. (Poésie). Port-Louis: Esclapon, 1956.

Les Chemins de l'eau et du feu. (Essai Biographique). Port-Louis: [in] Le Mauricien, 1969.

Un Temps pour mourir. (Roman). Paris: Calmann-Lévy, 1962.

Le Chemin de pierre ponce. (Roman). Paris: Calmann-Lévy, 1963.

Le Temps juste. (Roman). Paris: Calmann-Lévy, 1966.

L'Etoile. (Théâtre). Port-Louis: Regent Press, 1966.

La Verrue et La Conversation. (Théâtre). Port-Louis: Regent Press, 1971.

II. OUVRAGES GENERAUX

ALBERES, René-Marill. L'Aventure intellectuelle du XXe siècle. Paris: Albin Michel, (1959 1963) 1969.

BLUM, Marcelle. Le Thème symbolique dans le théâtre de Racine. Paris: Nizet, 1962.

BOISDEFFRE, Pierre de. Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui (1939-1968). Paris: Perrin, (1958) 1968.

_____. Métamorphose de la littérature: De Barrès à Malraux. Paris: Alsatia, 1963.

_____. (sous la direction de). Dictionnaire de la littérature contemporaine. Paris: Editions Universitaires, 1963.

CHEVALIER, Jean. (sous la direction de). Dictionnaire des symboles. Paris: R. Laffont, 1969.

DELAPORTE, Jean. Péguy dans son temps et dans le nôtre. Paris: Plon, 1944.

FONGARO, Antoine. L'Existence dans les romans de Julien Green. Roma: Signorelli, 1954.

GAILLARD, Pol. Le Mal de Blaise Pascal à Boris Vian. Paris: Bordas, 1971.

GRANDAMY, Geneviève. Auteurs contemporains. Montréal: Editions de l'Iris, 1965.

LEFEBVRE, Henri. Pascal. Tome premier. Paris: Nagel, 1949.

MAURIAC, François. "Souffrances et bonheur du Chrétien." Oeuvres Complètes. Paris: B. Grasset, 229-276, 1950.

MAUROIS, André. De Proust à Camus. Paris: Perrin, 1964.

MOULIN, Charles. Loys Masson. Paris: Seghers (Poètes d'Aujourd'hui), 1962.

PASCAL, Blaise. Oeuvres complètes. Paris: Seuil, 1963.

POULET, Georges. Le Point de départ. Paris: Plon, 1964.

RAUVILLE, Camille de. L'An Un de l'humanisme mauricien. Port-Louis: Le Livre Mauricien, 1965.

TOUSSAINT, Auguste. Histoire de l'île Maurice. Paris: Presses Universitaires de France (Que sais-je?), 1971.

III. ARTICLES SUR LES ROMANS D'ANDRE MASSON

A. UN TEMPS POUR MOURIR

ANONYME. "Une Moisson mauricienne." Libération, 17 avril 1962.

_____. "Un Livre par jour: Village de la solitude." Gazette de Lausanne, 30 mai 1962.

_____. "Un Temps pour mourir." Le Soir, 12 avril 1962.

_____. "Un Temps pour mourir." Le Berry Républicain, 23 mai 1962.

_____. "Un Temps pour mourir." La Selection des Libraires de France, juin 1962.

_____. "Un Temps pour mourir." Notes Bibliographiques, septembre-octobre 1962.

ALBERÈS, R.-M. "Un Temps pour mourir." Les Nouvelles littéraires, 19 avril 1962.

CALAN, Madeleine de. "Un Temps pour mourir." Etudes, juillet 1962.

COUDRET, Marie-Louise. "André Masson: Un temps pour mourir." Europe, janvier 1963 - février 1963.

LE BRUN, J. "Un Temps pour mourir." Les Fiches bibliographiques, 18 décembre 1962.

MAYA, Tristan. "Roman D'apocalypse." L'Echo du Katanga, ?

RICHTER, Charles de. "Bon à lire." République de Toulon, 13 avril 1962.

SIMON, Pierre-Henri. "Courrier littéraire." Le Monde, 8 août 1962.

THIERRY, Jean-Jacques, "Deux frères ennemis sur une même île." Le Nouveau Candide, 26 septembre 1962.

B. LE CHEMIN DE PIERRE PONCE.

ANONYME. "Le Chemin de pierre ponce." Les Nouvelles Littéraires, 7 novembre 1963.

_____. "Le Chemin de pierre ponce." Le Figaro Littéraire, 2 novembre 1963.

ARNOTHY, Christine. "L'espérance a raison." Le Parisien, 1 octobre 1963.

FABRE, Maurice. "La trace d'un rêve." L'Express, 24 octobre 1963.

GALEY, Matthieu. "Deux enfants du soleil." Arts, 25 décembre 1963 - 31 décembre 1963.

GUISSARD, Lucien. "Le Chemin de pierre ponce." Croix du Nord, 24 septembre 1963.

LEPROHON, Pierre. "La Corbeille aux livres." Le Rappel, 7 octobre 1963.

SIMON, Pierre-Henri. "Le Chemin de pierre ponce." Le Monde, 2 octobre 1963.

SION, Georges. "Le Chemin de pierre ponce." Zigzag, 13 octobre 1963.

SPENS, Willy de. "Le Chemin de pierre ponce." La Table ronde, avril 1964.

C. LE TEMPS JUSTE

ANONYME. "Le Temps juste d'André Masson: Corps à corps Amour-Temps." Le Mauricien, 21 septembre 1966.

_____. "Le Temps juste d'André Masson: roman de l'angoisse métaphysique." Le Mauricien, 29 décembre 1966.

BRUNETIERE, Philippe. "Le Temps juste." Les Nouvelles Littéraires, 13 octobre 1966.

SABATIER, Robert. "Le Temps juste." Le Figaro Littéraire, 13 octobre 1966.

SIMON, Pierre-Henri. "La Vie Littéraire." Le Monde, 14 décembre 1966.

APPENDICE I

PLANTES ET FLEURS

Un Temps pour mourir

Camphrier
Troène
Aloès
Pins
Lataniers
Capucines
Balsamines
Pitchpin
Embrasse-moi-vite
Ne m'oublie-pas
Osier
Cyprès
Badamier
Sauge
Cocotiers
Hortensias
Acacia
Tamarinier
Goyavier
Jamrosas
Casuarina
Pâquerettes sauvage
Pomme de pin
Eucalyptus
Cactus
Orties
Thuyas
Arum sauvage
Fraise de bois
Sapin

Le Chemin de pierre ponce

Liane
Pin
Eucalyptus
Pâquerettes
Hortensias
Cactus
Azalées
Troène
Dahlias
Camphrier
Badamier
Tékomas
Canne à sucre
Aubépines
Bambous
Euphorbes
Raquettes
Balsamines
Palmiers
Jaquiers
Bougainvillées
Petits pins
Longaniers
Jasmin sauvage
Fondamane
Bétel
Acacias
Tamarinier
Vétiver

Le Temps juste

Poincétias
Oeillet
Flamboyant
Jacarandas
Acacia
Bougainvillée
Lianes de mai
Cyprès
Campêches
Eucalyptus
Camphriers
Troène
Pâquerette
Coquelicot
Muguets
Marguerites
Balsamines
Capucines
Lilas
Thuya
Chèvrefeuille.

APPENDICE II

Un Temps pour mourir

BÊTES

Araignées
Blattes
Teignes
Grenouilles
Crapauds
Couleuvre
Anguille
Puce, Puceron
Crancrelat
Grillon
Anoures
Carpes
Ecrevisses
Libellule
Lézard
Tanrec
Courtillière
Tarentule
Punaise d'eau
Cerfs
Daguets
Biche
Faon
Lucioles
Mangouste
Cigale
Têtards
Rainette
Rats gris
Cabri, Chèvre
Chauve-souris

OISEAUX

Pailles en queue
Moineaux
Pique-boeuf
Coq
Colombes
Pigeons
Tisserins
Serins
Cardinaux
Faux-merle
Bull-bull
Coq-de-bois
Poule d'eau
Tourterelle
Coq de bruyère

Le Chemin de pierre ponce

BÊTES

Mangouste
Lézard
Cancrelat
Grillon
Crapaud
Anophèle
Porc sauvage
Guêpe
Papillon de nuit
Rat
Cerfs.

OISEAUX

Tourterelle
Cacatoès
Pique-boeuf

Le Temps juste

BÊTES

Cerfs
Grillon
Lézard
Tenthrède

OISEAUX

Courlis
Fouquet
Bengalis
Tourterelle
Tisserins

APPENDICE III

MOTS DE TERROIR - EXPRESSIONS MAURICIENNES.

Un Temps pour mourir.

Le médian (Mercas) = le juste.
Le nylon d'un eucalyptus = l'écorce soyeuse (d'une certaine espèce).
abat = averse.
crosse = organe sexuel d'animal.
sourça
vent-tourneur = cyclone
forcirait (A.F.)
théière = bouilloire ou récipient où l'on fait bouillir le thé.
faisance - valoir = reconnaissance de dette
(un) dépli = une torsion (des reins).
tente de paille = sac.
doldrums = accalmie.
(une) prévue = prédiction.
s'appuyer à = compter sur.

Le Chemin de pierre ponce.

(jeu) couque-maille-en-place = cache-cache.
as dram dram = ams tram gram.
l'avancée du soir = la tombée de la nuit.
son estomac aigrissait.
gomme élastique = gomme à effacer;
voussoyait = vouvoyait.
lota = (mot hindi) récipient sphérique en cuivre.
achars (à la menthe) = chutney
une moque = boîte de conserve servant de vase.
tobralco = tissu.
huile de cocotine = huile de coco des Seychelles.
radiogramme = radio et tourne-disque.

Le Temps juste.

une croisée = croisement (de rues).
claudine = tissu.
gabelou = agent de police.
crépinettes = crêpes
tenthrède = insecte qui ronge le bois, très commun.